

PROLOGUE

Le texte suivant relate les événements qui, d'après les recherches de John, ont entraîné le monde vers son destin inexorable, de 1945 à 2030, datation de la catastrophe finale.

Nous avons conservé cette date, qui correspond d'ailleurs à l'année fixée par de nombreux économistes pour leurs prévisions alarmistes : à cette date, selon l'INED (Institut national d'Etudes Démographiques), la population mondiale devrait atteindre 8 milliards ; les demandes en énergie auront encore augmenté d'un tiers selon ExxonMobil, et les émissions de CO2 auront également progressé de 10 milliards de tonnes. La production de pétrole aura, à l'inverse, considérablement baissé (prévisions de l'AIE, Agence Internationale de l'Energie), au point que les voitures ne rouleront plus en Europe qu'à 30 kilomètres heure (Bureau du Plan de Belgique). Sans parler du krach écologique majeur qui risque de se produire à cette date selon Geneviève Ferone (2030 : le Krach écologique).

Les carnets de John semblent encore plus alarmistes, puisque 2030 correspond selon lui au déclenchement ultime d'une Apocalypse planétaire. Nous ne pouvons toutefois être assurés de la date qu'il avance, puisqu'il reconnaît lui-même que les repères temporels deviennent de plus en plus incertains, au fur et à mesure qu'il se rapproche du terme de son enquête et de la date fatidique. On peut donc craindre que les deux dernières grandes crises du système américain auxquelles il assiste de son vivant soient plus proches de nous, que nous ne le pensons. De même, nous tenons à rappeler que les personnages cités, leurs actes et propos glanés au cours de l'enquête, sont réinterprétés par John et ne prétendent donc pas au statut d'une vérité historique, même s'ils s'inspirent largement de la réalité...

1944 :
DANS LES COULISSES DE LA GUERRE

SUR LE THEATRE DES OPERATIONS

Europe, Juillet 1944

Italie

Les opérations menées par l'armée américaine contre les forces de Mussolini sont couvertes de succès : attaque victorieuse de la ville de Leghorn sur la côte Ouest par le quatrième corps d'armée américain, avancée de la cinquième armée jusqu'à la rivière Arno à Pontedera. Le deuxième corps d'armée polonais, intégré à la huitième armée britannique, s'empare d'Ancona.

Normandie

La ville de Saint-Lô est occupée par le dix neuvième corps de la première armée américaine. La deuxième armée britannique lance l'opération Goodwood destinée à prendre la ville normande de Caen qui continue à être tenue par les Allemands malgré les succès initiaux du débarquement.

Deux mille deux cents avions incluant mille bombardiers lourds vont larguer sept mille tonnes de bombes sur les défenses allemandes et sur la ville dont il ne restera rien.

« Le principal, c'est d'avancer et de les empêcher de se fixer, quitte à tout détruire » confie le général Montmorency à un journaliste qui l'accompagne.

« Cela restera off record, bien entendu », ajoute-t-il.

Front de l'Est

Le jeune officier allemand de 27 ans Philipp von Boeselager commence à marcher vers Berlin à la tête de ses troupes constituées de mille deux cent cavaliers d'élite de la Wehrmacht. Il est l'un des seuls à connaître le sens de ce mouvement singulier qui revient vers la capitale au lieu d'aller renforcer les fronts attaqués de toutes parts par les Alliés.

Ses soldats ont comme objectif secret de se mettre au service des conjurés et d'occuper les centres de commandement du Reich dès que l'attentat fomenté par le colonel Von Stauffenberg contre Hitler aura été couronné de succès. Les

Américains, officieusement au courant, pourront alors commencer des négociations pour finir la guerre le plus rapidement possible.

Bunker de Berlin

Pâle, les yeux hagards, l'uniforme défait, le führer hurle et dénonce l'incapacité de l'industrie allemande à s'adapter aux exigences d'une guerre totale.

« C'est du sabotage, je n'ai plus assez de chars, plus assez d'avions ! Et tout ça pourquoi ? Malgré les ordres que j'avais donnés dès 1941 à Berchtesgaden, la Wehrmacht était en 1943 encore équipée de plus de cent cinquante sortes de camions et d'une cinquantaine d'avions de types différents. Impossible de produire en masse et de suivre les besoins en pièces de rechange ! Heureusement, Speer a réduit les avions à cinq modèles et les camions à vingt trois. Mais les cadences ne suivent toujours pas. Quand les industriels qui continuent à fabriquer d'autres biens de consommation pour le peuple allemand, comprendront-ils qu'ils doivent produire exclusivement pour l'armée, vingt quatre heures sur vingt quatre ? Les Américains l'ont parfaitement assimilé, eux, ils font tourner leur économie à plein régime pour l'industrie de guerre ! »

Etats-Unis, 18 Juillet 1944

Long Island

Profondément enfoncés dans les vieux fauteuils de velours rouge de leur petit deux pièces populaire de Long Island, ils écoutent religieusement les dernières nouvelles du front sur leur poste de radio en bakélite noire. C'est le seul luxe qu'ils se sont offerts depuis des années.

« J'ai peur pour notre fils, tu sais... » dit la mère d'Allan Willeker.

« Le débarquement a déjà eu lieu, c'était le plus dangereux... » la rassure son mari.

« Quand même, pourquoi aller risquer la vie de nos enfants si loin, en Europe ? »

« Ils nous ont aidé à gagner notre indépendance, nous leur devons bien ça. Et puis Hitler est une menace pour le monde libre. L'Amérique est le pays de la Liberté, nous devons porter le flambeau de la civilisation. Tu devrais être fière d'avoir un fils combattant... »

Si le peuple américain, généreux et idéaliste, soutient inconditionnellement la guerre, ses dirigeants et responsables ont d'autres calculs en tête...

Bretton Woods

« Malgré l'échec de l'attentat contre Hitler, nos armées avancent victorieusement. La guerre a parfois de bons côtés, elle va au moins permettre de mettre fin à la dispute stérile qui nous oppose depuis des années. Car tous les prêts de guerre que nous avons consentis aux pays alliés pour les aider dans leur lutte de libération sont libellés en dollar, vous le savez aussi bien que moi... »

« Parce que nos gouvernements n'ont pas été assez prévoyants... » reconnaît, dépité, son célèbre interlocuteur.

« Grâce à cela, notre économie est repartie de plus belle, effaçant les dernières traces de la crise boursière de 1929. C'est donc à nous d'indiquer le chemin en imposant nos conditions. Je crois que vous devriez reconnaître votre défaite une fois pour toutes. Vous ne cessez de guerroyer contre moi depuis 1940, mais maintenant cela ne sert plus à rien... » lâche Harry Dexter White d'un air méprisant.

Malgré son air de petit chef comptable binoclard et son costume gris étriqué, ce secrétaire adjoint au trésor américain parle avec toute l'arrogance conférée par son statut. Nul ne peut alors se douter, le voyant ainsi défendre âprement les intérêts de Etats-Unis, qu'il serait plus tard démasqué par des notes internes du FBI et par les archives russes comme étant un informateur secret des soviétiques.

« Oserai-je vous faire remarquer qu'encore une fois, vous êtes imprécis ? Nos vues divergent très précisément depuis 1941 », le corrige avec flegme le grand économiste anglais John Maynard Keynes, qui le domine de toute sa taille et de son intelligence, en portant avec prestance un costume Prince de Galles très british. Il continue :

« Je m'en souviens très bien. Pendant que les armées allemandes envahissaient la Yougoslavie, la Grèce et la Russie, la banque d'Angleterre qui avait épuisé ses réserves de devise pour mener à bien ses efforts de guerre est venue vous demander son aide. Les rencontres économiques entre nos deux pays ont alors commencé de manière secrète, puisque vous exigiez que nous nous mettions d'accord sur la gestion de l'après guerre et du futur système monétaire, avant d'entrer en guerre. Cela se passait antérieurement à Pearl Harbour et au déclenchement officiel des hostilités, si je ne me trompe pas... »

« Et alors ? » demande ironiquement White .

« Alors rien... » ajoute Keynes, désabusé. « Vous avez imposé des conditions toujours plus léonines. Chaque fois que vous nous avez prêté de l'argent, nous avons dû consentir des concessions sur la livre sterling, laquelle servait jusque là d'étalon au même titre que le dollar, tous deux indexés sur l'or. Vos prêts ont été rédigés en dollar, favorisant ainsi la supériorité de votre monnaie. L'année dernière, en mai 1942, pour régler les intérêts des emprunts que vous nous avez royalement octroyés, nous avons même dû vous vendre nos dernières participation dans nos usines d'armement. Et maintenant, une semaine à peine après le débarquement, vous convoquez les dix sept pays alliés dans cette petite ville du New Hampshire pour les sommer d'accepter vos propositions –votre diktat. »

« *Bullshit* ! Que lui reprochez-vous, à ce plan ? »

« Tout, vous le savez très bien ! Et d'abord la manière dont les choses se sont déroulées, qui n'ont rien à voir avec le fair-

play qui sied à des gentlemen ! » répond Keynes, à deux doigts de perdre son sang-froid légendaire.

"« Tandis que, plein de bonne volonté et de naïveté, je menais une commission consacrée à la BIRD où vous m'aviez offert un hochet pour mieux m'isoler, l'un de vos délégués a hypocritement proposé à une autre commission dédiée à la coopération financière internationale d'entériner une note qu'il a qualifiée de détail insignifiant pour la faire passer en douceur. Le 3 Juillet, il a fait voter, sans que personne ne se rende compte des enjeux, que les taux de change seraient dorénavant indexés sur l'or « ou sur une monnaie convertible en or au 1^o Juillet 1944. » Nul n'a relevé que seul le dollar remplissait cette condition à la date indiquée ! Cette duplicité a permis d'entériner le dollar comme le seul étalon convertissable en or. Face à mon indignation, vous avez d'abord joué la surprise et la bonne foi. Quand je vous ai demandé, il y a une semaine, de supprimer la référence à une date quelconque pour que les principales monnaies soient concernées, et non le seul dollar, vous avez fait signer à l'ensemble des délégués un texte correspondant apparemment à mes souhaits. Très bien, j'avais de quoi être rassuré. Sauf que je viens d'apprendre que le texte soumis par vos soins à l'approbation des gouvernements est légèrement différent. Il précise carrément que les taux de change seront fixés en « monnaie convertible en or ou en dollar Us. » Au moins les choses sont claires, même s'il s'agit d'un procédé parfaitement malhonnête ! »

« En tous cas, maintenant c'est fait. Nous n'entendrons plus parler de votre plan alternatif, qui était ridicule... » riposte White d'un air glacial.

« C'était pourtant le seul plan sensé et équitable pour tout le monde. Je proposais de créer une banque supranationale qui aurait le même type de relation avec les banques nationales qu'une banque centrale par rapport à ses banques subordonnées. Cette banque mondiale aurait disposé d'une nouvelle monnaie de règlement entre banques centrales, le « bancor », classiquement défini par rapport à l'or. C'était sain, une manière d'empêcher l'hégémonie d'une monnaie sur une autre, le début d'un nouvel ordre mondial qui nous aurait évité bien des affrontements et des krachs dans le futur... »

« Ridicule, je le répète ! Vous croyez que nous, Américains, nous pourrions accepter d'être mis au même rang que les autres pays, alors que nous fournissons l'essentiel de l'effort de guerre ? Dès le début, j'ai laissé entendre que le seul référent du

futur monde libre devrait être le dollar, avec ou sans référence à l'or. J'ai de plus proposé un fond de stabilisation des taux de change et la création d'une banque aidant à la reconstruction des pays qui accepteraient nos conditions de commerce. C'est beaucoup plus simple et beaucoup plus sensé... »

« Parce que vous voulez limiter les obligations inhérentes à la position créancière de votre pays, et je parie que vous demanderez les postes décisionnaires ou une minorité de blocage dans ces deux institutions... »

« Bien évidemment ! »

« Vous avez raison, avec le cours que prend actuellement la guerre et votre manière d'imposer vos vues au lieu de chercher une collaboration entre pays égaux, vous allez inéluctablement gagner. Mais c'est une victoire à la Pyrrhus, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez. Pour alimenter le monde entier en dollars comme vous le souhaitez, vous allez avoir une balance des paiements forcément déficitaire, votre dollar va devenir une monnaie moins fiable, et donc devenir de plus en plus faible. La suite me semble évidente : animés par votre volonté de domination hégémonique, vous allez tout faire pour diminuer les divers mécanismes de contrôle qui peuvent encore exister. Le monde que vous vous apprêtez à bâtir va s'enfoncer dans une succession de spéculations et de crises de plus en plus graves » réplique Keynes. Il est loin de se douter qu' il faudra plus de cinquante ans pour reconnaître le bien-fondé de sa prophétie.

Trop tard, de toutes façons : le mal sera, à ce moment, déjà fait.

AN 05+ 1 MOIS : LES DEUX FUGITIFS

« Est-ce que tu trouves ? »

« Non, attends, il faut que je cherche le nouveau code, il a été changé depuis la dernière fois. »

« Dépêche-toi, j'ai peur ! » ne peut s'empêcher de murmurer Jane en nettoyant nerveusement l'écran d'accueil holographique de l'ordinateur à l'aide de son plumeau à ultrason. Revêtue d'une combinaison de technicienne des surfaces planes, elle jette en même temps des regards inquiets autour d'elle.

« Sois naturelle, fixe simplement ce que tu es en train de faire. N'oublie pas que les alarmes des caméras de détection s'activent uniquement lorsqu'elles repèrent des mouvements brusques ou anormaux » murmure son compagnon John qui avait réussi à se faire embaucher dans la même unité.

« Naturelle, tu en as de bonnes ! » maugrée-t-elle en se remettant toutefois à travailler de manière méticuleuse.

« Voilà, mon boîtier a trouvé le nouveau code... je n'ai plus qu'à l'essayer... C'est bon ! »

Il pianotait depuis de longues minutes lorsque Jane l'interrompt à nouveau à voix basse :

« On ne peut pas rester longtemps sur le même terminal... Tu as découvert quelque chose ? »

« Jusqu'à quel âge étions-nous remontés la dernière fois ? »

« Jusqu'à ses cinq ans. »

« Oui, je m'en souviens. Mais nous n'avions rien appris de bien extraordinaire. Et la première fois, nous n'avions ramené que des extraits de presse et des vidéos sur ce qui s'était passé pendant le mois de Juillet 1944. Malgré un examen attentif, je n'ai toujours pas compris le rapport entre ces notes, et le cas de Willeker. J'espère que cette fois, nous en saurons plus... Mais attends... J'avance... J'y arrive ! Voilà... Je transfère les données qui concernent ses douze ans, on verra par la suite ce qu'il est possible d'en tirer. »

« Attention, nous sommes repérés ! »

Un dé clic quasi imperceptible vient en effet de se produire. Ils se hâtent de mettre dans leurs oreilles des boules contre les ultra-sons destinés à les paralyser.

Une lueur verdâtre se met soudain à clignoter, déclenchant une alarme sonore bientôt suivie de projecteurs qui balancent

leur rafale de lumière blafarde dans le grand hall de la Maison du Peuple.

« Fuyons vite avant qu'ils n'arrivent ! » crie John.

Abandonnant leurs instruments sur le sol en marbre, ils courent à toute vitesse vers les grandes portes du hall d'entrée. A peine celles-ci franchies, une herse métallique s'abat brutalement derrière eux.

1974 :
1° CRISE PETROLIERE

LONG ISLAND, UNE FAMILLE AMERICAINE MODELE

Dans la banlieue de Long Island, une petite maison américaine en bois comme il y en a des milliers à l'époque : simple et sans prétention, ne comportant qu'un seul étage, avec une allée en gravier pour rentrer directement la voiture dans le garage, et une minuscule petite pelouse devant la porte d'entrée. Moins de dix mètres la sépare de la maison voisine. Dans un esprit de parfaite égalité, toutes les demeures sont identiques, sagement alignées le long d'une route résidentielle si longue qu'il faut obligatoirement prendre la voiture pour se rendre au centre commercial le plus proche.

En sortant sa vieille Oldsmobile du garage pour aller faire ses courses, Adan Willeker referme soigneusement la petite barrière blanche qui en clôture l'accès. Il contemple avec satisfaction cette demeure qui est sa propriété depuis vingt cinq ans, en se félicitant de son choix passé. Car la maison, si modeste soit-elle, lui appartient maintenant. Au retour de la seconde guerre mondiale qui lui avait valu une médaille militaire, plutôt que de revenir vivre dans l'appartement minable de ses parents, le jeune soldat démobilisé avait suivi l'engouement provoqué par la proposition de Levitt. Ce promoteur immobilier avait alors révolutionné le marché de l'accession à la propriété en proposant à chaque boy qui avait eu la chance de revenir vivant de la grande guerre, de pouvoir devenir propriétaire. Son idée avait le génie de la simplicité : il avait copié les techniques de construction des bataillons de construction de l'armée américaine en faisant émerger de terre des milliers de petites bâtisses cubiques à des prix dérisoires. Pour un dépôt initial de cent dollars, puis des mensualités de soixante cinq dollars, il avait permis à une génération de soldats l'accès à la propriété.

Adan Willeker était ainsi devenu l'un de ces symboles du rêve américain qui illumine les yeux de chaque citoyen de l'Union. Il s'était marié avec une jeune femme qui s'était d'abord fait embaucher en tant que simple employée dans un salon de coiffure, avant d'ouvrir sa propre affaire. Ils avaient donné la vie à deux magnifiques enfants, deux garçons, de quoi répondre aux normes de la famille américaine idéale. Malgré leurs revenus modestes, lui-même n'étant qu'un humble

professeur de technologie dans un établissement d'Etat, le couple était parvenu à acheter tous les biens de consommation nécessaires pour se prouver qu'ils avaient réussi leur vie. Ce n'était pas bien difficile : ils recevaient régulièrement le magazine *Thousand Lanes* montrant comment améliorer sa Levitthome en achetant à crédit une nouvelle voiture, des tondeuses à gazon et autres appareils, comment changer de cuisine construire de nouvelles extensions à son habitation principale.

Logiquement, dès la naissance du deuxième enfant, il avait donc agrandi sa maison, ajoutant une pièce qui avait encore rétréci un peu plus l'espace dédié à la pelouse. La chambre des parents était située au rez-de-chaussée, tout près du living room, de leur propre salle de bain et de la grande cuisine ouverte où ils prenaient leurs repas en famille. Les deux chambres d'enfant étaient à l'étage, disposant d'un cabinet de toilette commun. Quand il se souvient, par comparaison, de sa propre enfance coincée entre le canapé dépliant du salon et la table de salle à manger où il faisait ses devoirs, il se dit qu'il a bien de la chance de ne pas être né à l'époque de ses parents, habitués à vivre chichement sans rien acheter de nouveau pendant des années.

Revenant du centre commercial Wall Mart où il s'est aujourd'hui contenté d'acheter du Coca Cola, des saucisses pour hot dog et du pain tranché, Adan se prend à rêver au poste de télévision couleur qu'il a vu en vitrine et qui vante une technologie nouvelle, le dernier cri de ce qu'il faut installer dans son salon. Prochainement, il s'en achètera un modèle, même s'il doit prendre un nouveau crédit pour cela. Rien de plus facile : les banques américaines ne sont pas regardantes, et accordent facilement des avances à la consommation aux bons travailleurs blancs qui peuvent témoigner d'un travail régulier. Les autres, noirs ou hispaniques, n'ont qu'à rester dans leur ghetto, nul n'imaginant à l'époque qu'ils pourront aussi participer, un jour, à l'aventure de la consommation. C'est ainsi que se développe à l'époque le rêve américain, l'« *american way of live* », sur la portion blanche du peuple disposant de revenus réguliers, en créant une croissance basée sur l'endettement de cette classe moyenne et sur la dépense anticipées d'un argent fictif qu'elle ne possède pas encore. Il n'y avait là rien de choquant pour l'esprit américain : n'était-ce pas, déjà, ce qu'avaient fait les premiers colons, lorsqu'ils

empruntaient de l'argent à leurs créanciers anglais pour financer leurs expéditions ?

Tout semblait ainsi sourire aux Etats-Unis depuis la fin de la seconde guerre mondiale qu'ils avaient finie en vainqueurs incontestables : en 1945, quatre vingt pour cent des réserves d'or se trouvaient dans leurs coffres, ils produisaient l'essentiel des ressources mondiales, les deux tiers du pétrole et plus de la moitié de l'électricité mondiale. Au cours des deux décennies suivantes, ils continuèrent sur leur lancée en développant la consommation intérieure et leurs investissements extérieurs, notamment grâce à la course à l'espace et à la guerre du Vietnam. Ces deux aventures présentaient le mérite de continuer à faire tourner le gigantesque complexe militaro-industriel mis en place pour le débarquement.

Et pourtant, malgré cette bonne santé florissante qui rassurait chaque américain trop heureux d'habiter ce pays béni par Dieu, Willeker n'en revenait pas qu'une première crise soit venue frapper brutalement son pays.

En refermant la porte de son garage après y avoir rangé sa voiture, Monsieur Willeker père se rassure ; il se répète pour la millième fois qu'il a bien de la chance de vivre dans ce pays où tout le monde peut conduire son propre véhicule. Certes, l'année précédente, il avait failli changer ses habitudes et avait même envisagé un court moment d'aller faire ses courses à pied lorsque le premier choc pétrolier avait éclaté. Pour contrer la baisse du dollar et une politique américaine trop ouvertement favorable à Israël lors de la dernière guerre du Kippour, le roi Fayçal d'Arabie voulait en effet obtenir l'évacuation des territoires occupés ainsi que la reconnaissance des droits des Palestiniens. Il avait amené le cartel des producteurs de pétrole, l'OPEP¹, à décréter un embargo total sur les livraisons de pétrole à destination des États-Unis. Le prix du baril d'or noir était alors passé de trois dollars à dix huit dollars en quelques semaines, créant une première vague de panique mondiale. Mais le président américain Nixon n'avait finalement pas eu besoin d'intervenir militairement dans la péninsule arabique pour prendre le contrôle des principaux champs pétrolifères, comme il l'avait envisagé un moment. En jouant la carte de l'Egypte et de son président Sadate contre le roi Fayçal

¹ L' OPEP, ou Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole, créée en 1960, est un cartel de pays producteurs visant à fixer le prix et la production du pétrole pour l'empêcher de baisser en cas de crise.

d'Arabie, les Etats-Unis parviennent à faire lever l'embargo. Miraculeusement, l'année suivante, le monarque d'Arabie sera assassiné par l'un de ses neveux, rentré comme par hasard des Etats-Unis où il étudiait. Tout était donc rentré dans l'ordre, et dans le meilleur des mondes.

« Où étais-tu passé ? Quand je suis parti faire les courses, tu n'étais pas encore rentré de l'école » fait remarquer le père à Ronald, son plus jeune fils chétif de 14 ans, qu'il trouve dans la cuisine en train de se préparer un goûter.

« Je parlais avec des potes. »

« Quelles notes as-tu ramenées ? »

« Un B en Mathématiques, un C en histoire... »

« B, c'est pas mal, mais C, ce n'est pas suffisant... Et en économie ? »

L'économie vient d'être introduite dans le cursus des écoles secondaires, dans l'idée que plus tôt on formera les enfants aux vertus du capitalisme, plus vite on en fera de bons citoyens, ardents défenseurs du système du libre échange censé apporter le bonheur au monde libre. Car le monde est plongé en pleine guerre froide, avec un affrontement impitoyable entre les pays qui suivent la politique des Usa, et le bloc communiste inféodé à l'Urss.

« En économie, j'ai eu un D. »

« Pourquoi ? »

« J'ai répondu que les billets de banque correspondent à une quantité d'or qu'on peut toujours demander et échanger, mais le professeur a dit que c'était faux, qu'il n'y a plus de convertibilité du dollar en or, qu'est-ce que ça veut dire ? L'or, c'est la base de tout, non, P'pa ? Depuis toujours ? »

« Euh... ça a effectivement changé depuis peu de temps... tu redemanderas à ton professeur de t'expliquer, c'est un peu compliqué pour un enfant. »

Mr Willeker père aurait bien été incapable d'expliquer à son fils pourquoi, depuis le décret de Nixon du 15 Août 1971, l'or qui réglait depuis l'aube des temps les échanges marchands du fait de sa rareté, avait cessé d'être l'étalon de référence. Il en ignorait les sombres raisons, qui tenaient autant du banditisme d'état que des intérêts bien compris de son pays : le gouvernement allemand, inquiet face à la baisse continue de la monnaie américaine, avait en effet eu l'outrecuidance de demander le remboursement en or des dollars acquis grâce à ses exportations. La réponse ne s'était pas fait attendre, et avait permis de rappeler à la face du monde que les perdants de la

dernière guerre ne pouvaient imposer leur volonté aux gagnants. D'un trait de plume, Nixon avait suspendu et supprimé la convertibilité du dollar en or, installant la devise américaine comme seul étalon et conservant du même coup ses réserves de métal précieux.

« Va voir dans les livres ou bien demande des éclaircissements à ton professeur, parce que c'est important de le savoir. »

« Oui, j'imagine bien, mais si même toi, tu ne peux pas me l'expliquer ! »

Ronald a presque des larmes aux yeux en répondant à son père. Ce n'est pas un enfant brillant. Ni bon, ni mauvais. Il a tout de l'écolier moyen, qui ne fait pas de vagues mais pas non plus d'histoire, et qui laisse fort peu de souvenirs à ses professeurs. Il est discret, probablement timide, et il s'en veut terriblement de ne pas faire mieux.

« J'ai pourtant bien répondu aux autres questions. J'ai dit que c'était la faute de l'OPEP si le prix du pétrole avait brusquement augmenté l'année dernière. Tu vois, même en économie, où je ne suis pourtant pas très bon, je progresse, P'pa, mes notes augmentent. »

« Tu as intérêt, si tu veux avoir un bon métier dans l'avenir. »

« J'y arriverai... Je veux réussir, et j'y parviendrai ! » murmure-t-il, poings serrés et visage congestionné.

« Eh, cool, ne t'en fais pas. Bien sûr que tu y arriveras si tu t'en donnes les moyens. Tu en es capable, tu peux le faire ! » le rassure Mr Willeker père en reprenant le credo de la pensée positive américaine, cette incroyable croyance naïve en la toute puissance de l'enfant-roi qui croit que tout lui est potentiellement dû.

Il est bizarre ce gamin, se dit-il en se dirigeant vers le salon. Maigre, presque malingre, engoncé dans ses vêtements, il porte dans ses gestes gauches tout le mal-être d'une adolescence trop vite sortie de l'enfance, qui ne se sent à l'aise nulle part. Si gentil, et en même temps plein d'une violence contenue. Il a un besoin presque maladif de montrer qu'il peut toujours faire mieux, quitte à s'en rendre malade.

Ce n'est pas comme son grand frère, qui réussit facilement dans toutes les matières, sans besoin de beaucoup travailler. Lui, au moins, avec sa carrure de joueur de première ligne de football américain, il respire la joie de vivre et l'assurance des

futurs gagnants, se dit le père qui sait bien, pourtant, qu'il ne faut jamais comparer ses enfants...

AN 05+ 2 MOIS : DANS LES BOIS

John se relève en fermant avec précaution le petit boîtier électronique sur lequel ils se sont tous deux penchés pour revoir une nouvelle fois les informations dérobées à l'ordinateur central. Le jeune homme d'une vingtaine d'années, aux cheveux bouclés et à l'air d'adolescent, range soigneusement la feuille de retranscription ainsi que la petite puce électronique de la taille d'une gommette qu'ils ont réussi à graver avant de fuir le Palais du peuple. Puis il s'époussette pour ôter de ses vêtements les brindilles et les feuilles mortes tombées des arbres gigantesques qui les surplombent. En les regardant retomber à terre, racornies et recouvertes d'une étrange couleur verdâtre évoquant la putréfaction, il ne peut s'empêcher de frémir en pensant à leur aspect si peu naturel. La forêt tropicale où ils se sont réfugiés après leur longue fuite à travers le désert est dense et regorge de bêtes dangereuses. Seul avantage, elle les protège d'une chaleur qui aurait été, sinon accablante...

« Ma retranscription te semble-t-elle fidèle ? » demande-t-il, inquiet, à Jane, sa compagne brune à peine plus âgée que lui, au visage métissé et aux grands yeux vert amande qui brillent en illuminant son visage ovale comme deux pépites de diamant.

« Oui, bien sûr, tu as eu raison d'y ajouter tes propres réflexions, notamment en ajoutant les données historiques à ta disposition. Sinon nous ne disposerions que d'un matériau brut, peu utile. » le rassure Jane.

« Cela ne m'empêche pas d'être insatisfait. Je ne vois toujours pas en quoi ces informations sur l'enfance de Willeker peuvent nous aider. Tout est trop banal. Et puis, sommes-nous bien sûr qu'il s'agit bien du Willeker que nous connaissons ? Il lui ressemble si peu... Si ça se trouve, il s'est produit une erreur sur la personne, une interférence... »

Jane sourit en lui passant la main dans les cheveux et en ôtant les dernières traces de terre qui s'y trouvent ;

« Que tu es impatient ! Moi, cela ne m'étonne pas de découvrir que Ronald Willeker ait vécu une enfance à peu près normale, comparable à celle de millions de nos concitoyens. Le passé des plus grands personnages de l'histoire, comme des plus cruels psychopathes, est souvent parfaitement lisse et transparent, ne laissant rien deviner de ce qui pourrait survenir par la suite. »

« Tout au plus peut-on remarquer cette obsession de faire mieux que ce que ses capacités naturelles lui permettent d'espérer, cette volonté narcissique de réussir envers et contre soi-même... » murmure John en repensant au fragment de vie qu'ils viennent de visualiser.

« Oui, ce refus de se contenter de la médiocrité à laquelle il se croyait condamné l'aura amené à se surpasser –pour le meilleur et surtout pour le pire, hélas ! » fait remarquer Jane.

« Et tout le reste ? Qu'est-ce que cela nous apporte, de savoir que le père de Willeker avait acheté sa maison à crédit ? »

Jane sursaute en se rappelant ce détail.

« Mais si, cela a son importance ! C'est la première fois que les classes moyennes blanches sont appelées à entrer dans un système de crédit jusque là réservé aux riches et aux pionniers. Le système va les happer et les inciter à dépenser sans compter, permettant à l'économie de tourner pendant des décennies... »

« D'accord, mais quel rapport avec la Grande Catastrophe ? » lui demande John.

Jane réfléchit aux différents éléments qu'ils ont commencé à rassembler lors de leurs visites précédentes au Palais du Peuple. C'est dans la mémoire centrale de ce bâtiment, que sont stockées toutes les informations sur l'histoire et sur la Grande Catastrophe, même si leur accès est théoriquement réservé aux seuls chercheurs habilités.

« Tout n'est pas encore clair pour moi, il faut continuer à recueillir le maximum d'éléments sur le passé. D'après ce que je comprends, le choc pétrolier de 1974 constitue le premier signe de fragilité du système. D'un seul coup, l'Occident découvre qu'il dépend totalement de sa source d'approvisionnement en pétrole, étant à la merci de décisions qu'il ne contrôle pas. Bien entendu, personne n'a voulu écouter ces signes avant-coureurs. Les Américains ont cru qu'il suffisait de soudoyer les Egyptiens et de s'arranger pour que Fayçal le renégat soit tué. Mais ils n'ont pas vu que le mal était plus profond, et qu'il commençait déjà à ronger leur économie. »

« Que veux-tu dire ? » demande John.

« Les éléments que nous avons déjà recueillis confirment nos premières hypothèses : tout a commencé pendant le quart de siècle qui a suivi la seconde guerre mondiale, pendant les Trente Glorieuses qui ont vu un accroissement exponentiel de richesses dans le monde occidental. C'est à ce moment que s'est mise en place la politique de crédit qui allait peu à peu dérégler l'ensemble du système financier. Bien sûr, en 1974, dans la

famille de Willeker, les choses semblent encore bien se dérouler : on n'est qu'au début de la surconsommation et de l'usage d'un argent fictif. Comment tout s'est-il ensuite enclenché pour provoquer la Grande Catastrophe, je l'ignore encore, et c'est ce que notre enquête doit arriver à démêler. Par exemple, je dois t'avouer que je n'ai pas compris ce que venait faire cette histoire de non convertibilité du dollar en or...»

John sourit, fier de pouvoir répondre pour une fois en faisant étalage des connaissances acquises pendant ses études.

« Là, en revanche, j'ai quelques idées sur le sujet ! A partir du moment où le crédit commence à se généraliser, il y a plus d'argent virtuel en circulation que d'argent réel dans les caisses. On ne peut donc plus faire reposer la monnaie américaine sur un équivalent matériel, sur une quantité d'or que chacun est en droit de demander à sa banque. Déjà, l'accord de Bretton Wood avait posé que le dollar équivalait l'or comme référence, mais il restait convertible de droit. Il était, selon la formule consacrée, « *as good as gold* ».

« Alors, pourquoi changer ? »

« Parce qu'à force de verser depuis vingt cinq ans des crédits hypothéquant un argent virtuel, les banquiers ont senti les premiers signes d'essoufflement de l'économie quelques années avant le choc pétrolier, et ils ont pris peur. Ils ont craint qu'on ne leur demande des comptes et que leurs clients veuillent un jour retrouver leur argent réel –ou pire, leur quantité d'or équivalente. La Réserve fédérale n'en disposait plus depuis longtemps ! Comme l'avait prévu Keynes qui se souvenait du dilemme de Triffin¹ posant que plus une devise devient l'étalon de réserve, moins elle est digne de confiance, la monnaie américaine s'est effectivement effritée au fil des ans. C'est ce qui a produit la première crise pétrolière en cette année 1974, lorsque les pays producteurs ont relevé brutalement le prix du baril et que l'Allemagne a demandé l'équivalent en or de ses dollars. Sous l'influence du puissant lobby des banquiers, le président des Etats-Unis, Nixon, s'est contenté d'entériner la disparition de la convertibilité du dollar en or, déjà prévue et énoncée quelques années auparavant. A partir de ce moment, les financiers se sont frottés les mains : la masse monétaire ainsi libérée de tout référent réel n'avait en droit plus de limite et

¹ Triffin : Economiste célèbre, conseiller du Président Kennedy, il écrit en 1961 un livre où il critique les accords de Bretton Woods et prône déjà, en vain, une réforme du Fonds Monétaire International

allait pouvoir augmenter, enfler à l'infini grâce à la généralisation massive du crédit, jusqu'à la catastrophe finale... »

Jane frissonne.

« C'est ce que nous allons voir dans les prochaines étapes de notre enquête... Brrr, ça donne froid dans le dos! Il va falloir reconstituer patiemment comment les faits se sont ensuite enchaînés jusqu'à l'avènement de Willeker... »

« Aussi inéluctablement que le Destin tragique qui présidait aux tragédies grecques et qui voyait passer, d'une génération à l'autre, la dette de sang contractée lors d'un meurtre. Sauf qu'il s'agit ici d'une dette financière qui va augmenter d'une manière d'autant plus implacable qu'elle est immatérielle, détachée comme un fantôme de toute traduction dans le monde concret... Bon, en attendant, qu'allons-nous faire ? Nous sommes devenus des fuyards, des transfuges que la police doit rechercher activement. Nous ne pouvons plus retourner en ville, maintenant qu'ils ont notre signalement. »

Jane sourit de manière énigmatique.

« Eh bien, nous rejoindrons les Déviants et les Opposants qui, paraît-il, ont établi leur camp dans les profondeurs de cette forêt tropicale. Puis nous nous arrangerons pour continuer l'enquête avec leur aide. Mais avant de nous enfoncer sous ces arbres touffus, je crois que je vais en profiter pour faire quelque chose dont j'ai envie depuis trop longtemps... Déshabille-toi ! » murmure Jane, la voix rauque, en le fixant de ses grands yeux vert magnétiques, ses lèvres entr'ouvertes commençant à frissonner sous le feu intense du désir.

Avec un sourire timide, mais en conservant le regard effrontément fixé sur le ventre de John, elle commence à se dévêtir, ôtant lentement sa chemise, puis plus nerveusement son pantalon et son gros pull-over en laine. John la découvre, fine et musclée ; ses longs cheveux bruns qui tombent en cascade sur ses épaules ne parviennent pas à masquer deux petits seins aux mamelons épanouis.

« Mais... que t'arrive-t-il ... pourquoi ? »

« Parce que j'ai envie de toi » murmure-t-elle en lui retirant à son tour ses vêtements. Elle frémit au contact de sa peau nue, se blottissant soudain contre son torse velu.

« Tu sens l'humus... j'aime ton odeur... Viens... » murmure-t-elle.

« Tu veux le faire comme ça ?... Sans appareillage, sans transfusion ni écran de contrôle ? »

Jane ne peut s'empêcher de rire, se collant un peu plus contre lui.

« Idiot ! Tu as encore beaucoup de progrès à faire. Même ça, même faire l'amour, ils ont réussi à faire croire à tout le monde qu'on ne pouvait le faire qu'en étant assisté, sous contrôle permanent d'un tas de machines qui en profitent pour vous surveiller. Mais il n'y a rien de plus naturel et de plus facile à faire, je te l'assure. Viens ! »

Elle l'attire contre elle, puis se laisse doucement tomber à terre, où ils s'enroulent l'un autour de l'autre sur un sol plein de mousse, de lichen et de terre humide qui se referme sur eux comme une litière au ventre bienveillant....

1 9 8 2 :
2°CRISE DES PETRODOLLARS
ET DU TIERS MONDE

L'ESSOR DU CAPITALISME FINANCIER, LONG ISLAND

« Tu m'ennuies avec ta réussite, ta Mercedes coupée et ta pépée » dit méchamment Ronald à son frère Jack, tandis que ce dernier, plein d'une mâle assurance, se pavane en costume trois pièces et lunettes Ray-ban devant la maison familiale de Long Island en descendant de la voiture sportive de luxe dernièrement achetée à crédit.

« Il est jaloux, le frerot, avoue-le ! »

« Non, loin de moi ! Mais je n'ai encore que 22 ans, et tu verras que moi aussi, j'aurai tout ça plus tard. Et bien plus encore ! »

L'adolescent chétif a laissé place à un étudiant plus sûr de lui, à l'aise dans l'uniforme jean, baskets et long T shirt gris qui constitue l'apanage des jeunes de sa génération. Il n'a toutefois pas rattrapé la taille de son frère, ni sa carrure sportive, restant en comparaison relativement maigre et effacé.

« Que peut-on avoir de plus ? » lui répond Jack en regardant sa future femme refermer délicatement la portière de la voiture, la jupe de son tailleur remontant dans le même mouvement en laissant deviner le haut d'une cuisse laiteuse.

« En plus ? Mais... le pouvoir ! Tu as réussi, mais après tout, tu n'es qu'un employé parmi les autres. Certes, mille fois mieux payé, mais il n'empêche que ton poste de Directeur financier t'impose des contraintes innombrables. Envers ta direction, envers les actionnaires, et même envers tes subalternes ! »

« Comme tout poste à responsabilités. Toi aussi, j'imagine que tu devras rendre des comptes. »

« Non, moi on ne me jugera que sur ce que je ferai. »

« Et à quoi te destines-tu, alors ? »

« Je serai trader ! » répond Ronald avec véhémence.

« Trader ? Après tout, pourquoi pas. Mais tu devrais en ce cas suivre comme moi une école prestigieuse. Il est peut-être encore temps. Inscris-toi à Columbia, il n'y a pas meilleure

formation à l'économie et au management. En sortant, je t'assure que toutes les portes te seront ouvertes. Même pour être trader... »

Jack a déjà tenté de convaincre son frère de suivre sa voie. A partir du moment où un dossier paraît solide, l'université est prête à octroyer des bourses ou des prêts à des étudiants peu fortunés. Il lui avait même vanté la qualité des cours, ainsi que la qualité de vie sur le campus. Située directement sur l'île de Manhattan, au Nord Ouest de Central Park où il pourrait faire son jogging quotidien, l'une des plus anciennes universités du pays s'étendait sur un campus de plus de cent trente deux mille mètres carrés, en proposant sept mille logements pour les étudiants et le personnel.

Jack lui avait raconté les années qu'il y avait passées, les plus belles de sa vie avait-il coutume d'ajouter. Il se souvenait avec émotion de son rythme de vie insouciant, partageant ses journées entre les salles de cours, les magnifiques bibliothèques telles que la *Butler Library* aux cinq cent mille ouvrages, et les *Steps*, ces immenses marches de granit qui relient le campus à la librairie, où les étudiants ont coutume de s'asseoir pour discuter de l'état du monde, parfois pour se rassembler avant d'aller manifester. Le dernier rassemblement datait du 12 Juin dernier, avec une manifestation monstre de plus d'un million de personnes rassemblées à Central Park, afin de protester contre la course aux armements à laquelle se livraient le président américain Reagan et son homologue soviétique Brejnev. Le reste du temps, lorsqu'il faisait beau, les marches se prêtaient au repos ou à la drague. C'est là qu'il avait d'ailleurs rencontré sa future femme. Décidément, il n'avait que de bons souvenirs de cette époque et de ce lieu, et il n'arrivait pas à comprendre que son petit frère n'éprouve aucune envie de suivre la même voie.

« Quelle idée, aussi, d'être parti en France pour t'inscrire dans une minable université d'économie de Province, même pas située à Paris. »

« Moque-toi, il n'empêche que les cours sont aussi bons qu'ici. » répond le jeune frère.

« Mais pas aussi réputés, et certainement moins agréables à suivre ! Je me rappelle des photos que tu nous a montrées... Il n'y a même pas de campus regroupant tous les bâtiments en un même endroit ! »

Effectivement, avec son vieil édifice administratif situé sur le quai Claude Bernard et les bâtiments préfabriqués ressemblant à une barre HLM posée en banlieue dans un no

man's land de béton pompeusement nommé campus de la Doua, l'université de Lyon faisait triste figure.

« L'Europe est un vieux pays qui n'a pas autant de place que nous, tout est là-bas concentré et resserré, cela crée un certain charme, tu ne peux pas comprendre... »

« Au fait, tu ne nous as toujours pas expliqué pourquoi tu es resté si longtemps là-bas. Tu nous avais bien déclaré que tu voulais rejoindre une petite amie française qui y poursuivait ses études, mais nous ne l'avons jamais vue » ajoute-t-il, perfide.

Il rouvre ainsi chez Ronald une blessure encore loin d'être cicatrisée. C'est vrai qu'il était tombé fou amoureux lors de son voyage en Europe. Sylvie était belle, brune, avec de longs cheveux roux et un air mutin qui le changeait des filles américaines. Elle ne maniait pas la langue de bois en jouant la mijaurée comme les teen-agers qu'il avait connues jusque là dans son pays ; elle revendiquait haut et fort le droit de dire ouvertement ce qu'elle pensait. Même lorsqu'il s'agissait de parler de ses envies sexuelles, et ça, un gars du Nord-Ouest puritain des Etats-Unis avait du mal à s'y habituer ! Mais c'était en même temps ce qui l'avait séduit. Elle avait dû être attirée, de son côté, par son charme particulier, fait de timidité et de curiosité qui l'amenait à s'intéresser à des opinions et à un mode de vie si éloigné du sien.

Après un été tumultueux, ils avaient décidé de louer ensemble un appartement. Ronald avait découvert un nouveau mode de vie libéré, Sylvie ayant insisté sur le fait qu'ils devaient garder leur indépendance et ne pas passer tout leur temps ensemble. Elle lui avait expliqué qu'elle en avait besoin car elle était engagée politiquement dans l'extrême gauche française. Elle passait des journées à comploter avec ses amis autonomistes, qui prônaient comme les brigadistes italiens et les militants de l'IRA¹ l'action subversive en dehors des partis traditionnels. Car la contestation en Europe était beaucoup plus violente et radicale qu'aux Etats-Unis où il s'agissait essentiellement d'une révolte bon enfant, pleine de bonne conscience, peu soucieuse de changer le système. Alors, évidemment, son aventure avec l'Américain Ronald devait être mal vue de ses compagnons de route. Elle s'en cachait d'ailleurs plus ou moins. Malgré ses demandes réitérées, elle ne l'avait jamais invité à l'une de leurs réunions de cellule.

¹ L'IRA, ou *Irish Republican Army*, fondée en 1916, prône la lutte armée pour l'indépendance de l'Irlande

Résultat : l'histoire s'était arrêtée à la fin de leur première année de liaison. Il était décidément trop américain, lui avait-elle dit d'un air mi-triste, mi-méprisant.

Ronald avait ressenti la rupture comme une gifle cuisante. Il aurait pu en profiter pour revenir aux Etats-Unis finir ses études, mais il n'en fit rien. Il déménagea dans une petite chambre d'étudiant du quartier populaire de la Croix Rousse et s'incrusta à Lyon ; par facilité, par orgueil certainement pour ne pas avouer à sa famille son échec sentimental, par crainte aussi de ne pas être accepté dans une université américaine prestigieuse au vu des notes fort moyennes qu'il avait récoltées lors de sa première année. Et puis, il espérait encore secrètement que Sylvie changerait d'avis et lui reviendrait.

Il n'en fut rien, et il en garda un ressentiment profond contre tout ce qu'il avait admiré. Par un revirement brutal, il décida que la seule chose qui l'intéressait désormais, c'était de réussir et de gagner le maximum possible d'argent. Il avait jusque là été moyen en économie ? Il allait devenir un génie de la finance. Il sortit effectivement premier de sa promotion à la faculté des sciences économiques de Lyon.

« Tu verras qu'à la longue, avec mon DESS de finances, je te dépasserai largement ! » rétorque Ronald, avec cette assurance fanfaronne qui allait le caractériser toute sa vie.

« Comment feras-tu, avec un diplôme qui sera à peine reconnu chez nous ? »

« Le principal, ce n'est pas le bout de papier, c'est ce que ton cerveau est capable de faire avec ! »

« Et que comptes-tu entreprendre, alors ? Quel est ton plan de génie ? » demande Jack, sarcastique

« Tu crois faire partie des maîtres de l'univers parce que tu as été nommé Directeur financier d'un établissement prestigieux. Mais c'est une ère finie. Désormais, le vrai patron d'une entreprise, ce sera la Bourse et les actionnaires à qui tu devras rendre des comptes, au même titre que ton conseil d'administration. Tu ne t'en es pas encore aperçu, mais tu découvriras dans quelques années que le lieu d'exercice du pouvoir a changé. Il se tient désormais à Wall Street, et c'est là que je veux être. »

Jack regarde son frère d'un air surpris.

« Alors comme ça, toi aussi tu rêves de devenir l'un de ces golden boys qui défraient la chronique depuis que Reagan et Thatcher se sont rencontrés en déclarant qu'il faut libéraliser l'économie, privatiser le secteur public et favoriser partout la

libre entreprise ... » ironise-t-il avant de poursuivre en tentant de raisonner son frère.

« Mais rien n'est encore fait, et les nouveaux flambeurs de la bourse ne constituent qu'une mode passagère. Ils sont enivrés de la nouvelle puissance qu'ils se découvrent, ils jouent avec des instruments financiers tout neufs, mais crois-moi, ils découvriront bien vite qu'ils sont contraints de respecter l'économie réelle et la contrainte du marché physique. La véritable puissance économique continue à résider dans les entreprises. Là, au moins, on travaille sur du concret. On essaye de bâtir un avenir à long terme, en respectant les fondamentaux et en investissant prudemment dans l'avenir. L'Etat lui-même doit continuer à réguler et à arbitrer le marché pour qu'il reste sain... »

« Mais puisque je te dis que c'est fini ! Ouvre les yeux ! Nous vivons dans un monde nouveau depuis que notre président et la dame de fer ont décidé pour sortir de la crise pétrolière de liquider au maximum l'Etat, en laissant faire les marchés financiers, invités à s'affranchir de toute contrainte pour s'accroître librement et créer de nouvelles richesses. Tu dois bien lire parfois des livres d'économie, toi aussi ! Alors, dois-je te rappeler que le nouvel économiste en vogue est désormais Milton Friedman ? Il a mieux que quiconque dénoncé l'Etat providence en posant que le marché dérégulé est aussi infaillible que le pape : il ne peut se tromper, parce qu'il est basé sur la loi de l'intérêt égoïste de chacun qui mène le monde depuis l'origine des temps, et que grâce à ce système seuls les plus forts survivent pour le bénéfice de l'ensemble de la communauté. Ton Keynes qui prônait des mécanismes de contrôle et une régulation de l'Etat avait déjà perdu la partie à Bretton Woods ; il est mort une seconde fois avec la dérégulation actuelle, et cette fois-ci pour de bon. Le vieux modèle du capitalisme managérial est tout aussi désuet et condamné ; il va être remplacé par un nouveau capitalisme financier. On ne demandera plus à une entreprise de construire patiemment son développement ni de contribuer à l'essor du pays et au bien-être de ses employés. Plus personne ne sera dans l'avenir lié à une société qui l'emploie en lui offrant sa protection sociale et en lui permettant d'y passer sa vie entière, comme le promettait Ford à ses ouvriers. De la même manière, il n'est plus question pour ton entreprise d'assurer le gardiennage, le nettoyage, la cantine, la maintenance informatique et tout ce dont elle a besoin pour vivre. Il y a

quelques années, vous faisiez bien tout cela en interne alors que maintenant ces diverses tâches sont de plus en plus externalisées pour réaliser des économies, n'est-ce pas ? »

« Oui » doit reconnaître Jack.

« C'est bien ce que je te dis ! » triomphe Ronald.

« Tout doit désormais être mis en concurrence pour revenir au prix le plus bas possible, en externe comme en interne. Pourquoi ? Parce que le principal, c'est de montrer à la fin de l'année à tes actionnaires, les nouveaux patrons, que tu as réussi à dégager la marge maximale de profits. Ces bénéfices annuels permettent de calculer les bonus des dirigeants. Peu leur importe que tu aies une vision gagnante à long terme : ils privilégieront toujours le court terme, le bénéfice de fin d'année qui leur rapportera le plus. C'est pour cette raison que les entreprises se débarrassent d'activités pourtant rentables et stratégiques, pour ne conserver que les marques les plus profitables. La norme de ce nouveau capitalisme financier implique de se contenter du segment de marché, de la tranche de chaîne de valeur la plus avantageuse de leur portefeuille, en s'allégeant du reste. Tu verras, tu seras toi aussi sommé de produire des rendements rapides et concurrentiels, quitte à sacrifier des pans entiers d'activité pourtant vitaux dans une perspective à long terme. »

« C'est déjà le cas, mais cela ne durera plus longtemps. Le monde va forcément revenir à une vision plus saine de l'économie » argumente l'aîné.

« Non seulement ce ne sera pas le cas, mais le nouveau modèle de capitalisme financier va s'imposer à tous les niveaux. Tu en as déjà des exemples avec les OPA¹ boursières qui conduisent à prendre la direction de vieilles entreprises prestigieuses, uniquement pour les revendre en appartement, par petites tranches cédées à un prix plus avantageux que l'ensemble. Cela illustre bien l'esprit du nouveau capitalisme financier et de la dérégulation : la somme des parties isolées vaut plus que leur ensemble, l'égoïsme des intérêts particuliers livrés à la concurrence dépasse les performances de l'ensemble d'une communauté. Et ce n'est pas fini : avec la levée des restrictions sur les institutions de crédit foncier, auparavant étroitement régulées, ces dernières vont à leur tour entrer dans

¹ L'OPA, ou offre publique d'achat, est une proposition faite par une société qui veut prendre le contrôle d'un autre organisme coté en bourse, en demandant au public d'acheter ou vendre ses titres.

la danse en cherchant à tirer profit de leur poids financier. Elles vont acheter des tickets d'entrée dans les conseils d'administration afin de les contrôler ; elles imposeront ensuite des rendements à deux chiffres pour financer leur investissement, avant d'arbitrer, jongler, décider de la gouvernance des entreprises réelles. Ce n'est qu'un début... » prophétise Ronald.

« A t'entendre, tout va donc dans le meilleur des mondes... »

« Eh oui, voilà le miracle ! En laissant le marché affranchi de tout contrôle, il se régule tout seul. Il suffit d'y participer, d'être au bon endroit, pour en profiter. La preuve par les chiffres : en 1980, les Etats-Unis encore en récession semblaient condamnés au déclin. Nous n'étions plus les premiers exportateurs d'automobiles ni de machines-outils, dépassés par les Japonais qui achetaient nos entreprises, devenaient notre premier créancier, et ne nous considéraient plus que comme un grenier à blé. Depuis que la nouvelle potion de la dérégulation est appliquée, l'investissement est reparti, les flux financiers innervent à nouveau notre pays, notamment en Californie où se développent de nouvelles industries basées sur le microprocesseur. L'Amérique qu'on croyait condamnée ressuscite, tu verras, c'est là qu'est l'avenir ! C'est pourquoi je veux être trader. Parce que le Directeur financier n'est plus appelé qu'à être un homme de paille. Le marché des changes traditionnel ne représente plus lui-même que l'un des canaux par lesquels circulent les nouveaux flux monétaires qui s'engendrent grâce à des opérations financières sophistiquées et à de nouveaux outils de spéculation. Le marché est devenu plus vaste et immatériel, c'est à lui que je veux me consacrer, car c'est là que sera le pouvoir ! Tu vas peut-être me prendre pour un fou, mais je te l'assure : je *sens* le marché. Je sais que je peux vivre en osmose avec lui, ressentir ses humeurs, ses mouvements. C'est comme un organisme vivant... »

« Arrête, tu me fais peur ! Quant à croire que tout est au mieux dans le meilleur des mondes, que fais-tu de la crise du pétrole et du Tiers Monde qui vient d'éclater ? Visiblement, tes financiers et le marché avaient mal prévu leur coup pour laisser éclater une telle crise, qui est en train de couler l'ensemble des pays en voie de développement. Ils risquent d'y perdre des milliards ! » réplique Jack, qui change soudain de stratégie et tente de trouver un nouvel angle d'attaque.

« Tu veux parler de ce qui s'est passé dernièrement au Mexique qui, endetté de plus de 80 milliards de dollar, s'est

déclaré le 12 Août dernier incapable de rembourser ses créanciers ? Que veux-tu, c'est le jeu de la vie, il y a toujours des perdants et des gagnants. L'avantage d'une crise, c'est qu'elle permet d'opérer une sélection naturelle en ne conservant que les meilleurs, les plus forts. Le Mexique fait partie des mauvais élèves, c'est tout. Mais rassures-toi, ils rembourseront tout, même si leur peuple doit se serrer la ceinture. Car ils ont besoin de notre aide, encore plus aujourd'hui qu'hier » conclut Ronald avec un cynisme qui détone par rapport à son physique d'étudiant banal.

AN 05 + 5 MOIS : DANS LE POSTE DE GUET

« Alors ? »

La jeune et belle Jane aux yeux vert amande se tourne vers son compagnon pour tenter de deviner ce qu'il pense du dernier enregistrement vidéo détourné du Palais du peuple et des notes qu'il vient de lui lire. Car après leur longue fuite jusqu'au camp des dissidents, l'un de leurs nouveaux amis a réussi à passer de l'autre côté et à se faire embaucher de nouveau, dans le service de gardiennage cette fois-ci. Une bien meilleure couverture que la leur !

Avant de répondre, John au visage encore poupin passe bien inutilement sa main contre son front pour chasser l'humidité moite de la jungle environnante.

« J'ai tenté de reconstituer et d'unifier au mieux les différents éléments qu'on voyait dans la vidéo. J'espère que je n'ai pas trop trahi la réalité de ce qui s'est passé... » dit-il en se tournant, gêné, vers Sylvie qui a vécu personnellement toute cette histoire avant de rejoindre les rangs des dissidents.

Tous trois se trouvent assis dans des fauteuils de bambou, dans la pièce unique d'une petite cabane en bois construite entre les branchages des gigantesques arbres de la forêt tropicale, juste au-dessus du camp des dissidents. Le lieu, relativement à l'abri des gros moustiques et des bêtes sauvages, sert à la fois de salle de guet et de pièce de délibération.

« Le fumier ! » ne peut s'empêcher de fulminer Sylvie, avant de continuer, révoltée :

« Quand je pense aux discussions que nous avons en France à cette époque, il semblait alors partager mon point de vue et critiquait lui aussi le règne de l'argent-roi aux Etats-Unis. Quelques années à peine après notre aventure, il a déjà bien changé, et pas seulement physiquement, pour se convertir ainsi à l'économie et au règne du libre échange ! »

« Peut-être le dépit amoureux... » glisse Jane en regardant avec curiosité l'ancienne compagne de John. Elle a une bonne vingtaine d'années de plus que la jeune étudiante vue sur les images extraites du passé de Willeker. Cependant, elle se reconnaît facilement, à l'expression déterminée et en même temps souriante de son visage. Ses longs cheveux roux se sont transformés avec le temps en une crinière bouclée qui flotte au vent.

« Le dépit amoureux mon cul ! » tranche Sylvie qui ne s'est visiblement pas départie de son franc parler.

« S'il s'est si vite converti, c'est que depuis le début il y était prêt, et qu'il a toujours été pourri... Cela me fait quand même une drôle d'impression, de le voir ainsi discuter avec son frère, comme si nous assistions réellement à la scène, et de découvrir une image mentale de moi à vingt ans, incrustée dans son cerveau lorsqu'il pense à notre aventure. C'est encore plus saisissant que les notes que tu as rédigées, parfaitement fidèles à la réalité, je te rassure ! » dit-elle à l'adresse de John qui vient de ranger les derniers feuillets manuscrits où il a récapitulé les événements.

« Oui, c'est vrai que c'est troublant, cette manière qu'ils ont trouvé de brancher une machine directement sur le cerveau pour capter les souvenirs et les images mentales du sujet, de façon à les immortaliser en les digitalisant et en façonnant immédiatement une image de synthèse correspondante. Il est encore plus étrange que notre grand Leader ait accepté de s'y prêter, et d'emmagasiner la totalité de sa mémoire dans les circuits des ordinateurs du Palais du peuple. Quoique, ce monument largement consacré à chanter sa gloire, sa mégalomanie l'a probablement amené à penser que tous les moments de sa vie devaient être précieusement conservés... » répond John.

Le fait de le revoir ainsi, en image holographique directement projetée devant soi, semble d'autant plus étrange à Sylvie qu'elle l'a connu en chair et en os. Même si l'aventure n'avait duré qu'un an, elle s'en souvenait parfaitement : un collégien américain un peu falot et idéaliste ; il avait peu de rapport avec cet étudiant cynique qui ne jure plus depuis son retour aux Etats-Unis que par le marché et la dérégulation. Quelle fut sa surprise lorsque, après la Grande Crise et la Grande Catastrophe, elle découvrit dans le hameau isolé où, dégoûtée du militantisme, elle s'était finalement retranchée pour élever des chèvres, que le nouveau Leader du monde supposé libre n'était autre que le Ronald dont elle avait partagé la vie auparavant ! Avec un regret mêlé d'envie de vengeance, elle n'en avait été que plus motivée pour lutter contre lui et rejoindre le camp des dissidents qui s'était constitué aux marges de ce qui restait de l'Empire.

C'est maintenant au tour de Jane de livrer ses impressions.

« C'est quand même incroyable, cette naïveté consternante des américains prêts à voir la main de Dieu partout. Je suis

persuadée qu'il est de bonne foi lorsqu'il affirme que les marchés laissés libres et sans contrôle ne peuvent qu'être vertueux et s'équilibrer tout seuls, comme si une main invisible veillait à ce que tout se déroule bien. Gold is God is Good, comme l'affirmait sans trace d'humour une devise de l'époque... »

« Eh oui », reprend John. « Le credo du libre échange de l'époque, repris par l'économiste américain Friedman au détriment de la prudence de Keynes, postulait qu'une mystérieuse harmonie pré-établie devait forcément présider aux marchés. C'est la raison pour laquelle il fallait les laisser évoluer et se réguler naturellement, sans intervenir ni les perturber. Probablement parce qu'ils étaient l'émanation d'une volonté divine qui avait inventé le capitalisme pour les Américains... Je te trouve bien gentille de lui laisser le bénéfice du doute. Je crois qu'il était tout bonnement cupide et animé par une ambition démesurée. »

« Oui, on lui aurait proposé à l'époque de prendre la direction de notre groupe d'extrême gauche, il serait devenu révolutionnaire ! Un prédateur en quête de proie, voilà ce qu'il était probablement déjà lorsque je l'ai connu » persifle Sylvie.

« Si nous revenions à notre enquête et aux enseignements que nous pouvons tirer de ce que nous avons vu ? » demande John soucieux d'éviter des dérapages personnels. Il reprend ses notes pour apporter des informations complémentaires.

« Et tout d'abord, qu'est donc devenu le système de crédit populaire né après guerre avec les maisons Lewitt ? Dans les années 1980, il se généralise avec succès auprès des classes moyennes, qui empruntent tout au long de leur vie pour participer à la grande course de la consommation. Tout ce que les Etats-Unis comprend de population active a priori solvable a déjà été sollicité, et le système risque la saturation. D'autant que la dette extérieure des Etats-Unis continue d'augmenter massivement, son montant dépassant allègrement les avoirs du pays à l'étranger. Elle est même devenue la base du crédit distribué dans le reste du monde, chaque dollar concret détenu par une banque américaine soutenant au moins 40 dollars de crédit aux Etats-Unis, et 50 en Europe. La situation est donc critique, tout le monde n'étant pas non plus gagnant avec cette hausse vertigineuse des créances : les courbes montrent que l'endettement des ménages s'est accru de manière constante, mais aussi en corollaire le nombre de faillites et de laissés pour

compte sur le bord de la route. Pour continuer à faire tourner la machine et engranger de nouveaux prêts qui apporteront l'argent frais indispensable au système, la politique de Reagan et de Thatcher vise à faciliter l'accès au crédit de ceux qui n'y ont pas encore eu droit du fait de leur impossibilité à rembourser des sommes trop importantes. Comment gagner cette nouvelle population ? Grâce à la recette miracle du libéralisme, en supprimant le monopole des banques, jusque là responsables de la principale partie des prêts, en laissant de nouvelles institutions financières entrer sur le marché et en renforçant la concurrence entre elles, de façon à ce qu'elles proposent des crédits à des taux encore plus bas, qui les rendront plus attractifs. »

« N'est-ce pas cette saturation du marché intérieur qui a aussi amené les Etats-Unis à chercher de nouvelles sources de richesse en dehors de leurs frontières, en accordant aussi des prêts léonins aux pays du Tiers Monde, comme on les appelait à l'époque ? » demanda Jane.

« Tu as partiellement raison, même si ces prêts renvoient à une situation plus tordue encore. Après l'envolée du prix du pétrole décidée par l'OPEP dans les des années 1970, les Etats arabes se sont trouvés à la tête de fortunes colossales. Comme l'Islam interdisait à l'époque l'usure et la pratique bancaire, ils ont confié leur argent à des banques occidentales. Trop heureuses de pouvoir disposer d'un tel magot, ces dernières ont prêté à tour de bras aux pays du Tiers monde ces pétrodollars, avec des taux de crédit bien entendu extrêmement compétitifs afin qu'ils puissent rembourser leurs intérêts. »

« Si tout le monde y trouve son intérêt, les particuliers peu fortunés comme les pays du Tiers monde capables d'accéder à un crédit particulièrement avantageux, où est le problème ? » demande Jane.

« Effectivement, dans l'idéal tout aurait pu continuer à fonctionner de manière vertueuse, les banques américaines prêtant aux populations plus pauvres pour les aider à se développer, encaissant en retour la juste rétribution de leur crédit pour faire à nouveau tourner la machine. Mais c'est sans compter sur l'avidité et l'esprit particulièrement retors des financiers et banquiers de tous poils qui ont commercialisé de tels prêts, certes intéressants à court terme, en y incluant des clauses abusives destinées à leur faire gagner encore plus d'argent à long terme. Au début, tout fonctionne bien ; une masse considérable de nouveaux prêts est accordée, l'économie

tourne à nouveau à plein. Sauf qu'avec cet afflux d'argent frais, l'inflation augmente très vite aux Etats-Unis, de plus de treize pour cent en 1980. Le dollar augmente dans la foulée, mettant en danger les exportations et créant une situation qui inquiète les responsables de l'économie américaine. Paul Volcker, nouvellement nommé directeur de la Banque Centrale Américaine, décide donc dans cette même année 1980 de faire remonter les taux d'intérêt pour combattre l'inflation, et effectivement celle-ci baisse. Elle reviendra même à trois pour cent en 1983. »

« Pourquoi la crise va-t-elle se déclencher, alors ? » continue Jane, qui ne voit pas où John veut en venir.

« En apparence, tout va bien. Surtout pour les banquiers et les institutions financières des Etats-Unis. Mais lorsque Paul Volcker prend cette mesure, il semble que personne n'en mesure l'impact sur les plus pauvres, et notamment sur les pays du tiers monde ; ou, de manière plus crédible et cynique, je crois bien que les banquiers américains qui lui ont soufflé la mesure y ont pensé. Ils ont dû se frotter secrètement les mains en se disant qu'ils feraient d'une pierre deux coups, en baissant l'inflation dans leur pays, et en allant pomper plus de monnaie dans les caisses pourtant peu remplies de ces pays démunis. Car les contrats qu'ils avaient fait signer comportaient une clause machiavélique : ils étaient souscrits à taux variables qui suivaient les taux d'intérêt en vigueur, le montant des remboursements augmentant au même rythme. Or ces derniers vont exploser, jusqu'à atteindre dix neuf pour cent de l'argent prêté à court terme. Retranchés derrière leur bureau, les technocrates du Trésor qui décident de la politique des taux d'intérêt des Etats-Unis se moquent bien du fait qu'en agissant ainsi, ils mènent à la faillite de nombreuses familles américaines qui ne peuvent voir leur créance augmenter dans la même proportion. Pire, ils mettent à genoux des pays entiers. Le Mexique voit en quelques mois le montant de ses créances et de ses remboursements tripler. Il ne lui reste plus, le 12 Août 1982, qu'à se déclarer en état de cessation de paiement, à demander un moratoire et un rééchelonnement de sa dette. Et ce n'est que le premier pays de la liste : Le Brésil, l'Argentine, puis les autres pays du continent Sud américain, et enfin l'Afrique, suivront la même année. »

« Comment cette première grande crise de la dette des pays du tiers monde s'est-elle achevée ? Comment le système s'en est-il remis ? »

« De la façon la plus cynique qui soit. Face à l'éventualité de perdre les fonds investis, les banques acceptent de ré-échelonner les dettes et de prêter à nouveau de l'argent à condition que les pays qui avaient été ruinés par leur faute et par une politique de taux variables élevés, passent sous leurs fourches caudines. Ils doivent abandonner le pouvoir de choisir leur destin en acceptant ce qu'on appela des plans d'ajustements structurels. Non seulement ils vont dépendre de nouveaux crédits censés leur permettre de rembourser leurs dettes, mais ils sont obligés d'accepter en échange de mener une réduction drastique de leurs dépenses publiques et de leurs aides sociales. Sous l'instigation du FMI¹ et de la Banque Mondiale, ils s'engagent à ajuster leur économie pour la rendre attractive aux capitaux étrangers, à supprimer leurs mesures protectionnistes, bref à ouvrir totalement leur économie au libre échange. C'est ainsi que s'est imposée une mondialisation contrainte et forcée qui n'est que l'application de la loi du plus fort, même si elle va le plus souvent à l'encontre des intérêts des populations locales. Ainsi, le Président Michael Manley, en Jamaïque, reconnaîtra-t-il des années plus tard qu'il avait été obligé de gérer une politique économique forcée dont il ne voulait pas, contre la volonté de son peuple. Mais quelle autre issue aurait été possible, puisque l'URSS qui jusque là représentait le seul contrepoids face aux Etats-Unis, était au bord de l'éclatement, incapable de fournir des aides économiques aux pays frères comme elle le faisait auparavant ? »

« C'est terrible ! Et nous n'avons rien pu faire à l'époque, même si nous avons été les premiers à y voir clair et à dénoncer cette situation » ne peut s'empêcher de remarquer Sylvie en confiant l'impression qu'elle avait alors de prêcher dans le désert lorsqu'elle dénonçait le nouveau système qui se mettait en place. Libre échange et dérégulation à tous les étages, c'est : ouvrez grande votre porte et laissez moi vous dépouiller de ce que vous possédez, puisque vous êtes dans le besoin et que j'ai plus d'argent que vous, que je peux donc tout vous acheter et vous dépouiller, avait-elle coutume de dire dans les meetings d'extrême gauche qui ne drainaient hélas que fort peu de monde. C'est à ce moment qu'elle avait cessé de militer pour se

¹ Le FMI, Fonds Monétaire International, créé en 1944 pour garantir la stabilité du système monétaire international, regroupe 185 pays. Il leur accorde des prêts sous condition en cas de crise.

retirer à la campagne. Car personne n'osait se rebeller, vivant la situation comme une fatalité inéluctable. Tout le monde était déjà compromis, enchaîné par ses dettes et une impression d'impuissance : comment lutter contre son banquier, qui peut vous déclarer interdit bancaire à tout moment, et même saisir votre maison ? Nul ne voulait ni ne pouvait remettre en cause le système auquel il fallait sagement apporter sa dîme à la fin du mois. Il n'était pas étonnant que des desperados comme les Brigades rouges aient cru que la lutte armée ou des bombes représentaient la seule solution.

« C'est donc au cours de ces années qu'est venue la mondialisation et l'appauvrissement des pays du tiers monde... Cela fait froid dans le dos ! » murmure Jane en regardant autour d'elle. C'était une manière de parler : ils étaient entourés d'arbres aux troncs énormes, recouverts de mousse et de lichen, suintant d'une humidité chaude à l'odeur écœurante.

« Oui, à partir du moment où les pays du Tiers Monde ont emprunté ces sommes à crédit pour se développer, puis pour couvrir leurs créances, elles se sont trouvées entraînées dans une spirale de d'obligations qui les enchaînait, à la traîne d'une dette intérieure américaine qui ne cessera de s'aggraver au fil des années. Les économies désormais interconnectées obligées de s'ouvrir au libre échange, ce qui signifiait la fin des politiques nationales indépendantes, une crise dans le pays qui est le maître du monde a fatalement des répercussions dans les autres contrées qui lui sont économiquement inféodées. Une perspective que nous devons intégrer dans notre enquête, si nous voulons comprendre ce qui s'est passé. Vaste programme ! » dit John d'un air songeur.

« Heureusement, pour nous guider, nous savons que désormais tout se passe dans les arcanes de la Bourse et des marchés financiers... » commence Jane.

« ... Dans laquelle il va bien falloir plonger, même si je redoute de m'y perdre, moi qui n'y ai jamais rien compris ! » complète Sylvie en riant.

Comme frappée par un souvenir blessant, elle redevient soudain plus grave, et accuse d'une voix pleine de violence.

« Pendant que les pays pauvres s'enfermaient ainsi dans un piège diabolique, que faisait donc notre cher Willeker ? Il était insensible aux malheurs des pays pauvres, et rêvait de devenir un trader, un spéculateur, un golden boy de plus ! »

« Sans même disposer de diplômes prestigieux. Comment s'est-il débrouillé par la suite, pour en arriver à devenir le

dictateur que nous connaissons ? J'ai hâte de connaître la suite ! » murmure, pensif, John.

1987 :
3° CRISE DE LA BULLE FINANCIERE

NEW YORK, LE TEMPS DES GOLDEN BOYS

« Non, ne t'affole surtout pas. Contrôle ta respirations, souffle en fermant les yeux, et retourne alors voir le marché... »

En pleine panique boursière, en ce 19 Octobre 1987, Ronald Willeker tente de calmer son supérieur, le trader Oswald qui vient d'abandonner la salle des marchés pour le rejoindre un instant, l'air décomposé.

« Je ne comprends pas ce qu'il se passe... le marché a décroché, j'ai perdu des sommes énormes... » confie-t-il à son jeune assistant.

Après avoir fini ses études en obtenant à Lyon un Master en finance de marché avec une fort peu élogieuse mention Assez Bien, Willeker n'a pu décrocher qu'un emploi au back office. C'est à dire qu'il ne s'occupe que de la partie administrative et invisible des transactions boursières. Il assure le contrôle, le règlement, la livraison et la prise en compte comptable des opérations réalisées par le trader qui intervient, lui, sur l'avant-scène des marchés, au front office. Il lui revient aussi de s'assurer que les positions prises par ce dernier ne dépassent pas ses capacités financières. Un lien d'amitié et de confiance, teinté en même temps de jalousie, s'est ainsi tissé entre Oswald et Ronald, le premier ayant le prestige d'intervenir directement sur le marché tout en étant contrôlé par le second qui travaille dans l'ombre, en rêvant secrètement d'occuper un jour sa place. Sous la pression du marché, ils sont de toutes façons condamnés à s'entendre et à fonctionner de manière parfaitement synchronisée, à se comprendre d'un geste ou d'un seul mot pour gagner du temps et donc de l'argent. Surtout, dans des moments de folie collective comme en ce jour où les courtiers s'affolent en tous sens, criant des ordres de vente ou s'arrachant les cheveux tandis que, partout, des flèches et des chiffres rouges reflètent un marché en baisse.

Si Willeker commence ainsi sa carrière au back office, il se console en se disant qu'il n'a pas été embauché sur n'importe

quel marché. Il travaille au New York Stock Exchange, plus connu sous son sigle NYSE. Derrière ces initiales prestigieuses se cache la bourse historique de Wall Street qui, depuis son origine en 1869, est nichée derrière une façade de temple grec coincée entre des grands buildings contemporains. Le temple dédié à la nouvelle divinité du capitalisme financier avait été ironiquement érigé à l'endroit où se dressait jadis un mur destiné à défendre les émigrants fraîchement débarqués contre les attaques des indiens Algonquins. Wall Street, la rue du mur, s'était symboliquement métamorphosée en un peu plus d'un siècle ; le fragile rempart des premiers aventuriers s'était transformé en sanctuaire sacré et cœur névralgique d'un nouvel empire financier dominateur.

« J'espère qu'il va se reprendre, il ne faut pas qu'il vende, il ne faut pas qu'il vende ! » murmure Ronald Willeker avec l'énergie du désespoir en voyant Oswald se diriger à nouveau vers la grande salle circulaire où un mouvement de panique vient de se répandre comme une traînée de poudre, s'emparant des acteurs qui interviennent fébrilement sur le marché en hurlant à la corbeille pour se débarrasser de leurs actions avant qu'elles ne s'écroulent. Par respect de la tradition, c'est l'une des dernières places boursières où les ordres peuvent encore se donner à l'ancienne, à la criée. Car pour l'essentiel, les transactions sont maintenant partout devenues informatisées. C'est d'ailleurs le tout nouveau programme de gestion informatique qui vient de transformer une baisse boursière en krach, et cela, Willeker a eu le génie de le comprendre intuitivement, en quelques millièmes de secondes.

Tout le monde dispose en effet du même logiciel. Ce dernier étant programmé pour vendre automatiquement les titres ou obligations qui chutent en dessous d'un certain seuil, des milliers d'ordinateurs connectés en série à travers le monde viennent en effet d'ordonner automatiquement la vente massive des actifs et obligations qui, pour quelques cents, ont franchi la limite fatidique. En une seule séance, plus de six cent millions d'actions vont être ainsi vendues par des programmes informatiques incapables de deviner qu'ils transforment une baisse qui se serait de toutes façons produite, en chute catastrophique déclenchant le premier krach informatique du monde. Pour le moment, les traders saisis de panique en constatant l'effet des interventions automatisées contre lesquelles ils se découvrent impuissants, vendent à tour de bras dans l'espoir de limiter la casse.

Willeker ressent physiquement la tornade de panique qui ébranle le temple de la finance : dans un brouhaha indescriptible, tout le monde s'agite furieusement, hurle ses ordres, se prend la tête entre les mains en regardant les tableaux qui continuent leur descente aux enfers. L'air affolé, Jonathan lui transmet de nouveaux ordres de vente passés à l'instant par Oswald, retourné au front. Ce troisième intermédiaire s'occupe du middle office, c'est-à-dire de la saisie directe des ordres donnés par le trader, qu'il transmet ensuite au back office où des gens comme Willeker assurent l'intendance de leur enregistrement et de leur suivi.

« Tous les seuils d'alerte explosent, le marché devient fou... » confie un Jonathan livide à Willeker.

C'est alors que Willeker prend une initiative qui va changer une première fois le cours de sa vie. Apercevant Oswald qui s'accroche de manière désespérée à l'un de ces corners où les traders hurlent leurs ordres de vente, il se précipite vers lui, l'agrippe par le col de son costume, et lui crie à la figure :

« Reprends-toi ! Ce n'est pas le moment de déboucler tes positions, les autorités vont intervenir et la situation va se calmer... Fais-moi confiance, je le sens, je suis sûr que même si le marché s'écroule aujourd'hui, il se reprendra demain. Seuls ceux qui n'ont pas des nerfs d'acier vont perdre... »

On a l'habitude de dire que pour intervenir sur les marchés boursiers, il faut avant tout être capable de garder son calme et son sang-froid, sans céder ni à l'enthousiasme ni à la panique ; être d'une extrême rigueur, conserver la maîtrise de soi pour analyser froidement la situation, et en même temps aimer l'adrénaline comme une drogue. Willeker a toutes les capacités requises : il adore ressentir les mouvements du marché, se droguer au frisson du risque pris à chaque décision en se demandant si c'est la bonne, s'il faut attendre encore un peu pour que la courbe de hausse de la valeur choisie continue à croître, ou passer l'ordre de vente avant qu'elle n'amorce son mouvement de repli. Même s'il ne peut encore intervenir concrètement sur le marché, il vit en symbiose complète avec les décisions que prend son mentor Oswald, ressentant par procuration la même jouissance explosive que lui lorsqu'il gagne le jackpot, plaisir en tous points comparable à celui que procure le flash de la cocaïne dans le cerveau : j'ai gagné, je suis le roi du monde, et pourtant si je suis un chef, je dois l'oublier et redevenir un guerrier qui cherche une nouvelle proie, un nouveau coup à réaliser. Un bon trader doit être

capable de gérer ses réussites sans s'y fixer, mais il lui est encore plus impératif de ne pas se laisser abattre lorsque tout se met à foirer comme aujourd'hui. Or, Oswald est en train de se laisser gagner par l'affolement ambiant. Il est à deux doigts de perdre les pédales.

« Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne peux quand même pas assister à cette débâcle sans rien faire ! »

« Attends, et juste avant la cloche fatidique, rachète ! »

« Quoi ? Mais tu es fou ! »

« Rachète, mais uniquement à ce moment, fais comme je te le dis ! »

Il a un air exalté en lui criant ces mots au visage. Quelques minutes avant que le tintement de fin de séance ne retentisse en enregistrant l'une des plus fortes baisses de la bourse depuis des décennies, Oswald, hagard, lance des ordres de rachat. Ses collègues le regardèrent, effarés. Il est devenu fou. A moins qu'il ne dispose d'informations... L'un, puis l'autre, se mettent à suivre son exemple. Mais c'est trop tard : la cloche vient de sonner.

Le Café de Paris, établissement chic situé à un bloc de Wall Street, propose des expresso et des croissants frais préparés sur place. Oswald s'y détend après une nouvelle journée de labeur. Une fois la commande passée, il tape amicalement sur l'épaule de son ami Ronald.

« Je te dois une fière chandelle. Je t'ai chaleureusement recommandé pour que tu puisses passer rapidement au front office comme tu le mérites. Bien sûr, il te faudra faire un passage par le middle office, mais il ne devrait s'agir que d'une formalité qu'ils sont prêts à raccourcir étant donné les services que tu as rendus à la banque...»

Les pieds négligemment posés sur la chaise de devant, sa veste de costume sur mesure Hugo Boss ouverte de manière ostentatoire sur une chemise en soie verte et des bretelles d'un rose flashy, Oswald s'apprête à allumer un gros cigare. Un Churchill qui mesure bien ses 17 centimètres, longueur minimale à atteindre pour être légitimement reconnu dans le club des amateurs de Havane. Il l'allume avec son briquet en or Dupont, d'un geste qui permet de dévoiler l'air de rien qu'il porte au poignet une grosse montre Rolex d'une valeur approximative de vingt mille dollars. Il se penche vers Ronald et lui parle plus bas, sur le ton de la confiance.

« Tu peux compter sur moi, je veux être ton mentor et ton ami. Je t'aiderai à réussir dans ce nouveau poste. Mais si tu entres dans notre club, il va falloir soigner un peu ton apparence. Surtout si tu te spécialises sur les marchés à terme comme tu le souhaites. Regarde-moi, observe mes collègues, nous brassons des millions et ça se voit. Nous devons transpirer la richesse et la réussite, oser porter des couleurs gaies qui nous différencient du commun des mortels. Evite ce genre de costume d'employé de banque terne et anonyme qui correspond bien à quelqu'un voué à passer sa vie au back office, et encore ! Où es-tu allé dégotter ça ? »

Willeker rougit. Il n'ose pas lui avouer qu'il porte un costume acheté en prêt à porter chez Barneys. Certes, ce grand magasin de New York propose des collections classiques et de bon ton, mais il l'avait acquis lors de son retour aux États-Unis quelques années auparavant. Non seulement sa coupe n'est plus à la mode depuis plusieurs saisons, mais il ne correspond en rien à l'image du golden boy qui ne porte que du sur-mesure, en affichant ostensiblement des signes extérieurs de richesse.

« Et puis, tant qu'on y est, il va falloir que tu te dégottes une petite amie... Non, non, ne dis rien, écoute-moi, comme moi je l'ai fait ce foutu Lundi noir. Tu ne peux pas prétendre en imposer à la corbeille si tu es incapable de t'afficher en ville aux bras d'une super nana. Tu vas devoir faire le tour des boîtes branchées et des restaurants pour lesquels il faut normalement réserver une table six mois à l'avance, ne fût-ce que pour cultiver tes contacts. N'oublie jamais que dans ce métier, ton réseau d'information coûte autant que ton flair et que ton analyse objective des ratios et des bilans des sociétés. C'est en échangeant quelques mots dans l'endroit qui compte que tu peux flairer le bon coup, arracher une confiance ou un demi-aveu de faiblesse, et en profiter avant les autres pour acheter ou vendre les actions d'une société prête à s'envoler. On frôle tous les jours le délit d'initié, c'est notre métier, tant qu'on ne te demande pas de faire une malversation pour le compte de quelqu'un d'autre, tu n'as rien à te reprocher. Mais tu t'imagines dînant seul à ta table ? Les gens vont te juger anormal, et penser tu portes la poisse. Ou pire, avec un boudin ? Alors là, je te le garantis, c'est la rigolade assurée derrière ton dos, tu perds la face devant tout le monde ! Quoi, tu serais capable de t'acheter une montre en or, mais pas de lever une belle gonzesse ? Non, je t'assure, il faut que tu te trouves quelqu'un de bien. D'ailleurs il n'y a pas de raison, tu es beau

gosse, et avec l'argent que tu vas gagner, tu devrais les emballer facilement...»

« Tu sais, depuis que j'ai commencé à bosser avec toi, je n'ai pas eu trop le temps de m'intéresser aux filles et de draguer... » se défend mollement Ronald Willeker.

« Arrête, je vais me mettre à te plaindre et à chialer sur ton sort ! En tout cas, si tu n'y arrives pas, sache qu'il existe des services spécialisés pour ça, des gens qui ne demandent qu'à rendre ce genre de service. Je ne devrais pas te le dire, mais beaucoup de mes petits copains s'affichent avec des mannequins canon, des blondes décolorées qui ont des manières et la garde-robe qu'il faut, mais qui sont en fait des escort girl de luxe. Le principal, c'est de sauver les apparences... Tiens Pratt, tu as vu avec qui il sort ?... »

« Pratt ?... Non, tu es sûr ?... Cette fille, je n'arrive pas à y croire ! »

Il les avait croisés au cours d'un brunch champagne-caviar organisé sur le toit d'un des hôtels les plus prestigieux de Manhattan, avec vue directe sur Central Park. Oswald l'avait amené avec lui pour commencer à le sortir dans le monde, comme il disait. C'était effectivement l'une des plus belles filles qu'il ait vue jusque là. Elle se promenait avec une aisance, une classe qui la mettait au-dessus des autres femmes de l'assemblée.

Oswald éclate de rire en voyant le dépit de Ronald.

« Tu gardes ça pour toi, mais que veux-tu, c'est peut-être lui qui a fait le bon choix ! Elle est toujours docile et admirative, ce n'est pas comme ma bourgeoise qui tient sa galerie d'art à Soho et qui me fait la gueule une fois sur deux quand ses affaires vont mal et qu'elle est jalouse de ma réussite. Personne ne le devine car elle sait se tenir en société, mais crois-moi, ce n'est pas tous les jours rose entre nous, et de retour à la maison, bonjour les engueulades ! » s'esclaffe Oswald en mal de confiance.

« Pourtant vous vous aimez, vous tenez l'un à l'autre, ça se voit... » tente Willeker.

« Nous avons besoin chacun de la réussite de l'autre, l'un dans le domaine artistique et le second dans la finance, pour montrer que nous occupons une place incontournable dans le beau monde. Mais ce n'est pas pour ça qu'il faut s'illusionner et parler d'amour ! »

Oswald laisse pensivement sa phrase en suspension avant de changer de sujet.

« En tout cas, tu ne m'as toujours pas expliqué sur quels éléments tu avais fondé ton analyse pour me conseiller de ne pas vendre le 19 Octobre dernier, et ça, j'aimerais bien que tu me l'expliques ! Parce que rien n'indiquait que la crise allait être passagère. Si nous avons été les premiers à dévisser à Wall Street, les autres bourses ont suivi: moins quarante six pour cent à Hong Kong, moins quarante deux pour cent en Australie, moins vingt six pour cent à Londres. Je dois t'avouer que les premiers jours, je me suis demandé si tu ne m'avais pas fait réaliser la plus grosse bourde de ma vie. Jusqu'à ce que les marchés se reprennent et te donnent raison. »

Ronald se hâte de s'expliquer, trop heureux d'abandonner un sujet de discussion personnel pour revenir à ses capacités professionnelles. Il ne cesse de se remémorer le déroulement de cette journée comme d'un fait d'arme glorieux, d'une première bataille gagnée contre l'anonymat.

« C'est simple, souviens-toi de l'enchaînement des événements qui ont mené à ce Lundi noir. Les dernières années boursières avaient été euphoriques, n'est-ce pas ? Au début de l'année, les marchés étaient encore en hausse dans le monde entier. Si je prends une perspective un peu plus à long terme, en cinq ans le marché américain des actions s'était valorisé en moyenne de presque deux cent pour cent, de deux cent cinquante pour cent en Grande Bretagne, et même de trois cent trente pour cent à Paris.»

« Oui, ce fut la période bénie pour nous autres, les golden boys. Tout ce qu'on touchait se transformait en or, nous voguions sur une vague de croissance et d'optimisme béat. C'est pour ça que la crise nous a pris de court, moi le premier ! » plaide Oswald.

« Oui, sauf que c'était une bulle financière qui ne correspondait à rien de réel. Avec les nouveaux instruments financiers qui permettaient des effets de levier incroyables, nous avons tous pris l'habitude de jouer mille dollars en misant un seul dollar, créant un marché d'argent fictif. La richesse créée ne reposait plus sur aucune base solide, aucun produit ou bien tangible : elle résultait de jeux d'écritures comptables, elle était purement spéculative et virtuelle, créant une bulle de richesse financière artificielle, appelée à se dégonfler un jour. A cela, il faut ajouter qu'à force de remonter les taux d'intérêts pour augmenter encore leurs gains financiers, même les banquiers et les gestionnaires d'obligations qui en étaient pourtant les principaux bénéficiaires ont pris peur, y voyant à juste titre un

frein à l'investissement et à la croissance économique : ils augmentaient à une telle vitesse qu'ils annulaient aussitôt les gains réalisés par les entreprises de l'économie réelle ! »

Après avoir brossé ce tableau de la manière dont la bulle financière avait pu se créer, Willeker se plaît à rappeler à son ami les signaux d'alarme que nul n'avait voulu entendre :

« La situation ne pouvait pas durer longtemps. Car la dette et le déficit des Etats-Unis ne cessaient en même temps de s'accroître. Et la monnaie américaine n'était pas plus brillante. Après avoir atteint des sommets inégalés, l'accord du G7 signé à l'hôtel Plaza il y a deux ans, en 1985, par les sept pays les plus riches de la planète convoqués à la demande pressante des Etats-Unis pour faire descendre de manière concertée un dollar trop élevé, avait débouché sur une catastrophe inverse : le dollar avait bien baissé ; depuis l'intervention commune des sept Etats, il avait continué à se déprécier de plus en plus, personne n'arrivant à enrayer sa chute ! Les mêmes pays du G7 rappelés en catastrophe par le maître du jeu américain, à Paris, en Février de cette année pour enrayer son dévissage, n'y réussirent pas davantage. Les spéculateurs jouaient désormais le dollar à la baisse, comme ils l'avaient joué à la hausse, dans un effet de yo-yo vertigineux. Tout était donc prêt pour la crise... »

« Je connais aussi bien que toi ces données, inutile de me raser avec ! Mais si tu prévoyais la crise, pourquoi as-tu gardé confiance et m'as-tu conseillé de ne rien vendre ? Je ne comprends pas... » l'interrompt Oswald.

Willeker sourit.

« Parce qu'entre temps, le 11 août dernier, Ronald Reagan a nommé Alain Greenspan à la tête de la FED¹, en remplacement de Volcker qui ne savait plus à quel diable se vouer pour sortir de la situation. J'y ai tout de suite vu un signe positif que l'Etat et les institutions financières qui téléguident de manière invisible notre bon vieux président aussi inutile qu'un baril de pétrole vide, allaient reprendre les choses en main... »

« Je n'ai pas l'impression qu'il ait été si brillant que ça : le krach a eu lieu deux mois après sa nomination. Il n'a rien pu changer, et les institutions financières qui avaient pris des positions inverses à l'évolution du marché ont risqué la faillite... »

¹ La FED, Federal Reserve System, ou Réserve Fédérale, a été créée le 23 décembre 1913. Elle mène une politique qui vise officiellement la stabilité des prix, le plein emploi, la croissance économique. Elle peut aussi prêter.

Un léger sourire de satisfaction aux lèvres, Willeker s'explique :

« Je dirais quant à moi qu'il a joué avec le feu, et qu'il a déclenché de manière parfaitement cynique un incendie de manière circonscrite pour mieux éteindre le désastre qui s'annonçait. Souviens-toi : le Vendredi 16 Octobre, les actions commencent à chuter de plus de quatre pour cent, les marchés à terme sur taux d'intérêt erratiques depuis plusieurs semaines passent plusieurs fois en *limit down* puis en *limit up*... . Le lundi 19 Octobre, à la ré-ouverture, plutôt que de calmer le jeu ou de retarder la publication de chiffres désastreux, il laisse paraître l'annonce du plus fort déficit commercial enregistré depuis des années. Et, comme par hasard, la Bundesbank en profite pour annoncer, presque simultanément, une hausse de ses taux, ce qui est immédiatement décrypté comme le prélude à une nouvelle hausse des taux d'intérêt aux Etats-Unis. Ces deux événements suffisent à créer la panique que le système de gestion informatisé ne fera qu'amplifier. Sciemment ou non, nul ne le saura jamais... »

« Pourquoi volontairement ? Plusieurs centaines de milliards de dollars se sont quand même envolés en fumée en quelques heures. La chute du Dow Jones a été de vingt deux pour cent alors qu'elle n'avait été que de douze pour cent en 1929. Il y a tout de même eu quinze mille licenciements dans les secteurs industriels, plusieurs grandes banques d'investissement ont failli déposer leur bilan.»

Le sourire de Willeker s'agrandit.

« Mais elles ne l'ont pas fait. Parce que, comme je l'avais pressenti, à la différence du krach de 1929, les banques centrales qui avaient sciemment déclenché la crise pour purger la surchauffe du système et évacuer le trop plein de sa bulle financière, sont intervenues dès l'objectif atteint, en profitant pour racheter les actions qui avaient baissé en dessous de leur valeur réelle et pour engranger au passage de jolis bénéfices. Tout était prêt et calculé à l'avance. Sinon, comment expliquer que la FED poussant au krach le Lundi 19 Octobre, intervienne avec une rapidité étonnante, en injectant dès le lendemain, le Mardi 20 Octobre au matin, des liquidités en masse afin d'éviter que le dévissage ne se transforme en une chute généralisée des actions ? Ils avaient gagné ce qu'ils voulaient : la bulle financière était dégonflée, les taux à long terme qui s'étaient envolés en risquant de mettre à mal l'économie américaine s'étant effondrés comme ils le souhaitaient. En intervenant si

massivement et rapidement pour soutenir les cours d'actions qui, après leur dégringolade, étaient revenues à leur valeur à peu près normale, ils ont permis à ces dernières de se stabiliser et de reprendre du poil de la bête. Car dès que la FED a investi son argent, la bourse est remontée, et les gens qui avaient su racheter au cours le plus bas ont pu recommencer à toucher des bénéfices. Crois-moi, tout était sinon programmé, du moins prévu. C'était le baptême du feu pour le nouveau président de la banque centrale américaine Alan Greenspan. Il a ainsi assaini une situation apparemment insoluble, en profitant pour tirer son épingle du jeu, comme moi et quelques autres initiés. J'ai finalement peu de mérite : juste celui d'avoir été au bon endroit, au bon moment, avec la bonne décision... »

Il prend le bras de son ami, se penche vers lui pour lui murmurer, comme s'il s'agit d'un secret :

« Je te dis que je *sens* les choses, j'ai vite compris qu'il fallait se contenter de tenir, d'autant que j'avais lu un article récemment sur les effets pervers du système de gestion informatisée ; l'auteur avait prédit tout ce qui est arrivé. Finalement c'était extrêmement simple : il m'a suffi d'attendre que le pompier pyromane éteigne l'incendie qu'il avait, sinon allumé, du moins laissé éclater... »

Oswald tente encore une objection :

« Il n'empêche qu'il y a eu des perdants. Et que, pour la première fois, les accords du Louvre entre les pays industrialisés les plus riches du monde n'ont eu aucun effet sur le cours du dollar qui a continué à baisser. Comme si plus personne ne contrôlait le système. C'est aussi ce qui s'est passé avec le déclenchement des ordres de vente par le système informatisé : nul ne pouvait intervenir pour changer le cours des événements. Tu ne trouves pas cela inquiétant ? »

Ronald Willeker hésite un moment avant de lui répondre. Lui aussi, il a été extrêmement troublé par cet événement passé inaperçu de la majorité des observateurs et analystes financiers : pour la première fois, même si l'opération avait été téléguidée par la FED qui en avait réussi à reprendre le contrôle in extremis, le système monétaire international lors de la réunion du Louvre, puis les logiciels de contrôle des marchés boursiers lors de la crise d'Octobre, avaient tout simplement échappé aux décisions des hommes supposés les maîtriser, et étaient devenus pour un long moment incontrôlables...

« J'ai eu la même réflexion, et je dois t'avouer que cela m'a fait peur, à moi aussi, lorsque j'ai vu d'abord les dirigeants des

plus grands pays du monde impuissants à imposer leur volonté aux marchés, puis les ordinateurs interconnectés entre eux se mettent à déclencher des millions d'ordre de vente sans que personne ne puisse intervenir. J'ai eu l'impression de me retrouver dans ce film de Science Fiction, 2001 l'odyssée de l'espace, où à force de se perfectionner, d'augmenter sa vitesse de calcul ainsi que le nombre de paramètres à analyser, l'ordinateur central Hal dépasse les capacités humaines et s'affranchit progressivement du contrôle de ses maîtres. C'est l'histoire du Golem et de la création qui échappe à son créateur, et je me suis demandé un moment si nous ne risquions pas le même genre de catastrophe. Surtout maintenant que le système a été dérégulé : les mécanismes de contrôle supprimés, les gouvernements s'aperçoivent un peu tard qu'ils ne peuvent plus maîtriser le marché. Ils sont réduits à faire de la figuration à côté, sans aucun pouvoir d'influence réelle sur leur cours ou sur la vie de l'économie.... Parfois, je dois t'avouer qu'il m'arrive de ne plus sentir le marché, et de me dire qu'il agit de manière folle, ou en tout cas irraisonnée *pour nous*, d'après nos propres critères rationnels d'humains. N'est-ce pas le signe qu'ils commencent à agir de manière autonome, en répondant à leurs propres lois ? Si je pousse un peu plus loin cette hypothèse, je me dis que Greenspan, sachant très bien qu'il n'avait aucune influence sur le cours des choses et que le système imposerait, tôt ou tard, une telle correction, n'a finalement fait que deviner ce qui allait se produire, se contentant de faire semblant d'en être l'auteur. C'est le marché lui-même qui, devenu autonome, s'auto-corrige en s'imposant cette purge pour lui permettre de repartir sur de bases plus saines, même si c'est au prix d'un krach et de faillites retentissantes. Cela fait froid dans le dos ! »

« Comme tu le dis ! Je me suis déjà dit que le marché agissait parfois comme un Dieu capricieux ou le Dieu vengeur de l'Ancien testament... » dit, songeur, son ami Oswald.

« Ou comme Lucifer, son ange déchu » le corrige Willeker avec un petit rire sardonique.

AN 05 + 8 MOIS : CAMP PRINCIPAL DU TERRITOIRE LIBERE

« Voilà ce qui s'est passé en 1987, d'après ce que j'ai pu reconstituer. Des questions ou des commentaires ? » conclut John en rangeant soigneusement les feuilles étalées sur une petite table basse en rotin posée devant lui. Cette fois-ci, il n'a pas projeté de vidéo ou d'image tridimensionnelle : l'assemblée est trop nombreuse pour le permettre.

Il regarde autour de lui la tribu informe des Déviants ou des Dégénérés, comme les nomme avec mépris le Guide suprême Willeker sans toutefois oser les déloger de la forêt profonde où ils se sont réfugiés. Ses troupes craignent probablement de s'y perdre ou d'y rencontrer les bêtes effrayantes dont l'imaginaire populaire les peuple. A mesure que les bois s'étaient transformés en une véritable jungle à travers laquelle on n'apercevait plus le ciel depuis bien longtemps, avec des arbres haut de plus de cent mètres protégés par d'énormes feuilles véneneuses et des barbelés d'épineux où se nichaient des tarentules géantes, des animaux monstrueux avaient en effet repris possession des lieux : hyènes féroces et ours colossaux, tigrons tachetés, rhinoléphants issus de dégénérescences démentes.

Dans leur longue marche pour trouver un refuge au sein cette forêt hostile, les Rebelles avaient dû leur abandonner de nombreuses victimes avant de buter contre des montagnes où ils pourraient encore se réfugier en cas d'attaque. Ils avaient alors décidé d'élaguer les lieux afin de dégager une immense clairière pour y installer leurs huttes, en demi-cercle autour d'une place centrale faisant office de lieu de rencontre. Les frontières du camp étaient entourées de palissades de fortune, dressées juste derrière des fossés recouverts de branchages, en dessous desquels des pieux acérés guettaient les proies qui venaient régulièrement s'y empaler. Malgré les feux allumés aux diverses extrémités du camp pour les dissuader de s'aventurer plus loin, les animaux sauvages n'en continuaient pas moins de tenter leur chance. Ils essayaient régulièrement de les franchir pour venir attaquer cette réserve de chair fraîche et appétissante d'humains.

Sous la chaleur moite de cette jungle hostile, les visages étaient à la fois tendus et attentifs. En les parcourant du regard, John constata une fois de plus leur extrême diversité ethnique. Il y avait des blancs aux cheveux blonds, des métis à la peau caramel, des noirs à la taille impressionnante, de nombreux mexicains à la stature plus petite, et même quelques indiens à la peau burinée. Toutes les communautés des Amériques semblaient s'être données rendez-vous dans cette zone libérée où tentait de s'organiser un contre-pouvoir et une nouvelle forme de société. Personne ne voulait reproduire les erreurs qui avaient conduit l'humanité à la Dictature et à la Grande Catastrophe.

Personne n'osant prendre la parole en premier, Sylvie se lance, devançant Jane qui lui lance un regard noir.

« Toujours à se mettre en avant... » murmure cette dernière, en écoutant toutefois les propos de sa compagne sans l'interrompre.

« Il n'y a aucune allusion dans ton compte-rendu sur le sort des peuples qu'on nommait alors le Tiers Monde. Par le biais du FMI, les États-Unis les avaient sommés en 1982 d'ouvrir leurs frontières et de se soumettre à l'économie de marché s'ils voulaient toucher une aide financière pour rembourser les intérêts de leurs dettes. Que s'est-il passé pour eux pendant ces cinq ans ? Y a-t-il eu des mouvements populaires ? Car on ne peut réduire l'histoire à une chronique des événements financiers, si importants soient-ils. Ce sont les mouvements sociaux et les luttes des peuples qui dessinent le visage du monde. »

« Tu as raison de poser cette question. Je trouvais la problématique financière de 1987 assez compliquée comme ça, et de plus notre commando n'a rien rapporté comme éléments nouveaux des ordinateurs de la maison du peuple. Je peux toutefois te dire ce que je sais par ailleurs... »

Il ouvre une chemise cartonnée dont il sort plusieurs notes.

« Pendant ces cinq années, entre 1982 et 1987, les pays endettés ont été obligés de passer sous les fourches caudines du FMI. Des révoltes et des émeutes populaires n'ont cessé de s'opposer à une telle politique qui jetait des pans entiers de la population dans la pauvreté. On assiste ainsi en 1984 en Tunisie à des révoltes contre la hausse du prix du pain qui ne cesse de s'envoler. En 1985, en Afrique, le peuple renverse le gouvernement du Nigéria, donnant le pouvoir au général Babandiga qui promet de sortir le pays de la catastrophe

économique où il est plongé. Les premières émeutes de la faim éclatent en 1986 en Zambie, avec la réapparition d'une famine chronique.

En 1987, la Réserve Fédérale ne réduisant toujours pas ses taux d'intérêt, la dette atteint quatre cent dix milliards de dollars pour la seule Amérique latine qui s'enfonce encore un peu plus dans la pauvreté : la croissance ralentit et une inflation folle de plus de cent quatre vingt sept pour cent frappe tous les foyers. Nouvelles manifestations dans les pays du sous-continent, qui ne servent hélas à rien. Partout, les Etats-Unis et le FMI imposent la même vieille recette, qu'on dénommera avec une ironie involontaire le consensus de Washington : la crise de la dette s'accompagnant de récession puis d'inflation, les gouvernements sont sommés de revenir à l'austérité et à une discipline budgétaire de fer. Pour diminuer leurs déficits, ils doivent s'engager à baisser les dépenses publiques et à privatiser des pans entiers de services auparavant dévolus à l'Etat. Enfin, ils sont sommés de lever leurs barrières douanières, de favoriser le libre échange et le commerce extérieur, au détriment d'un commerce intérieur jugé insignifiant. »

« Je ne comprends pas pourquoi les peuples n'ont pas renversé leurs gouvernements pour mettre à la place d'autres dirigeants qui se seraient opposés au FMI et qui auraient renégocié la dette ? » déclare un grand noir en se levant pour poser sa question. D'un geste sec, il claque sa main contre sa joue, écrasant au passage un énorme moustique tropical. Un murmure d'approbation parcourt l'assemblée.

« Rétrospectivement, c'est ce qu'on se dit, et effectivement, plus tard, ce sera le nouveau mot d'ordre de ces pays étranglés par la politique monétaire des Etats-Unis et du FMI : ils réclameront tous l'abolition pure et simple de la dette inique. Bien entendu, les banques internationales accepteront tout au plus de parler de ré-échelonnement, puis de réduction de la dette, sans remettre en cause leurs immenses bénéfices. Alors comment expliquer cette impuissance des pays concernés ? La propagande des Etats-Unis et leurs moyens de pressions étaient tels que les gouvernants d'abord, leurs peuples ensuite, étaient persuadés qu'il s'agissait d'avaler une potion médicinale amère destinée à leur redonner la santé. Ils espéraient un redémarrage de leur économie et l'accès, aux aussi, au rêve américain d'une croissance indéfinie. Sauf qu'ils oublièrent que le jeu était truqué : au poker menteur, il y a un seul gagnant. Depuis des

décennies, celui qui tient le tapis vert empoche l'argent, en faisant l'aumône de quelques cents aux croupiers afin qu'ils le distribuent au menu peuple »

« C'est de la naïveté » s'emporte son interlocuteur.

« Un manque de discernement, certainement. Et peut-être un aveuglement volontaire, un goût pour la servitude qui amène à faire confiance au premier beau parleur qui se présente en promettant la lune. Mais d'autres facteurs plus profonds expliquent cette anémie sociale. Le capitalisme industriel engendrait mécaniquement un affrontement entre les ouvriers et les patrons, ces deux classes opposées étant à l'époque clairement identifiables. Elles se croisaient quotidiennement à l'usine et en ville, même si chacun habitait des lieux différents. Lorsqu'on passe au capitalisme financier, les responsables de l'exploitation deviennent flous et anonymes : on ne les voit, ni ne les identifie jamais. En plus, les travailleurs font eux-mêmes désormais partie du système, craignant pour leur paie de fin du mois, tenus en laisse par leurs crédits. Il est facile de se révolter quand on n'a rien ; beaucoup moins quand on a tout acquis à crédit, qu'on est criblé de dettes, en risquant la saisie par des huissiers ou l'expulsion en cas de défaillance ! En ce sens, le système s'est développé de manière machiavélique. Il s'arrange pour mouiller tout le monde. Je ne peux m'empêcher de repenser à ce qu'écrivaient déjà les frères Rothschild dans l'une de leurs lettres en 1863 : « La grande masse du peuple, intellectuellement incapable de comprendre les formidables avantages que tire le capital du système, portera son fardeau sans plainte, et peut-être même sans s'imaginer que le système est contraire à ses intérêts. » C'est ce qui s'est passé pour les pays qui ont été contraints d'accepter les conditions du FMI, sans même que ce dernier accepte de baisser à minima les taux d'intérêts qui les étranglaient. Mais nul besoin de regarder si loin en arrière pour retrouver cette cécité et cette impuissance collective. Comment expliquer que dehors, au-delà de notre forêt, un grand nombre d'américains croient encore leur Grand Leader, comme il aime se dénommer, sans voir qu'il se moque d'eux, en leur imposant une dictature qui ne profite qu'à lui-même ? »

Ces derniers mots sonnent comme une provocation. Une partie du public vocifère, s'opposant violemment au fatalisme supposé de John, au nom du militantisme et du devoir de révolte ; d'autres, plus réalistes, soutiennent le point de vue de l'orateur, estimant qu'il est inutile d'attendre un soulèvement

spontané, les foules étant toujours passives. Face au brouhaha qui en résulte, l'orateur que plus personne n'écoute range ses notes. De petits groupes se constituent alors de manière informelle pour continuer la discussion entre eux.

John rejoint ses deux amies sans se formaliser outre mesure. Depuis qu'ils ont été accueillis par la communauté, ils ont tous trois intégré les règles de démocratie en cours chez les Déviants : nul chef, nul meneur de jeu, il faut laisser l'initiative à chacun des petits groupes d'action ou de réflexion s'auto-organisant spontanément pour aller ensuite plus loin en prenant des initiatives et proposant alors à ceux qui le souhaitent d'y participer. Priorité à la base et au désordre créateur. Contrairement à la réalité anarchique de marchés débarrassés de tout contrôle étatique afin de mieux laisser s'affronter l'avidité et les intérêts de chacun, il s'agit d'une utopie anarchiste à visée égalitaire et responsabilisante, profondément respectueuse des volontés et des initiatives de ses différents membres, se contentant juste d'empêcher quiconque de prendre le pouvoir. L'utopie libertaire et autogestionnaire ainsi mise en place collectivement avait un grand avantage : nul ne pouvait prévoir ou influencer les décisions à venir, celles-ci se décidant de manière purement locale et décentralisée. Cela avait eu comme conséquence de rendre vains les efforts d'infiltration des espions et des informateurs envoyés au début par le gouvernement central pour prévoir les actions des dissidents. Le pouvoir, hyper-centralisé, était incapable de deviner ce qu'ils allaient faire. Parfois des sabotages individuels, d'autre fois des distributions de tracts ou des entreprises de démoralisation, sans parler des espionnages et intrusions dans ses systèmes informatiques vitaux.

« Crois-tu que ces informations leur apporteront quelque chose ? » demande Jane en prenant ostensiblement John par la taille.

« Il fallait le faire, c'est notre manière de contribuer à leur cause. Pourquoi garderions-nous nos découvertes pour nous ? Autant les partager, et voir ce que chacun peut en tirer... »

« Je suis parfaitement d'accord. Il n'y a aucune raison de ne pas partager les informations que leurs envoyés nous ont ramenées de la ville. C'est une question de morale. » l'appuya aussitôt Sylvie.

« Je ne dis pas qu'il ne fallait pas le faire » réplique Jane d'un air légèrement agacé, avant de poursuivre :

« Je voulais juste avouer que moi-même, je ne suis pas sûre d'avoir tout compris... »

« Moi non plus ! » pouffe John avec bonne humeur. Mais voyons toujours si nous pouvons nous aider réciproquement. Moi, j'avoue que c'est le mécanisme des options et des marchés à terme qui me semble compliqué. Willeker a dit qu'il voulait s'y consacrer et qu'ils avaient joué un rôle important dans la crise de 1987 à cause de leur effet de levier, mais je trouve cela très abstrait... »

« Alors là, je crois que je peux t'expliquer », dit Jane qui a plus de facilité que lui pour intégrer les mécanismes abstraits présidant à ces nouveaux outils financiers.

« Face à l'instabilité des taux de change depuis que le dollar est devenu la seule référence et qu'il joue au yo-yo, les producteurs avaient besoin de se prémunir contre les risques encourus. D'abord pour les industries se servant de matières premières comme le blé, le cacao, le café ou autre : lorsque vous prévoyez de vendre votre pot de Nutella à tel prix pour l'année à venir, vous ne pouvez répercuter les fluctuations du prix du sucre ou du chocolat s'il vient à augmenter, et en ce cas vous êtes perdant. Le mieux est de se couvrir contre ce risque en achetant à l'avance des options d'achat des matières premières au prix qui semble le plus juste au moment de la souscription. C'est devenu très vite un système adopté par l'ensemble des industries : si une compagnie aérienne achète un avion en s'engageant sur un prix « à terme » de plusieurs millions de dollars sans s'assurer à l'avance du taux de change futur, et qu'au moment de la livraison le dollar a doublé de valeur, elle risque des pertes considérables. »

« En somme, c'est une assurance assez banale. Je ne vois pas le rapport avec le krach boursier... » intervient Sylvie.

« S'ils étaient restés de simples produits de couverture des risques, il n'y aurait même pas à en parler. Mais en se sophistiquant, ces marchés à terme ont créé des produits dérivés dont la valeur fluctue en fonction de l'évolutions des prix et des taux, sans requérir d'achat réel au départ : le versement à effectuer de manière différée permet en effet de s'engager sur des positions futures sans rien déboursier au moment où on les souscrit. Ils deviennent alors de formidables instruments de spéculation qui permettent, avec une très petite mise, de parier sur l'évolution future de n'importe quel cours. Bien sûr, si pariant sur un prix du kilo de cacao à trente euros dans six mois, le prix s'est envolé six mois plus tard et est encore supérieur, je

serai largement bénéficiaire puisqu'en réglant la somme due et en revendant aussitôt mon kilo à un prix supérieur, je réaliserai un bénéfice immédiat. Sous les diverses formes des *swapp*, *futures* ou *options*¹, les golden boys de l'époque ont spéculé sur tout et n'importe quoi : sur la valeur future d'une action cotée en bourse, celle d'un indice boursier, d'un produit ou matière première ; ou même sur le montant des sommes hypothétiques qui seront par exemple libérés par un organisme pour lutter contre un ouragan. Pour la première fois, la spéculation financière porte sur des produits abstraits, lesquels cessent d'être liés à un actif réel et tangible, en s'engageant sur des sommes qu'on ne possède pas encore, sur un marché virtuel. Une manière de pallier le manque d'argent réel et l'épuisement du crédit dans les classes moyennes, en créant une bulle financière... »

« Je vois bien le mécanisme et la spéculation possible, mais en quoi de telles opérations ont-elles participé à la panique qui s'est emparée de Wall Street ? » poursuit Sylvie, têtue.

« Dans les années 1980, au fur et à mesure que la libéralisation financière a progressé, ces marchés à terme n'ont cessé de se développer. C'est logique : plus les prix sont libérés, plus il faut se protéger contre leurs possibles variations ; et plus le jeu du placement financier est délivré de tout substrat matériel concret, plus il encourage une spéculation abstraite. Ils sont donc devenus très vite l'outil de spéculation idéal de la majorité des institutions financières. Grâce à leur formidable effet de levier, qui permet de miser avec un dollar sur une somme qui à terme sera supposée en rapporter dix mille, ils permettent de faire des bénéfices considérables en très peu de temps. C'est ce qui a fasciné les traders comme Willeker. Mais en même temps ils sont terriblement dangereux. Car si le spéculateur rate son coup, il se retrouve avec un contrat de dix mille dollars qu'il est obligé de réaliser alors que les cours sont par exemple descendus à deux mille dollars, avec une perte nette de huit mille dollars par dollar investi ! C'est ce qui s'est passé en 1987, et qui a augmenté la panique : la majorité des institutions financières avait en effet pris des positions à terme

¹ Les futures et les options qui spéculent sur les cours futurs d'un bien sont plus risqués que les actions du fait de leur effet de levier. Les Swap, qui sont très vite devenus des instruments de spéculation sur les taux d'intérêt ou sur les taux de change futurs permettent, de plus, de passer des contrats purement financiers, sans échange de capital.

pariant sur une baisse logiquement prévisible des taux d'intérêt, alors qu'ils ont continué à monter. Ils se sont soudain trouvés obligés de vendre à perte, démultipliant d'autant le dévissage de la bourse. Depuis ce krach, pour minimiser les risques, une nouvelle règle s'est imposée : chaque trader est invité à doubler son ordre d'achat à terme par un *put*, c'est à dire une option inverse de vente qui permettra d'amortir la perte en cas de problème. » conclut Jane.

« Je te remercie pour tes explications, mais je commence à avoir mal à la tête avec ces données bien compliquées. Ce que je voudrais savoir, c'est comment le système s'est remis en marche, après cette crise de la bulle financière renforcée par l'utilisation de ces nouveaux instruments financiers à terme,? Car, si je ne m'abuse, une nouvelle période de prospérité a immédiatement suivi, non ? » demande John.

« Oui, même si le problème de leur dette n'est pas réglé, les Etats-Unis rebondissent dans les années suivantes, comme un chat qui retombe sur ses pattes après une chute de plusieurs étages. Les organismes financiers bénéficient d'un événement démographique bienvenu : le changement de génération. Les adultes de la seconde guerre mondiale qui ont connu les trente années glorieuses de croissance, à l'origine du « baby boom » des enfants nés jusqu'en 1965, s'acheminent doucement vers la retraite et vers le remboursement de leurs dernières échéances. Leurs rejetons arrivent sur le marché du travail et atteignent enfin l'âge d'emprunter, de souscrire de nouveaux crédits pour suivre le modèle de leurs parents.

Commence alors une période de croissance financière accélérée d'une dizaine d'années, grâce à la conjonction de deux ou trois autres événements. En interne, les flux financiers ainsi reconstitués vont permettre à Ronald Reagan de relancer l'économie grâce à de grands travaux qui profitent encore une fois au consortium militaro-industriel qui rêvait d'un bouclier spatial anti-missile. Il a suffi d'agiter devant le peuple le spectre d'une guerre des étoiles qui n'a bien entendu jamais eu lieu. Il ne faut jamais oublier cet aspect des choses, ce moloch de l'armée qui, engraisé depuis la seconde guerre mondiale, attend goulûment et exige régulièrement de nouveaux subsides pour maintenir intacte sa formidable puissance de feu. D'où les engagements ponctuels des marines pour défendre indifféremment un dictateur ou les droits de l'homme, essayer ses nouvelles armes et dépenser des sommes colossales qui

justifieront de nouveaux investissements. C'est ce qui se passera comme par hasard un peu plus tard, dans les années 1990, avec la guerre du golfe : les Etats-Unis se déploieront pour la première fois dans les déserts arabes pour défendre les puits de pétrole du minuscule état de Barheim...»

John s'interrompt un bref instant, le temps de chasser avec sa canne un serpent caché sous les feuillages.

Sylvie, qui s'est toujours intéressée à l'histoire politico-économique du monde et qui a connu en partie ces événements puisqu'elle est plus âgée que ses deux jeunes compagnons, en profite pour compléter l'analyse de John :

« Ces nouveaux flux financiers ont aussi permis d'investir dans le développement en Californie de toute une myriade de sociétés innovantes. Dans la Silicon Valley, on assiste dans les années suivantes à l'éclosion d'une nouvelle économie florissante, celle des microprocesseurs et d'une recherche tous azimuts en informatique. Et pour couronner le tout, les Etats-Unis bénéficient d'une situation internationale incroyablement favorable, avec la chute du mur de Berlin et l'écroulement du bloc communiste en 1989. Cet événement imprévu, qu'ils n'auraient jamais osé espérer dans leurs délires les plus fous, leur ouvre les portes d'un nouveau marché : les populations des pays de l'Est, privées de tout pendant des décennies, se jettent avec une frénésie aveugle sur des crédits magiques leur permettant de se doter, à leur tour, de tous les biens de consommation dont ils rêvaient... »

« C'est ainsi que le système est sauvé, l'argent et les créances rentrent à nouveau à flot... » l'interrompt John.

Sylvie finit de peindre le tableau de cette décennie heureuse:

« Les Etats-Unis demeurent, pendant une dizaine d'années, la seule hyper-puissance mondiale, au point qu'on peut croire que leur système, pour imparfait qu'il soit, a enfin gagné et va s'imposer au reste du monde. Des penseurs comme Fukuyama ¹ croient pouvoir annoncer la fin de l'histoire, puisque l'économie de marché semble avoir définitivement gagné la bataille. Même la Chine, après la chute du bloc soviétique, adopte à son tour au début des années 1990 l'économie de marché, tout en faisant le pari de rester communiste, avec un

¹ Fukuyama, philosophe américain d'origine japonaise, néoconservateur, a cru pouvoir annoncer en 1992 la fin de l'histoire concomitante avec la fin de la guerre froide et de l'Urss, la démocratie américaine restant le seul modèle consensuel appelé à s'imposer dans le monde (La fin de l'histoire et le dernier homme, Flammarion).

pouvoir central fort. Elle ouvre ainsi un nouveau vivier de plus d'un milliard d'habitants aux appétits d'un système en quête de nouvelles perspectives pour continuer à s'enrichir, une fois réalisée la mise au pas de l'Afrique et de l'Amérique latine. Pendant ces dix ans, la mondialisation va ainsi achever d'étendre sa toile financière sur la quasi-totalité du globe terrestre, semant aussi les germes de ses maladies futures et disséminant les virus gangrenés qui la rongent depuis le début, et qui la mèneront inéluctablement à la Grande Catastrophe finale. » conclut-elle de manière sombre.

Jane frissonne et se blottit dans les bras de John, qui s'écarte légèrement de Sylvie pour l'accueillir. Elle murmure, l'air anxieuse :

« Je sens l'échéance finale se resserrer, et pourtant je crois qu'il y a encore beaucoup de péripéties et d'événements terribles à venir... »

Sylvie l'approuve :

« D'après ce que je crois savoir, parmi toutes les nouveautés qui vont permettre à l'économie américaine de rebondir, ce sont les plus fragiles, les nouvelles économies informatiques et Internet qui vont craquer les premières. Et de manière brutale...»¹

¹ Fukuyama, philosophe américain d'origine japonaise, néoconservateur, a cru pouvoir annoncer en 1992 la fin de l'histoire concomitante avec la fin de la guerre froide et de l'Urss, la démocratie américaine restant le seul modèle consensuel appelé à s'imposer dans le monde (La fin de l'histoire et le dernier homme, Flammarion).

2000 :
4° CRISE DE LA BULLE INTERNET

DE L'AFRIQUE AU MARCHE VIRTUEL DE CHICAGO

« Vous avez été content de votre séjour parmi nous ? »

« Oui, grâce à la belle Amina, entre autres... »

En l'embrassant longuement pour lui dire au revoir, Ronald ne peut s'empêcher d'en profiter pour laisser sa main droite caresser les fesses rebondies de la belle sénégalaise qui a pimenté ses nuits de vacance à Sally. Avec un petit soupir énervé, cette dernière se dégage et sort de l'aéroport d'une démarche ondulante, sans un regard en arrière. Il ne représente pour elle qu'un client comme un autre, juste un peu plus collant et exigeant parce qu'il avait beaucoup d'argent. Les occidentaux se croient tout permis dès qu'ils ont un portefeuille bien rempli : autant les aider à se soulager de leur trop plein de dollars, avait-elle l'habitude d'expliquer à sa famille pour justifier son activité.

« Et qu'avez vous pensé de l'hôtel que je vous ai trouvé à Sally ? »

« Sally ? Ah, Sally, c'est bien pittoresque en effet ! L'hôtel et sa piscine étaient très agréables » réplique Willeker en mal d'inspiration. Qu'aurait-il pu dire d'autre ? Comme la grande majorité des touristes, il est resté dans son camp retranché, au bord d'une piscine à l'eau trouble, alors que la mer se trouvait à vingt mètres. Tout au plus se souvient-il de la jetée de bois de l'hôtel Espadon où il a séjourné, qui marquait la limite de son champ visuel. Des enfants y jouaient avec des poissons morts, des sénégalais y faisaient leur jogging à reculons parce qu'il paraît que cela entretenait mieux leurs muscles, des petits vendeurs à la sauvette ainsi que les filles de joie attendant nonchalamment le client sur la plage toute proche. Il ne s'était même pas aventuré en ville pour voir les petites paillotes des commerçants et les maisons d'un mauvais goût kitch des riches libanais du coin.

« La route est quand même en piteux état. On m'avait pourtant affirmé avant de partir que c'était une autoroute à

quatre voies... » ne peut s'empêcher de faire remarquer Willeker en repensant à l'enfer des routes sénégalaises, annexées par des étals de marchands, rongées par le sable et la latérite, pourries de crevasses où stagne une eau rouge dont se délectent des chèvres en liberté. Sans parler du désordre de la circulation, des klaxons et des queues de poissons que ne cessent de s'infliger les 4x4 flambant neuf des Touaregs, les taxis collectifs brinquebalant, les minibus climatisés, et d'improbables carcasses de vieilles Peugeot qui roulent encore grâce à un miracle quotidien.

« C'est ça l'Afrique, mon ami ! » lui répond le grand Osawa dans un éclat de rire franc et puissant.

« Mais dis-moi, avant de partir, que peux-tu me conseiller pour devenir un peu plus riche, comme toi. Je sais que tu t'y connais en affaires, j'ai mis un peu d'argent de côté, qu'est-ce que je peux bien faire avec, dans ce foutu pays ? »

« J'aurais envie de te dire de venir tenter ta chance en Amérique ou en France... »

« Hélas, si le touriste peut venir facilement en Afrique, l'Africain ne peut aller aussi aisément chez le touriste, comme on dit ici ! » l'interrompt encore une fois en riant Osawa.

Ce n'était que trop vrai : la mondialisation et le libre échange fonctionnaient de manière parfaitement unilatérale. Marchandises, touristes et hommes d'affaire blancs pouvaient circuler librement dans le monde entier en franchissant les douanes dans des files spéciales où ils passaient seulement quelques minutes, alors que dans l'autre sens la demande d'un visa ressemblait à un parcours du combattant destiné à décourager la population locale de se rendre dans un eden occidental protégé derrière des barrières électroniques soigneusement closes. Les clandestins qui parvenaient malgré tout à en franchir les frontières et qui se faisaient prendre étaient parqués pendant des mois, voire des années, dans des camps de rétention où les droits de l'homme étaient bafoués dans l'indifférence générale.

« Alors, investis dans le tourisme. Ou plutôt, non, parce que les grands groupes étrangers sont déjà arrivés depuis une dizaine d'années, ils détiennent les capitaux de vos palaces, c'est trop tard pour un petit indépendant comme toi. Si tu veux un bon conseil, le voici : le marché d'Internet va obligatoirement se développer aussi chez vous, ce sera le moment idéal pour proposer des offres à destination du grand public, des boutiques Internet par exemple... »

« J'en ai vaguement entendu parler, mais je n'y connais rien, c'est réservé chez nous à des privilégiés » lui répond son interlocuteur.

« Autre solution : tout miser sur l'importation de denrées de base à faible prix. C'est le marché qui va exploser. Depuis que le FMI a décidé que vous deviez délaissier votre production interne pour privilégier l'exportation et le tourisme qui vous permettront de faire rentrer plus de devises, vous allez être contraints d'importer riz, poulet et tout ce que vous avez l'habitude de consommer. Ce sera moins cher de les faire venir directement de Chine ou des excédents de la communauté européenne, que de les élever ou de les cultiver ici. Il y a des choses à faire sur ce créneau, pour toi et tes amis... »

Le haut-parleur de l'aéroport de Dakar retentit dans les immenses salles désertes et le salon VIP où ils sont en train de finir de boire un pot, affalés dans de grands fauteuils usés en velours rouge.

« Dernier appel pour le vol UA 40897, dernier appel... »

Willeker se lève et se dirige vers l'entrée réservée aux premières classes.

« Merci pour le conseil, l'ami. Et bon voyage ! » dit Osawa en regardant partir ce client étrange qui l'avait contacté directement par Internet pour organiser son séjour. Une relation à conserver et à entretenir, se dit-il en repartant plonger dans la fournaise de Dakar.

Lorsque sa correspondance se pose enfin à l'aéroport flambant neuf de Chicago à cinq heures du matin, heure habituelle de son réveil quotidien, Willeker a eu tout le temps nécessaire pour s'habiller en homme d'affaire élégant. Il porte un simple costume gris anthracite Smalto, un pantalon à pinces de chez Paul Smith et une chemise grise en popeline de coton signée Ralph Lauren du plus bel effet ; affiche au poignet une montre Jaegler LeCoultre qu'il consulte négligemment. La mode a changé, et les Golden boys évitent désormais le luxe tape-à-l'œil des arrivistes de la décennie précédente. Le « politiquement correct » est passé par là : plus question d'exhiber trop insolemment sa richesse en risquant de heurter des minorités moins favorisées.

Fraîchement rasé, l'air en pleine forme, contrairement à la plupart des autres passagers qui se sont contentées de leurs sièges économiques, il ne paraît pas les quarante ans qu'il vient de fêter en beauté au Sénégal. Seuls quelques cheveux blancs

trahissent son âge, mais il leur fait une chasse impitoyable depuis qu'ils sont apparus, les cachant derrière une teinture du plus bel effet.

Après avoir récupéré ses bagages, son taxi prend une quarantaine de minutes pour parvenir au centre ville où il arrive à six heures du matin. L'orgueilleuse cité du Nord est encore endormie, mais ses gratte-ciels montent une garde orgueilleuse. La nouvelle cité financière rivalise avec New York, et l'a même dépassé depuis que sa bourse est devenue la première place où se traitent les marchés à terme. La célèbre école d'économie de Chicago lui apporte un prestige supplémentaire depuis qu'elle représente, avec Harvard, l'un des deux temples de l'ultra-libéralisme qui est en passe de changer le visage du monde, en prônant une dérégulation à outrance et l'utilisation de nouveaux outils financiers pour dégager des plus-values de loin supérieures à celles de l'industrie traditionnelle. Même s'il n'a pas fait ses études dans des écoles aussi prestigieuses que celles de son frère, il travaille, lui, dans la Mecque de la nouvelle économie !

Après avoir longé le lac Michigan, le véhicule emprunte la fameuse Loop, la boucle dessinée en plein centre ville par le métro circulaire bordé de fastueux gratte-ciels. Chacun d'entre eux se singularise par son design et par son architecture intérieure, avec des halls extravagants, des technologies futuristes et des signes extérieurs de richesse destinés à affirmer la puissance de cette nouvelle place financière. Il se fait déposer au 141 West Jackson Boulevard, au pied de l'immeuble historique de la CBOT, un gratte-ciel Art Déco surmonté d'une statue de la déesse Cérès de l'agriculture au visage non sculpté. Son auteur avait bien imprudemment pensé que l'édifice demeurerait le plus haut de la ville et que personne n'aurait jamais l'occasion de chercher les traits de son visage.

Coincée entre de nouveaux buildings de verre et d'acier, la *Chicago Board of Trade* ou Bourse de commerce de Chicago, était la plus ancienne bourse de commerce au monde. Elle avait été fondée en 1848 pour régler les incertitudes liées aux remontées des troupeaux de bétail du Texas vers le Nord afin d'alimenter les industries du cuir et de la viande concentrées le long des Grands lacs. C'est là qu'avaient été imaginés les premiers contrats à terme rassemblant autour d'une même corbeille acheteurs et vendeurs pour qu'ils se mettent d'accord sur les prix futurs de leurs marchandises. Cette place financière avait continué à innover en développant, après les années 1980,

les premiers contrats à terme sur des produits financiers. Depuis, elle était devenue le lieu principal où se fixaient les cours des denrées premières comme le sucre ou le pétrole, et en même temps le temple des placements financiers sophistiqués supposés couvrir les risques liés à ces produits. Plus de cinquante types de contrats à terme et d'options différents y étaient quotidiennement traités par un staff de trois mille six cent personnes, avec plus de quatre cent cinquante millions de contrats échangés par an. Mais il faut avouer que le plus grand nombre d'entre eux servait moins à couvrir des risques réels qu'à spéculer sur les cours futurs du marché.

En contemplant le building de la rue, Willeker se dit qu'il est heureux d'avoir pu s'y faire embaucher comme trader et d'œuvrer désormais au front office, spécialisé sur le marché des nouvelles économies Internet. Il travaille pour un *hedge fund*, l'un de ces fonds qui s'occupe de gestion de portefeuilles boursiers institutionnels en utilisant l'éventail des produits risqués du moment : options, marchés à terme, mais aussi ventes à découvert ou *selling short* qui consistent à vendre des titres que l'on ne détient pas en espérant les racheter moins cher ultérieurement, et en utilisant ainsi un redoutable effet de levier ; sans parler des arbitrages incessants qui permettent d'exploiter des écarts de prix illogiques, par exemple entre deux places boursières ou deux taux de change.

Il prend une douche dans l'établissement de gymnastique hyper-luxueux intégré à l'immeuble puis, suit les conseils du coach-maison sur place dès sept heures du matin. Après quelques exercices de sophrologie, il s'isole une demi-heure dans un caisson sensoriel supposé annuler les effets du décalage horaire. Il a tout juste le temps de manger un petit déjeuner copieux et équilibré, à base de produits diététiques avant de se présenter, frais et dispos, au « *morning meeting* », un mode de vie zen et une alimentation macrobiotique ayant remplacé les excès en tous genres des anciens Golden boys.

La réunion débute rituellement chaque jour à sept heures trente, soit une demi-heure avant les concurrents qu'il faut toujours devancer. Elle est destinée à analyser les cours de la veille et de la nuit, à fixer en conséquence les grandes lignes directrices pour l'ouverture de la bourse. Aujourd'hui, comme tous les mois, l'ordre du jour implique de commencer la séance en faisant le point sur les tendances de fond.

« La question, c'est de savoir si on va continuer ou non à être sur une tendance haussière... » lance le responsable des opérations du *hedge fund*.

Le voisin de Willeker, Thomas Hugues, prend le premier la parole.

« Moi, j'émets à nouveau une réserve compte tenu de ce qui se passe sur le marché des monnaies. La crise monétaire qui a éclaté en 1997 en Asie avant de se propager en Russie et au Brésil n'est pas finie. Les Chinois inquiets de voir leur monnaie réévaluée ont tellement acheté de Bons du Trésor américains et prêté à la FED, qu'ils sont devenus paradoxalement les principaux bailleurs qui financent nos déficits et notre croissance. »

« Je sais, Paul Kennedy a même qualifié de Chimérique ce nouveau couple unissant la Chine et l'Amérique. Et alors ? »

« Alors, il s'agit d'une union contre-nature qui ne saurait tenir. Si vous ajoutez à cela la périodicité des mini-crisis boursières qui n'ont cessé de se produire dans la dernière décennie, je crains qu'une nouvelle tornade ne s'empare des bourses mondiales. Rappelez-vous : 1991, crise financière en Suède liée à une bulle immobilière ; 1992, quasi-faillite de l'Orange County qui a perdu presque deux milliards en spéculant sur les marchés. 1993 : attaques de la nouvelle monnaie européenne, l'euro, par des spéculateurs dont le milliardaire Soros qui obligent la livre sterling à sortir du serpent monétaire. 1997 : crise asiatique, dont l'effet pervers a été, on l'a vu, de mettre la Chine au premier plan. 1999 : le vote par le Congrès de l'acte de modernisation des services financiers, unanimement applaudi. Menant enfin la dérégulation à terme, il a entraîné une concurrence de plus en plus féroce entre les banques appelées à grossir et à se dévorer entre elles pour survivre. C'est à nouveau la surchauffe, le même emballement artificiel qu'en 1987. Regardez par exemple le cas de cette vieille compagnie française, la CGE ou Compagnie générale des eaux, qui s'est lancée dans une stratégie de croissance tous azimuts. Elle a investi dans le téléphone en rachetant les opérateurs SFR et Cegetel, puis en absorbant le groupe publicitaire Havas. Elle s'est ensuite transformée en groupe Vivendi qui est entré dans Pathé et dans nos studios Universal, en s'alliant récemment au géant canadien d'alcools

et spiritueux Seagram. Son patron, Jean Marie Messier ¹, est devenu fou et poursuit sa fuite en avant ; mais son groupe est surdimensionné, avec un alourdissement de la dette qui le plombe. Il va s'effondrer. Et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Tout cela n'augure rien de bon, et laisse présager quasi mathématiquement une crise imminente. »

« Les mathématiques ont bon dos ! » l'interrompt Willeker qui ne supporte pas la nouvelle mode des « quanteux » comme on les appelle désormais ; ces analystes financiers bardés de diplômes en mathématiques appliquées au monde de la finance, prétendent dégager des courbes invisibles pour prédire autant les cours futurs que le retour périodique des crises.

« Tu as oublié, comme par hasard, de citer la crise de 1998 et le désastre dans lequel a plongé l'un de nos concurrents, le *hedge fund* LTCM, suite à l'erreur de l'un de leurs matheux ! Leur faillite a été évitée de justesse grâce à l'intervention de la FED. Voilà où mènent les mathématiques lorsqu'on croit que le monde leur obéit. Moi, je préfère faire confiance au marché, et *je sens* qu'il est actuellement bon. Comment le justifier ? Dans mon domaine, je dois te rappeler qu'en 1995 seuls neuf pour cent d'américains surfaient sur Internet, ils sont désormais plus de cinquante pour cent.

Personne ne croyait au début au potentiel de ce jeune prodigue informatique qui avait inventé ce qu'il avait appelé un navigateur pour surfer et se balader sur la partie visible et accessible au grand public du World Wide Web. Ce système inventé, je vous le rappelle, par l'armée pour continuer en cas d'attaque nucléaire à pouvoir échanger de manière décentralisée entre ordinateurs isolés. Lors de son introduction en bourse, l'action de sa société Netscape est passée de douze à cinquante huit dollars en une seule journée, gagnant du même coup une capitalisation boursière de trois milliards de dollars en quelques heures. Yahoo, Ebay, Amazon et de nombreuses autres sociétés créées par de jeunes étudiants à peine sortis de leur université ont suivi, avec un succès équivalent. Pourquoi ? Parce que les investisseurs espèrent que ces nouvelles sociétés vont acquerront une situation de quasi-monopole les laissant libres de fixer leur marge, à l'image de Microsoft, lequel dégage une

¹ Jean Marie Messier, ironiquement dénommé J6M (Jean Marie Messier, Moi-Même Maître du Monde). Né en 1956, polytechnicien, énarque, inspecteur des finances, il symbolise la mégalomanie de l'époque, rachetant des chaînes de télé comme des alcools. Il démissionne après l'annonce d'une perte de 13 milliards d'euros en 2002.

marge de quatre vingt pour cent sur son système d'exploitation Windows, tout simplement parce qu'il équipe neuf ordinateurs sur dix dans le monde. Et ce n'est pas tout : chaque jour apparaissent des opportunités inattendues, de nouvelles *start up* prometteuses qui se développent avec une rapidité phénoménale. Leur succès vient le plus souvent du fait qu'elles permettent aux entreprises qui leur apportent des fonds de s'implanter sur ces nouveaux marchés virtuels, engendrant en plus des gains de productivité importants puisqu'ils ne nécessitent plus d'investissement lourd ou de stocks. Avec Internet, la révolution n'est donc pas seulement technique, elle est aussi économique. A l'ère du pétrole, succède la nouvelle ère des services et du commerce immatériel, et cela ne peut que continuer. Les analystes s'accordent sur une prévision de croissance du marché des services de près de dix pour cent par an » prophétise Willeker pour justifier son optimisme.

« Vos avis sont tranchés, et j'en tirerai comme seule conclusion qu'il faut être extrêmement prudent et attentif aux évolutions de fond du marché ainsi qu'aux premiers signes de décrochage que vous pourrez observer. Prévenez-moi aussitôt. » conclut leur responsable avant de passer à l'analyse des cours de la veille.

A la sortie de la réunion, une demi-heure plus tard, Willeker se rend directement dans l'immense salle rectangulaire de la CBOT, beaucoup plus vaste que celle de Wall Street, quadrillée par de gigantesques tableaux informatisés. Il s'installe à sa place, chaque oreille vissée à un téléphone différent pour rester à tout moment en contact avec le *middle office* et avec son superviseur, l'œil rivé aux cinq écrans qui le relie simultanément aux principales places boursières du monde. Il va rester là plus de dix heures, à l'affût des occasions d'arbitrage et de montage de nouvelles opérations à terme. A peine aurait-il le temps d'aller chercher un sandwich au Starbucks du coin, passant de moments d'attente angoissée à des phases d'exaltation intense dès qu'il repère une opportunité et décide en quelques seconde de prendre position. A la fin de la journée, selon le résultat de ses gains et de ses pertes, il aura la sensation d'être le roi du monde ou alors le dernier des clochards. Il sort habituellement vers vingt heures, nerveusement lessivé mais d'apparence calme et zen pour ne rien laisser paraître. En général, il va alors se défouler avec des collègues dans l'une des boîtes ou l'un des restaurants chic de

Chicago, l'un des seuls excès que se permettent les nouveaux traders.

Sauf aujourd'hui.

On est le premier mardi du mois, le 7 mars, et en dépit de la fatigue du voyage il doit être présent au *first Tuesday*. C'est en effet la date rituelle à laquelle se tient chaque mois la grande messe où se rencontrent brièvement plusieurs centaines de porteurs de projets et d'investisseurs potentiels. L'enthousiasme pour les nouvelles *start up* est tel, que les apporteurs de capitaux sont prêts à tout pour prendre position sur ce nouveau marché, déboursant la plupart du temps de manière parfaitement irrationnelle, des centaines de milliers voire des millions de dollars sans même consulter un quelconque plan de financement, juste sur la description sommaire d'une nouvelle idée. Ils jouent comme au casino, à l'aveugle, en espérant miser sur le bon numéro. Ceux qu'ils viennent chasser sont en général de jeunes étudiants en jean qui ont moins d'une heure pour défendre leur projet et repartir avec la promesse d'une somme le plus souvent supérieure à ce qu'ils avaient imaginé. Les investisseurs n'ont pas besoin de badge : ils se reconnaissent aisément à leur vêtement faussement simples et terriblement coûteux.

Pendant qu'il attend l'ascenseur, Willeker contemple ses traits fatigués dans la grande glace du hall d'entrée. Au moins, sa tenue vestimentaire lui sauvera-t-elle les apparences, se dit-il en contemplant son costume à peine froissé après cette journée de travail. Et il permettra aux jeunes étudiants habillés du même uniforme jean/Tshirt/converse de le reconnaître aisément comme un investisseur potentiel.

Au moment où les portes de l'ascenseur se referment sur lui, une jeune femme en robe rouge moulante d'une trentaine d'année se glisse entre les deux battants. Il les retient, puis lui demande à quel étage elle se rend.

« Trente neuvième, comme vous ! » dit-elle en jaugeant sa tenue d'un coup d'œil prédateur.

« Vous allez donc au *first Tuesday* » dit-il étonné en la détaillant à son tour. Elle est belle, ne semble visiblement porter aucun sous-vêtement sous sa robe qui fait ressortir ses formes épanouies, cet aspect aguicheur étant contrebalancé par une coiffure bouclée assez stricte et des lunettes à monture rouge de chez Dior. Rien à voir avec le profil des jeunes étudiants qui fréquentent habituellement les *first tuesdays*.

L'ascenseur s'arrête au douzième étage, mais la jeune femme appuie aussitôt sur le bouton qui permet de refermer les portes, hurlant un « complet ! » dissuasif aux employés qui attendent. Elle se retourne alors vers Willeker, l'air déterminé.

« Oui, et comme j'en ai l'occasion, j'attaque tout de suite : j'ai une idée formidable, la vente de sous-vêtements féminins par Internet, avec deux gammes : l'une de prêt à porter de luxe, et l'autre plus sexy. Pas de stocks ni de boutique ; un achat déculpabilisé ; les femmes ne seront plus gênées de rentrer dans une boutique coquine. Retour sur investissement garanti, avec la volonté d'attaquer fort dès le début pour monopoliser d'emblée ce marché encore vierge... Bref, j'ai besoin de cinq cent milles dollars pour investir. Soyez mon *business angel* ! » murmure-t-elle en se rapprochant de lui et en lui lançant un regard brillant.

Les *business angels* étaient des sociétés à risque spécialisées qui abritaient un premier temps les *start up* retenues pour leur permettre de s'introduire sur le marché, en veillant à leur croissance. Willeker ne pouvait, du fait de sa fonction, mélanger les genres et intervenir directement comme *business angel*. En revanche, il disposait des fonds, et il était là pour ça. L'ascenseur passait le trentième étage. Willeker rit, troublé.

« J'avais entendu parler des *elevator pitches* ou rencontres d'ascenseur supposées remplacer à terme les *first tuesdays*, le temps du trajet devant suffire pour convaincre l'investisseur, mais je croyais que c'était une blague ! Dans le milieu, on s'amuse à dire que cela doit juste laisser le temps se faire tailler une pipe, et encore ! »

« Qui sait... » lance la jeune femme avec un regard malicieux.

« Nous arrivons, alors c'est oui, ou c'est non ? » reprend-elle, insistante.

« Oui. Mais vous vous sous-estimez. Il vous faut au bas mot huit cent mille euros ! » dit Willeker en sentant une poussée d'adrénaline et de désir l'envahir.

Jeudi 16 mars 2000.

Trois mois plus tard, veille du jour fatidique craint par tous les traders.

Quatre fois par an, les troisièmes vendredis des mois de mars, juin, septembre et décembre, les principaux contrats

dérivés arrivent en effet à leur terme. Le débouclage des positions implique la confrontation au cours réel des biens sur lesquels on s'est engagé par avance, en déclarant officiellement les gagnants et les perdants des paris engagés sur le futur. Le volume des transactions s'envole, avec des arbitrages frénétiques jusqu'au dernier moment entre la solide NYSE de Wall Street et les marchés virtuels de Chicago. Chaque trader doit en effet se procurer les titres pour lesquels il a acheté des droits de vente sur le marché des options, livrer ou racheter les actions physiques liées aux valeurs à terme, clore ses engagements. L'informatisation qui permet désormais de grouper les ordres d'achat ou de vente accentue les échanges financiers, le nombre de transactions explosant dans une volatilité qui confine parfois au délire.

Willeker s'apprête à quitter détendu son luxueux appartement avec terrasse et vue magnifique sur le lac Michigan.

« A ce soir, ma chérie » murmure-t-il tendrement à Rosalie, la belle jeune femme blonde qu'il avait croisée dans l'ascenseur dix jours plus tôt. Elle est encore endormie dans son lit aux draps de satin gris, et il dépose un baiser tendre sur les lèvres.

« Bonne journée, mon ange adoré, mon *angel business* » répond-elle d'un air coquin en essayant vainement de l'attirer sous la couette.

Il sourit de son humour effronté, qui ajoute un piment supplémentaire à ses charmes. Il l'a confiée à son fidèle ami Oswald pour jouer l'ange destiné à domicilier et à protéger la croissance de son commerce naissant sur Internet, se réservant un autre business plus intime pour eux deux. Sur la route de la bourse de Chicago, la CBOT, il sourit intérieurement. Cette rencontre a représenté un véritable coup de chance, se dit-il. Non seulement ils ont miraculeusement trouvé leurs marques dès le premier soir en se parlant comme s'ils s'étaient toujours connus, mais il a, depuis, appris qu'elle représentait un bon parti. C'était du moins ce qui se murmurait dans la bonne société et les cercles influents de Chicago. A cours de l'une de leurs dernières soirées, elle lui avait d'ailleurs confié devant un martini dry que son père fortuné, un sénateur conservateur influent, lui avait donné une éducation rigide, provoquant de manière parfaitement prévisible sa révolte insolente dès l'adolescence. S'il avait accepté de financer ses études dans une grande école de commerce, il avait insisté pour qu'elle se débrouille ensuite toute seule et qu'elle fasse ses preuves sans

lui demander son aide. Fière, elle les aurait de toutes façons refusées. Elle voulait lui montrer qu'elle était capable de mener sa propre barque, et ce n'était pas un hasard si elle avait choisi de se lancer sur un créneau qui ne pouvait apparaître à sa famille puritaine que comme une provocation. Des vêtements et lingerie de luxe coquins ne pouvaient que choquer leur pudibonderie ! Heureusement pour elle, avait-elle ajouté, elle connaissait depuis l'enfance les familles de créateurs de mode design et tendance de Chicago qui venaient faire régulièrement la cour à son père afin de bénéficier de son carnet d'adresse. A la recherche de nouveaux débouchés, ils avaient été aussitôt séduits par son plan de vente sur Internet.

L'état d'esprit dans lequel se trouve un trader influence de manière inconsciente sa manière d'évaluer la situation et de prendre ou non des risques. En ce jour où tout lui sourit, Willeker se souvient dès qu'il se branche sur les marchés que c'est la date de l'introduction en bourse du fournisseur d'accès Internet néerlandais WorldOnline. Il ne doit pas rater l'occasion, et profitant de la multitude de comptes dont il a la charge, il en achète pour une centaine de milliers de dollars. Introduite à quarante trois dollars, l'action en vaut déjà quarante cinq quand il passe finalement son ordre après avoir bu un café.

A la recherche sur les places européennes d'autres opportunités, il repère les actions de Boo. Ce site suédois nouvellement introduit en bourse vend en ligne des vêtements pour enfant, et l'analogie avec le futur commerce de Rosalie le fait sourire. C'est un signe de bon augure. Habituellement superstitieux, il ne fait pas attention au sinistre présage du nom de cette nouvelle société. Si Yahoo ! était conquérant et symbolisait bien le rêve d'Internet, Boo aurait du lui faire penser au pleur d'un enfant une fois qu'il a cassé son jouet. Et Internet est bien son jouet, en cette matinée faste...

Poursuivant ses opérations habituelles, il regarde d'un œil distrait le cours de WorldOnline croître de manière régulière. Quarante sept, quarante huit, quarante neuf, maintenant cinquante dollars. L'introduction d'une nouvelle société en bourse représente pour lui un moment de poésie pure : c'est, à chaque fois, la floraison d'une nouvelle fleur, certes un peu lente à s'ouvrir aujourd'hui, mais régulière, pleine de pétales de profits prometteurs.

« Pousse encore un peu ma jolie, n'aies pas peur, épanouis-toi » murmure-t-il à son écran.

L'action passe la barre symbolique des cinquante dollars où elle se stabilise un moment . Il attend un peu, et comme la pause persiste, il en profite pour traiter d'autres ordres, prévoyant qu'elle reprendra son mouvement naturel de hausse. Il l'oublie, et quand il la regarde à nouveau, trente minutes plus tard, il sursaute. Elle a baissé et n'est plus qu'à quarante huit dollars et cinquante cents ! Bah, il faut rester zen, comme il l'a toujours été. Ce sont probablement des prises de bénéfice rapides d'investisseurs frileux, l'action va de toutes façons bientôt repartir, comme lors de toutes les introductions précédentes de sociétés Internet. De toutes façons, il ne risque pas grand chose puisqu'il l'a achetée lorsqu'elle était encore proche de son cours d'introduction à quarante cinq dollars et qu'elle clôturera forcément plus haut. Pour ne pas s'inquiéter inutilement, il décide même de s'empêcher de regarder son cours avant la clôture. Il pratiquait déjà ce genre de jeu et de pari magique lorsqu'il était enfant, persuadé que grâce à cette esquisse les choses allaient s'arranger toutes seules. Il sourit d'avance à l'idée que dans une heure il aura la surprise de découvrir l'étendue de son gain, qui devrait en toute logique se situer au moins entre cinq et dix dollars par action.

C'est ainsi que la plupart des traders pêchent par excès de confiance en eux. La théorie de l'engagement explique bien le processus : quand une personne s'engage dans un sens, en décidant par exemple en fin de soirée d'attendre un bus plutôt que de prendre l'un des taxis présents, elle va rester cohérente et s'enfermer dans sa décision en se disant « il est impossible que cela continue, le bus va bien arriver ». Elle laissera le dernier taxi partir en attendant toujours son car, sans même prendre la peine de vérifier l'heure de son dernier passage, et il ne lui restera plus à la fin qu'à rentrer chez elle à pied sous la pluie. L'esprit humain n'aime pas que le sort joue contre lui, et c'est ce qui se passe ce jour là pour Willeker. Il refuse d'abord de s'inquiéter du temps anormalement long de stagnation de l'action à cinquante dollars, puis de constater que la baisse du cours est anormale, une première pour l'introduction en bourse d'une société Internet.

En attendant, l'action continue inexorablement sa descente aux enfers : quarante huit, quarante sept, quarante six, quarante cinq dollars... Lorsque le signal de fin de séance retentit et qu'il consulte enfin le cours sur son écran, il pâlit et n'en croit pas ses yeux. L'action est revenue à son niveau initial, et il perd

donc deux dollars par action ! Plus de deux cent mille dollars de perte potentielle, vu le nombre d'ordres passés.

« Mais... je ne comprends pas, ce n'est pas possible, il s'est passé quelque chose d'anormal ! Je ne sens plus le marché, il réagit de manière irrationnelle » dit-il à son middle office qui l'a laissé faire.

C'est la première, mais malheureusement non la dernière fois qu'une société de la nouvelle économie fait un flop lors de son introduction en bourse. Un présage sinistre pour la suite...

Vendredi 17 mars 2000.

Le lendemain matin, la plupart des établissements financiers concernés par des placements et des actions Internet ont avancé leur *morning meeting* d'une heure. Ils veulent prendre le temps d'analyser la situation et décider d'une stratégie avant l'ouverture des deux bourses de Wall Street et de Chicago.

Seuls les plus sérieux d'entre eux ont fait travailler leurs analystes pendant la nuit pour réviser à fond les données, avec comme consigne de décortiquer l'état du marché d'Internet et de ses principaux intervenants. C'est le cas du *hedge fund* où travaille Willeker. A six heures trente, leur économiste, les traits tirés par une nuit blanche, livre à l'aréopage des principaux responsables du fond un verdict sans appel :

« Le marché d'Internet n'existe pas, c'est une bulle qui s'est constituée toute seule suite à une euphorie irrationnelle, à un rêve collectif qui a fait croire à tout le monde qu'on était entré dans une nouvelle ère d'économie dématérialisée. Comme les autres, nous avons prêté des sommes considérables sur des bouts de papier et des débuts d'idées mal ficelées. Or, aucune des sociétés Internet que j'ai analysées cette nuit, n'est à ce jour rentable. Il y a peu de chances qu'elles le soient avant longtemps. Ces sociétés engrangent chaque jour de nouvelles dépenses parce qu'elles ont mal calculé leurs dépenses de fonctionnement ou oublié les frais importants de stockage et de livraison de la marchandise. De plus, les contraintes techniques d'Internet ne suivent pas. Le haut débit indispensable pour un accès rapide et souple du web est encore minoritaire, les sites sont trop lourds et difficilement consultables, sans parler des modalités d'achat et de paiement qui ne sont ni faciles ni sécurisés. Et pour finir, les mentalités ne sont pas prêtes, les gens hésitent à basculer dans un monde virtuel inquiétant qui leur fait perdre leurs repères. Le e-commerce parviendra peut-

être à s'imposer dans le futur, mais aujourd'hui c'est trop tôt... »

Pour la première fois, Willeker se fait ensuite vertement critiquer par son patron, ce dernier rappelant les prévisions pessimistes de son collègue qui avait prédit une crise imminente. L'analyse de la situation débouche dans son *hedge fund* à la même conclusion que dans la centaine d'autres sociétés d'investissement qui ont pris la peine d'analyser la situation avant l'ouverture de ce Vendredi fatidique: il faut vendre, même à perte, et arbitrer pour limiter la casse ; le marché est de tous façons en train de se retourner durablement à la baisse. Même si les positions déjà bouclées pariaient à la hausse, ce qui était le cas de Willeker. Trop optimiste, il se trouve à contre-pied sur la quasi-totalité de ses positions.

Il demande timidement si on ne peut pas penser à un incident isolé plutôt qu'à une crise de croissance structurelle, les effets de leviers expliquant alors que l'introduction en bourse du nouveau titre ait provoqué un krach à partir d'une baisse de valeur somme toute mineure. Il arrive que, parfois, le marché perde toute rationalité et fonctionne de manière quasi autonome, entraîné par sa propre masse et par le poids de ses transactions informatisées indépendamment de toute prévision et de tout contrôle possible, argumente-t-il en rappelant l'épisode qui lui a valu sa réputation.

Mais l'heure n'est pas à l'auto-congratulation. L'économiste matheux le toise et l'achève en portant l'estocade finale :

« Le marché n'est jamais irrationnel. C'est évident que nous n'assistons pas à une crise conjoncturelle. Non, toutes les vagues de la nouvelle économie qu'on a vu se former ces dernières années vont se briser les unes après les autres : d'abord les B to C, *Business to Consumers* ou entreprises de commerce grand public, qui sont apparues les premières ; elles n'ont jamais trouvé leurs clients. Puis les B to B, *Business to Business* ou entreprises de commerce à commerce, apparues dans le sillage des premières avec un peu plus de succès ; mais elles demeurent trop spécialisées, ne parviennent pas à franchir le seuil critique de leur rentabilité. Enfin, ce sera au tour des agences Web et des fournisseurs d'accès de craquer, notamment les derniers arrivés comme WorldOnline et les entreprises de télécommunication, aujourd'hui en état de surendettement. C'est mathématique ... »

Se rendant dans la salle des opérations et s'installant devant ses ordinateurs, Willeker a l'air lugubre. Une étrange

atmosphère règne, faite d'un silence lourd et inquiétant qui contraste avec l'excitation habituelle.

« Prépare-toi à ce qu'on vende tout ce qu'on détient en Internet, je vais tenter de limiter la casse... » murmura Willeker à son compagnon du *trade office* qui n'avait pas assisté à la réunion.

« Tout ?!... Même les actions de Boo que tu as achetées hier, et auxquelles tu tenais tant ? » demande-t-il en hésitant, avec une voix étrange et un regard appuyé qui fait immédiatement tilter Ronald Willeker.

« Oui, tout... Non, attend » tempère Willeker.

Sa vie bascule une seconde fois à ce moment.

Nul ne saura jamais si le ton de son compagnon était sarcastique ou complice. Toujours est-il qu'il agit sur Willeker comme une gifle ou une brûlure portée au fer rouge. Habitué à courir de succès en réussite, à être encensé pour des opérations brillantes qui lui ont valu le surnom de « cash machine », il a toujours eu du mal à se remettre en cause. Déjà enfant, il ne supportait pas les remontrances de son père ou les échecs scolaires, s'entêtant jusqu'à réussir et à prouver qu'il était le meilleur. Il voulait bien reconnaître qu'il avait été imprévoyant sur le coup de WorldOnLine, mais de là à croire qu'à cause d'un incident isolé tout le marché d'Internet allait s'écrouler, c'était exagéré. Et même si c'était vrai, cela ne concernerait pas toutes les sociétés : cela ne s'était jamais vu ! Une société comme Boo se développait sur un créneau porteur, et cela personne ne l'avait encore compris à part Rosalie et lui. Les vêtements ciblés sur une niche comme le luxe sexy, les vêtements pour enfants branchés, seront à terme obligatoirement gagnants, il en demeure persuadé. Et l'économie Internet repartira de plus belle.

« Non, conserve-les, mais sans le dire, on va leur faire une bonne surprise, comme ça ils seront obligés de reconnaître que j'avais raison. Et donne-moi les ordres passés hier, je vais les garder cette fois-ci dans ma sacoche, cela me portera chance... Tu me fais confiance, tu y crois aussi, toi, à cette action, non ? Main dans la main, hein ?! » lui dit Willeker avec un clin d'œil, en le forçant à accepter sa poignée de main.

Mai 2000

Deux mois plus tard, Boo, sa société fétiche, tombe au champ du déshonneur boursier, qui n'en a pourtant pas

beaucoup. Mais cette fois-ci, il faut avouer que la chute va marquer durablement les esprits. C'est la première victime directe du krach. Elle dépose son bilan après avoir brûlé le milliard levé quelques mois auparavant. Il ne reste plus aux détenteurs d'actions Boo qu'à pleurer d'avoir fait confiance à une société portant un tel nom prémonitoire.

Willeker s'en sort, juste avant la déclaration de faillite, en reprenant l'ordre d'achat soigneusement conservé. Ses connaissances acquises au back office quelques années auparavant lui ont permis de mémoriser les diverses procédures de validation et de repérer les failles sécuritaires qui pourraient, un jour, s'avérer utiles. Le rendez-vous avec le destin est survenu, et Willeker, après s'être introduit subrepticement dans les locaux à cinq heures du matin grâce au passe magnétique d'une femme de ménage, trafique les données informatiques en revenant à la date d'achat dans la mémoire centrale. Avec l'aide de ce que lui a confié son complice du back office, il reprend l'ordre, jongle avec les codes temporels, modifie le donneur d'ordre et les mails de confirmation internes, ajoutant le nom d'une grande banque allemande intervenant fréquemment sur le marché de Chicago, contrebalançant enfin la perte subie par un autre ordre de vente fictif. Parmi la masse d'opérations effectuées quotidiennement, la manipulation antidatée aura toutes les chances de passer inaperçue.

En redescendant prendre son café au Stardust habituel, il s'éponge le front. Il a eu chaud, mais il est désormais définitivement passé de l'autre côté : celui des traders qui, par un mélange d'orgueil qui les rend incapables d'avouer qu'ils ont perdu, et de panique enfantine à l'idée de se faire gronder par leur supérieur, préfèrent falsifier les comptes en exploitant les failles du système.

Et il n'y a pas que des traders dans ce cas, comme il le découvrira en entrant dans le club huppé et fermé des truqueurs professionnels.

Octobre 2001

« Entrez, mon cher ami » lui dit le Sénateur Mc Gill en l'accueillant un peu plus d'un an plus tard dans son ranch reconstitué sur les rives du lac Michigan.

« Et toi, Rosalie, tes affaires se portent bien ? » demande-t-il en embrassant sa fille et la contemplant avec ravissement. Elle a

relevé ses longs cheveux blonds en un sage chignon bien discipliné, et porte un tailleur strict qui lui donne l'allure d'une parfaite *executive woman*. Seuls ses hauts talons et ses bas résille pourraient trahir la fougue et la sensualité qui se cachent derrière cette image de papier glacé, adoptée pour plaire à sa famille et pour rassurer les milieux d'affaire avec lesquels elle traite quotidiennement.

« Oui, grâce aux conseils avisés de Ronald, nous n'avons fait monter ma société en puissance que progressivement ; elle n'a donc pas subi les affres de la situation actuelle, et nous enclenchons nos premières ventes de vêtements de luxe. »

La faillite de Boo avait en effet mis brutalement fin à l'exubérance de la bulle Internet, les banqueroutes s'enchaînant en cascade grâce à l'effet de levier des instruments à terme qui démultiplient aussi les pertes. Durant l'année écoulée, des centaines de *start up* ont mis la clef sous la porte ; des dizaines d'entreprises de la Silicon Vallée fermées, les plus grosses entreprises en difficulté se sont placées sous la protection de la loi américaine des faillites : Winstar en avril 2001 avec une dette de plus de six milliards de dollars pour un peu moins de trois milliards d'actifs ; Viatel un mois plus tard, avec deux milliards et demi de dettes.

Et ce n'était probablement que le début : avec la récente attaque suicide contre les tours du World Trade Center qui s'étaient écroulées dans un bruit et un nuage de fumée apocalyptique, la déroute risquait de se transformer en débâcle. Les chiffres qui circulaient confidentiellement dans les milieux financiers prévoyaient que l'ensemble des actions Internet sur le Nasdaq aurait perdu quatre vingt dix pour cent de sa valeur à la fin de l'année ! Heureusement, sur les conseils d'un Willeker redevenu prudent depuis sa mésaventure, Rosalie avait développé son activité petit à petit, recentrant son activité sur son segment de marché le plus rentable, celui qui résiste le mieux à n'importe quelle crise : l'univers du sexe et de la séduction. Elle n'avait toutefois pas encore avoué à sa famille cette évolution, se contentant de leur montrer la page d'accueil de son site qui présentait une vitrine assez classique de vêtements de luxe à prix dégriffé. Un lien discret, connu des seuls initiés et qui lui assura le succès grâce au buzz d'un bouche à oreille jouant sur la complicité et la transgression, permettait en bas de page de cliquer et de découvrir une ligne des sous-vêtements et de nombreux *sex toys* féminins nettement

plus coquins, qui lui assuraient pour le moment l'essentiel de son chiffre d'affaire.

« C'est bien ! » approuve son père qui a renoué avec sa fille maintenant qu'elle lui a prouvé son sens des affaires et son goût pour l'initiative privée, deux valeurs saines et fondamentales de l'économie américaine. En plus, elle s'était fiancée quelques mois auparavant avec ce Willeker dont il n'avait entendu dans les dîners en ville que du bien : sobre, beau garçon à la quarantaine bien conservée, toujours impeccablement habillé, il n'avait rien d'un flambeur, et on disait de lui qu'il était doté d'une solide ambition, mais avec un sens aigu des relations à cultiver, et une loyauté à toute épreuve envers de vieux amis comme Oswald. Bref, il avait tout pour plaire, on pouvait lui faire confiance.

« Justement, je voudrais t'emprunter ton fiancé quelques minutes. Nous avons une discussion sérieuse à mener dans le salon d'à côté avec quelques-uns de mes amis, et il m'a dit qu'il pourrait nous faire bénéficier de ses conseils éclairés sur deux sujets qui me préoccupent. Ne t'inquiète pas, je te le rends tout de suite ! » dit-il en écartant sa fille sans remarquer le début de petit ventre arrondi qu'elle cache soigneusement sous une robe ample

Willeker le suit donc dans son bureau de travail. Il y retrouve son ami Oswald lequel, après avoir fait fortune grâce au Nasdaq et aux transactions électroniques qu'il a contribué à généraliser, a depuis créé son propre fond de placement et est devenu un consultant prisé pour tout ce qui concerne les placements sophistiqués. Ils sont tous deux présentés à John White, secrétaire aux armées, proche de l'ancien président Reagan et de l'actuel Georges W. Bush. Le sénateur va directement au fait.

« Comme je vous l'ai déjà confié sous le sceau du secret, la situation est sérieuse depuis l'attaque du 11 Septembre, et il faut éviter qu'elle ne s'aggrave. Or, nous savons de source sûre qu'Enron est à son tour en difficulté... » dit-il en se tournant vers John White qui avait travaillé pendant dix ans pour la firme, en dirigeant l'une de ses filiales.

Enron était à l'époque l'une des entreprises américaines qui disposait de la plus forte capitalisation boursière. Cette société possédait simplement à l'origine un réseau de gazoducs, avant de se diversifier et de se transformer en société de courtage qui achetait et revendait de l'électricité aux différents Etats de l'Union. Texane comme le Président, la société avait fait depuis

dix ans du lobbying, persuadant les consommateurs que la dérégulation du marché de l'électricité diminuerait leur facture. Après avoir obtenu gain de cause, elle avait créé plusieurs milliers de fausses sociétés offshore installées dans des paradis fiscaux. Ces firmes étaient censées être leurs fournisseurs d'énergie, permettant en fait à Enron de contrôler puis de dicter le prix de l'énergie. Elles présentaient aussi le second avantage d'isoler les pertes dans leurs bilans, en ne les attribuant pas à la société mère, mais à ces soi-disant sous traitants indépendants. Or, ces déficits boursiers avaient dramatiquement augmenté dernièrement, avec des opérations spéculatives sur le marché de l'électricité qui les menaient au bord de la faillite.

« Nous sommes le 1^o Octobre, la situation est explosive et ne peut pas durer éternellement. Que pouvons-nous faire ? Des indiscretions commencent à filtrer dans la presse économique. Y a-t-il une manière d'éviter que le SEC ne mette son nez dans nos affaires ? »

La SEC ¹ était le gendarme de la bourse américaine, et Willeker savait parfaitement ce qu'il voulait dire. On murmurait que les bilans comptables de la société étaient truqués depuis des années pour dissimuler les pertes, les malversations et les nombreux pots de vin qui plombaient les résultats. Dans peu de temps, une enquête risquait d'être lancée, qui exigerait un audit indépendant. Car jusque là, le grand cabinet comptable qui approuvait servilement les comptes n'avait rien trouvé à redire.

Willeker ne veut pas s'engager avant d'en savoir plus..

« Jouons cartes sur table : qu'en est-il réellement de la situation ? Dans les milieux bien informés, on murmure que la situation est catastrophique, et très différente des comptes officiels... »

John White hésite, puis se confie, sous le sceau du secret.

« Effectivement, les pertes à prévoir sont colossales, de plusieurs milliards de dollar. Les banques amies avaient pris l'habitude d'envoyer complaisamment depuis des années des contrats prépayés pour des livraisons à terme de pétrole et de gaz. Cela permettait de faire entrer dans le bilan ces sommes vertueuses dans la colonne des ventes, alors qu'il s'agissait en fait de prêts déguisés. C'était une manière de dissimuler les

¹ La SEC, ou Securities Exchange Commission, créée en 1934 après le krach de 1929, intervient comme la police de la Bourse. Elle a comme objectifs de promouvoir la stabilité des marchés, de chasser les irrégularités et d'interdire les abus notamment relatifs aux délits d'initiés.

pertes et d'afficher une trésorerie fictivement positive, avec une dette sous-évaluée. Nous étions bien obligés de trouver une manière de sauver les meubles et les apparences. Car le domaine de l'énergie représente pour le Président une priorité nationale, et il est hors de question de laisser tomber une entreprise du secteur. D'autant qu'il reçoit leur appui financier pour sa campagne électorale, et que je détiens moi-même, pour lui, un certain nombre d'actions de la société. Nous devons donc continuer à être fiers d'Enron et de ses bénéficiaires » intervient John Whaite en utilisant un euphémisme délicat. Car en 2000, sa société avait affiché un profit de cent cinq millions de dollars en dissimulant un demi-milliard de pertes, ce qui lui avait permis d'empocher dans la foulée trente millions de dollars de la part d'Enron.

Le sénateur vient immédiatement à l'aide de son ami.

« Maintenant que vous savez tout, croyez-vous qu'il existe une manière d'éviter l'enquête que la SEC s'apprête à ouvrir ? Comment blanchir les comptes dans l'intérêt supérieur de la nation, pour éviter un krach qui ne ferait que trop plaisir aux terroristes d'Al Quaida ? » demande le sénateur en mélangeant tout, ce qui a l'avantage de fonctionner sur des foules naïves, mais pas sur des professionnels. Personne ne relève sa sortie.

Willeker se tourne vers son ami Oswald, qui est entre temps devenu un expert et un conseiller financier reconnu pour tout ce qui concerne les questions de placements complexes et en difficulté, comme on le dit élégamment dans le monde feutré de la finance.

« Il n'y a plus rien à faire au niveau comptable, c'est trop tard, et le cabinet Andersen a déjà fait tout ce qu'il a pu pour présenter au mieux des résultats crédibles... »

« Et la SEC ? »

La question s'adresse cette fois-ci directement à Willeker. Il hésite un bref instant avant de répondre. Il décide de dire la vérité.

« Aucune manière de les éviter, et ils découvriront le pot aux roses... »

« Que faire alors ? »

« Vendre. Vendre tout... » leur dit Willeker.

Un silence pesant s'installe, chacun pensant à ce qui lui reste à faire en urgence afin de profiter des délits d'initiés qui viennent de s'échanger dans la pièce close. Il est indispensable de quitter le navire, de tirer ses billes avant que l'affaire n'éclate au grand jour. Tout ce beau monde y est d'ailleurs

habitué : dans une autre vie, avant d'être nommé président des Etats-Unis, Reagan lui-même n'avait-il pas vendu au prix fort les actions de la société pétrolière qu'il dirigeait, juste avant la fermeture de cette dernière, en réalisant de justesse des bénéfices substantiels ?

Le sénateur met fin à l'entretien en reconduisant Willeker et Oswald à la porte de son bureau.

« Et le second sujet ? » demande Willeker se dirigeant vers la porte.

« Oh, nous aurons le temps d'en reparler, il s'agit des *subprimes*... » se contente de glisser son futur beau-père qui n'a pas envie d'aborder trop tôt ce sujet avec Willeker.

En entendant ce mot, Willeker a l'impression de recevoir un violent coup de poing dans le ventre. La veille au soir, il s'est réveillé en hurlant dans son lit à la suite d'un cauchemar dont il n'avait toujours pas compris le sens: il travaillait au cent troisième étage du World Trade Center où il faisait de plus en plus chaud. Il levait la tête pour regarder par la baie vitrée... et il voyait un avion virer brusquement dans le ciel, puis se précipiter vers lui, réacteurs hurlant. Il gonflait, grossissait démesurément dans le cadre de la fenêtre, il apercevait même la tête d'un homme barbu aux commandes. Il semblait rire, oui, il riait encore, et il lui adressa même un clin d'œil, il était en transes, en pleine extase au moment où le cockpit occupa tout son champ visuel, une demi-seconde avant que le bruit d'une énorme explosion ne retentisse.

Des fragments d'aluminium, de béton et de verre éclatent en tous sens. Alors Willeker ensanglanté tombe à genoux et se met à hurler en regardant tourner autour de lui des centaines, des milliers d'ordre de bourse, tous barrés en grosses lettres rouge du mot « *subprimes* »...

AN 05 + 11 MOIS : VOYAGE DANS L'EMPIRE

« C'est incroyable, jamais je n'aurais cru Ronald capable de devenir à ce point falsificateur. Comment se fait-il qu'il ait laissé de tels documents sans chercher à les détruire ? » demande la rousse Sylvie, étonnée des découvertes de John. Malgré les privations du voyage, elle est toujours enveloppée, ses yeux pétillant de vie. Même si elle avait peu d'illusions sur son ancien compagnon Willeker étudiant, le savoir tricheur la choquait moralement. Tout comme les innombrables facettes de l'Empire qu'elle découvrait pour la première fois avec ses nouveaux amis John et Jane, puisqu'elle avait rejoint le camp des dissidents en venant de la lointaine et vieille Europe où elle s'était réfugiée à la campagne, sans moyen de communication, jusqu'à la Grande Catastrophe.

« Peut-être ne sait-il même pas que ces renseignements se trouvent encore dans la mémoire centrale de l'ordinateur. Il contient tellement de données ! » répond Jane. Elle a minci après l'expédition qui les a menées jusqu'ici, elle devient encore plus belle et mystérieuse avec ses yeux vert amande.

« C'est vrai qu'il n'a pu re-visualiser et contrôler lui-même ce qui est enregistré, puisque le projet dément qu'il a mis en place en branchant l'hyper mémoire holistique directement sur son cerveau pour immortaliser tous les détails de sa vie, impliquerait de passer autant de temps à les visualiser qu'à les vivre. Les responsables du transfert ont pu s'endormir à ce moment, ou même laisser passer volontairement ces séquences... » explique un John hirsute qui n'a pas encore eu le courage de se raser.

« En tout cas, voilà de quoi discréditer la belle image de notre dictateur chéri... » ironise le vieux Paul, l'intellectuel dégingandé aux lunettes rondes, cheveux dégarnis et barbe blanche abondante ; il les cache depuis quelques jours dans sa petite maison blanche des faubourgs de Los Angeles.

Les trois compagnons avaient quitté le camp des déviants une quinzaine de jours plus tôt, évitant d'abord la zone interdite de décontamination où survivaient tant bien que mal les malheureux mutants irradiés qui avaient pu s'enfuir jusque là. Ils avaient ensuite traversé à rebours la forêt et tous ses dangers,

marchant toujours vers le Sud, jusqu'à parvenir aux immensités désertiques qui marquaient les limites de l'Empire.

Il leur avait fallu d'abord se glisser sous les murs de barbelés en les cisillant à leur base. Puis franchir la deuxième enceinte de fossés, en évitant les mines grâce à leurs appareils de repérage magnétique. Ils avaient ensuite échappé aux puissants projecteurs des miradors qui balayaient le sol à intervalles réguliers. Ce n'était pas trop compliqué : il suffisait de connaître leur fréquence, communiquée par Paul, et sauter d'une zone d'obscurité à l'autre. Une fois de l'autre côté, ils reprenaient prudemment leur avancée : ils savaient que plusieurs kilomètres plus loin, une ultime barrière invisible de rayons lasers attendait les imprudents qui se seraient crus tirés d'affaire, déclenchant des tirs automatiques en rafales. Ils avaient fort heureusement été briefés par les Opposants qui leur avaient également fourni un boîtier électronique ainsi que les codes à utiliser pour neutraliser le système.

Le véhicule tout terrain de Paul les attendait plusieurs dizaines de kilomètres plus loin. Depuis le dérèglement climatique qui avait suivi la Grande Catastrophe et la fin des pluies qui s'arrêtaient désormais sur la barrière des Rocheuses où ils s'étaient réfugiés, le désert avait repris ses droits sur le reste du territoire. Ils ne virent pendant des heures que des kilomètres monotones de terres arides. Avec la disparition progressive de la couche d'ozone, le soleil, devenu énorme, envoyait en montant vers son zénith des bouffées de chaleur et de gaz brûlants. Heureusement, ils étaient arrivés avant midi dans les faubourgs de LA, ou du moins dans les environs de ce qui restait de l'antique Los Angeles. La Grande Catastrophe ainsi que le tremblement de terre avaient rayé des cartes la plus grande partie de l'insolente capitale de l'Ouest américain. Il y restait bien peu de monde : des résidents revenus vivre parmi les décombres de leurs maisons, ou encore des entreprises regroupées dans les étages encore fonctionnels des gratte-ciels éventrés de l'ancien district financier. Les militaires qui assuraient l'ordre et évitaient le retour des pillards s'étaient déployés quant à eux le long des anciens *highways*, de façon à assurer une unité et une connexion entre les différents endroits habités. Leurs innombrables toiles ajourées pour laisser passer un peu de fraîcheur constituaient un long cordon ininterrompu qui remplaçait, sur le bitume, les anciennes files de voiture, laissant une seule file libre pour les rares véhicules encore en circulation.

La population survivante s'était regroupée dans les villes résidentielles, auparavant réservées aux riches seniors, à la périphérie des grandes agglomérations. Les CID, ou *common interest developments*, ainsi que les AAC, ou *activ adult communities*, s'étaient fortement développés dans les années 1990, n'admettant que des habitants âgés de plus de cinquante cinq ans. Ces complexes résidentiels présentaient l'avantage d'avoir été conçus dans une perspective autarcique de sécurité maximale : gardiennage vingt quatre heures sur vingt quatre, accès contrôlé, enceintes surveillées par vidéo caméra. Une véritable ville se cachait à l'intérieur, avec rues commerçantes et maisons résidentielles climatisées où passer une vie confortable, piscine, fitness, spa, parcours de golf compact aux trous élargis procurant plus de chances de faire un bon score, permanence médicale assurée jour et nuit, notamment pour les services de natalité assistée rarement utilisés et pour le mini-hôpital qui devait obligatoirement s'y trouver. Un crématorium et un cimetière étaient même prévus à l'extrémité du village, avec salle de recueillement et de conservation active des souvenirs qu'il était possible à tout moment de venir consulter sur l'un des innombrables écrans vidéo disponibles.

« Tu arrives à t'y faire, à cette existence ? Moi, je ne pouvais plus supporter cette vie factice en circuit clos, sans rien savoir du monde ni de l'histoire. C'est pour cette raison que j'en suis parti pour me rendre dans la capitale et tenter au départ de mener ma propre enquête en me faisant embaucher au Palais du peuple » confie John, qui a également maigri lors de leur expédition.

Paul sourit en regardant les trois fugitifs qu'il a accueillis et déclarés comme des membres éloignés de sa famille, heureusement retrouvés et venus lui rendre visite

« Bien sûr que non, surtout que le pouvoir de contrôle de notre Grand Leader se resserre chaque jour. Il n'a pas incité par hasard les survivants à se rassembler dans ces endroits : il savait les lieux sécurisés, avec un système de surveillance et de transmission de données parfaitement au point. S'il n'a pas encore osé porter ingérence à la loi sur la vie privée en installant des caméras dans chaque pièce, il se murmure que cela ne durera pas longtemps. Tout le reste est sous contrôle : les mouvements et les conversations à l'extérieur sont intégralement captés et analysés en simultané ; les informations des journaux et de la télévision, filtrées, ne transmettent que la version officielle. Sans arrêt, passent des émissions de

propagande et des films de fiction illustrant les bienfaits du système, la grandeur de l'Amérique en train de se reconstruire avec l'aide de Dieu. Car, bien sûr, nous demeurons toujours officiellement l'Empire du bien, le pays de la Liberté et des Droits de l'Homme, avec la responsabilité de regrouper sur notre nouvelle arche de Noé les élus et les prototypes de la future humanité. Tel est le credo de la Nouvelle Religion fondée par ses soins, et imposée désormais à tout le monde.»

« Mais comment les gens font-ils pour le croire, et pour supporter tout cela ? » demande Jane, terrifiée par ce qu'elle découvre. A l'inverse de John qui y a passé son enfance, elle a été élevée sans parents officiels, placée dès le plus jeune âge dans un centre communautaire des faubourgs pauvres de la capitale où elle a rencontré John. Elle n'a jamais vécu dans ces villages autarciques qu'elle trouve angoissants.

« Ils tentent d'oublier le traumatisme des derniers événements. Ici au moins, ils croient retrouver une vie heureuse et sans histoire. Ils attendent confortablement la mort, participant aux prières, aux grandes messes électroniques qui leur permettent quotidiennement de purger leurs angoisses. Avec, en plus, la certitude de vivre dans une démocratie parfaite. Car pour couronner le tout, notre Grand Leader a mis en place un système de consultation permanente des citoyens sur tout et n'importe quoi. Ce matin, étant donné la raréfaction des denrées qui ne permettent plus d'avoir qu'un seul type de nourriture par village, on me demandait encore par Sms si je voulais la prochaine fournée de pain blanc, seigle ou campagne, et quels cantiques sélectionner pour la prochaine messe. Plus les sujets sont insignifiants, plus il est important de demander l'opinion du peuple qui a ainsi l'impression d'être libre, de décider des moindres aspects de sa vie quotidienne. Enfin, pour expliquer cette docilité, il ne faut pas oublier que nous sommes une population en majorité âgée, qui ne parvient qu'à grand peine à procréer... »

« Oui, imagine que John ne savait même pas qu'on pouvait faire l'amour normalement, en se passant de tous leurs prélèvements ! » pouffe Jane.

John rougit, et tente maladroitement d'expliquer l'état d'ignorance dans lequel le Dictateur laisse volontairement la population.

« Les cours officiels ne parlent jamais de sexualité. Uniquement de procréation. Ils expliquent comment l'homme doit se rendre régulièrement dans l'un des centres de production

pour donner son sperme en espérant qu'il sera fertile, auquel cas il est placé dans un utérus artificiel. Tout se passe de manière médicalisée et automatisée, du développement du fœtus à la couveuse. L'éducation est du domaine de l'Etat qui en profite pour formater en même temps l'esprit des précieux nouveau-nés. Ils sont d'ailleurs de plus en plus rares depuis l'explosion des cancers du testicule et des malformations génitales du petit garçon. D'autant plus qu'on a noté que la perturbation du système endocrinien de l'homme par les innombrables substances chimiques de l'environnement a provoqué une diminution spectaculaire et régulière de plus de soixante dix pour cent de la qualité et du nombre de spermatozoïdes. Autant de raisons pour justifier officiellement que les enfants ne sont plus élevés par leurs parents, les notions de père et de mère biologique n'étant même plus apprises à l'école... » finit John en bafouillant un peu.

« En tous cas, tu as vite retrouvé ton instinct naturel et l'usage des instruments dont t'a doté la Nature. Peut-être même un peu trop... » répond de manière cinglante Jane en faisant allusion au caractère bouillant de John qui n'a pas hésité à la tromper dernièrement avec Sylvie. Heureusement, les femmes réagissent sur ce sujet de manière moins primaire que leurs confrères masculins. Elles en parlèrent entre elles, et au lieu de la jalousie ou des conflits qui auraient jadis éclaté, le fait d'avoir crevé l'abcès créa finalement entre elles une connivence plus forte que la jalousie. Elles avaient partagé le même homme, et alors ? Elles pouvaient désormais passer à autre chose et aborder des sujets plus sérieux, envisager de nouveaux plans d'action...

Paul sourit, gêné, et ramène la petite assemblée à l'ordre du jour.

« Revenons plutôt à notre sujet. J'ai bien partagé avec vous les séquences que nous avons détournées sur la vie de notre Grand Leader lorsqu'il se nommait encore Willeker, mais en quoi cela nous aide-t-il ? Pourquoi tiens-tu tant à connaître sa vie passée ? »

John reprend à nouveau la parole.

« Parce que je suis persuadé qu'en le cernant parfaitement, on peut mieux trouver ses points faibles et le combattre. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un besoin quasi viscéral d'en savoir toujours plus sur lui, de fouiller ses coins d'ombre et ses petits secrets intimes. Tout ce qui le concerne m'intéresse. Par

exemple, je commence à mieux imaginer la personnalité de celle qu'on nomme simplement « La Femme du Grand Leader », maintenant que je l'ai vue, jeune, sous les traits de Rosalie. Cela reste d'ailleurs un grand mystère pour moi : comment cette jeune femme qui n'a pas froid aux yeux quand il la rencontre, qui est capable de le draguer effrontément puis de se transformer en *executive woman* ambitieuse, est-elle devenue l'épouse effacée qui le suit désormais dans chacun de ses déplacements, comme une ombre muette et énigmatique ? D'autant que nous avons également appris qu'ils ont eu un enfant quelque temps plus tard. C'est la raison pour laquelle elle cache son début de ventre lorsqu'elle rencontre son père dans son ranch. Qu'est devenu, à son tour, ce rejeton ? Personne n'en parle jamais... »

« Peu m'importe cette femme, dis-nous plutôt comment vivait la majorité de tes concitoyens à cette époque » le coupe Sylvie.

« La deuxième génération des enfants nés après la guerre représente maintenant l'essentiel de la population active. Comme cela se devinait lors de la dernière réunion que nous avons tenue en forêt pour analyser les années 1980, ils suivent la voie de leurs parents en se couvrant encore plus rapidement de dettes pour financer leurs études et disposer, dès leur installation, des derniers gadgets : chaînes hifi, derniers équipements en télécommunication et informatique, platines dvd, écrans plats, voitures bourrées de gadgets électroniques, multi-robots ménagers. Enfants gâtés de la société de consommation triomphante, ils surpasseront rapidement leurs procréateurs ! Tout s'achète à créance ; un couple peut cumuler plus d'une dizaine de cartes de crédit différentes et s'engager sur plusieurs dizaines de milliers de dollars, avec des remboursements mensuels de moins de 5% du montant emprunté.

Pour faire face à ces dépenses, le deuxième salaire et le travail de la femme jusqu'alors minoritaires deviennent la règle de vie des couples. Les journaux de l'époque font passer cette nécessité pour une formidable révolution et libération de la femme, sans s'apercevoir qu'il s'agit de mieux l'enchaîner à son tour en lorgnant sur sa capacité d'emprunt. Les sociétés de crédit ne cessent de les solliciter pour leur faire souscrire de nouveaux contrats. Dans les années 1980, une famille-type reçoit chaque semaine dans sa boîte à lettre au moins une offre de carte de crédit pour sa voiture, ses vacances, l'éducation des

enfants, la retraite ou sa couverture santé. Car la fontaine de la société de consommation doit continuer à couler de manière intarissable pour alimenter les têtes de gondoles des centres commerciaux. Signe d'une situation toutefois artificielle, les laboratoires de recherche tournent à plein ; cependant moins pour concevoir des innovations réelles que pour imaginer des emballages rénovant leurs vieux produits. Leurs ingénieurs passent encore plus de temps à chercher comment faire durer les biens de consommation le moins longtemps possible : un ordinateur ou un équipement aussi encombrant et polluant qu'une machine à laver ne doit pas durer plus de trois ou quatre ans ; un balai d'essuie-glace, moins d'un an ; un vêtement, moins de cent lavages et d'une saison ; un collant, moins d'une semaine. Quitte à tout fabriquer de moins bonne qualité et de manière plus fragile, avec des coutures ou soudures qui tiennent à peine, et même à prévoir des pannes déclenchant une fin de vie anticipée du produit. On ne répareit déjà plus les appareils électriques depuis des décennies. Le rythme s'accroît, puisqu'on jette désormais systématiquement des objets à durée de vie de plus en plus courte. Ils s'entassent dans les décharges à ciel ouvert, préparant ainsi le désastre écologique à venir.

Cette frénésie industrielle touche aussi d'immenses pays comme la Chine et l'Inde. Ils s'industrialisent à marche forcée, développant à leur tour les germes d'une terrible catastrophe : le climat, qui tousse et crache ses poumons pollués depuis la révolution industrielle du dix-neuvième siècle, passe définitivement le seuil critique qui lui permettait jusque là de s'auto-réparer. Malgré les efforts des lobby chimiques et pétroliers qui payent des savants complaisants pour semer le doute, le terrible trou d'ozone qui laisse passer les rayons mortels du soleil sans les filtrer est pour la première fois diagnostiqué ; il ne va cesser de s'agrandir au fil des années. De plus, les mers de plus en plus polluées ne parviennent plus à assimiler puis à transformer les tonnes de déchets déversés, et le climat commence à se réchauffer insensiblement. La décennie 1990-2000 est officiellement reconnue la plus chaude du siècle...»

« Mais si les classes moyennes sont à la limite d'endettement, qui va acheter tous ces biens ? »

« Elles possèdent encore les moyens d'ajouter un petit crédit supplémentaire, quitte à allonger leur durée de remboursement. Et puis les banquiers découvrent le trésor des communautés ethniques ; ces derniers ne demandent d'ailleurs qu'à pouvoir

entrer à leur tour dans le circuit de la consommation à outrance. Le boom des années 1990-2000 coïncide d'ailleurs avec la hausse du nombre d'accédants à la propriété et au crédit appartenant à des communautés plus ou moins solvables. En sept ans, le nombre de prêts hypothécaires accordés aux demandeurs hispaniques a ainsi augmenté de près de quatre vingt dix pour cent ; de soixante dix pour cent pour les Afro-Américains. Une véritable mine d'or...»

« En tout cas, même si cette croissance est artificielle et dangereuse, l'industrie ainsi que l'agriculture semblent tourner à plein régime puisqu'on leur demande de produire toujours plus de produits de consommation. Ils engendrent donc de la croissance et des emplois, non ? » demande Jane, soucieuse de comprendre la situation dans toute sa complexité, sans verser dans le manichéisme.

« Oui et non. Entre les années 1980 et la première décennie des années 2000, la situation est éminemment paradoxale, les contradictions du système s'exacerbent. Du fait de la dérégulation économique et du libre échange généralisé, les entreprises en situation de concurrence féroce se livrent à une véritable guerre économique. La loi de la jungle règne plus que jamais. Pour tirer un maximum de profits à court terme comme le demandent les financiers devenus les nouveaux patrons des entreprises, il faut conserver uniquement les produits les plus rentables et les plus créateurs de marge, tirer sur les salaires qui n'augmentent que très peu, délocaliser pour produire dans des pays du tiers monde sans protection sociale, passer à un stade paradoxal de production de masse et de personnalisation de l'offre à outrance. A une extrémité de la chaîne, le même produit high-tech fabriqué en Asie à un millions d'exemplaire peut en effet se décliner en plusieurs dizaines de modèles et de coloris différents pour donner l'impression d'être unique. A l'autre bout, dans les fermes d'élevage et les abattoirs, des politiques de rendement inhumaines se mettent en place. Elles font penser aux calculs des savants fous responsables de la solution finale dans l'Allemagne hitlérienne : vaches, porcs, volailles et autres animaux sont parqués dans des enclos où ils ne peuvent même pas s'allonger pour dormir ; ils sont gavés automatiquement avec des aliments incluant des farines animales moins chères auxquelles on mélange des antibiotiques pour éviter les maladies, des hormones pour grossir et des substances chimiques, provoquant un vieillissement prématuré.

Pendues par les pattes sur des chaînes automatisées, les volailles passent dans plusieurs bains qui les électrocutent vivantes, avant de finir sous la lame d'une guillotine leur coupant finalement la tête. Les poissons d'élevage ne sont pas mieux lotis, saturés de produits chimiques et de déchets de carcasse, quand ils ne sont pas décimés en mer par d'énormes abattoirs flottant qui ouvrent leur gueule pour avaler goulûment ce que ramènent des filets longs de plusieurs kilomètres qui labourent sans vergogne les fonds marins et leur précieux écosystème.

Même dans l'agriculture, on s'habitue à la monstruosité sous prétexte de trouver de nouvelles sources de rentabilité. Pourquoi s'entêter à bêcher et à cultiver les agrumes dans le sol, alors qu'il est plus simple de les faire pousser sous serre, avec des tomates ou autres fruits sous perfusion comme dans un hôpital, même si elles n'ont aucun goût ? On croise à l'époque les fruits entre eux de façon à créer de nouvelles variétés plus grosses et à durée de vie prolongée, même si du coup elles ne mûrissent jamais et restent dures sous les dents. Les bananes produites à l'autre bout de la planète où elles sont moins chères, sont ramassées encore vertes afin qu'elles finissent de mûrir dans les containers, pendant leur transport en avion. Sans parler, et c'est plus grave, de l'application du génie génétique à l'agriculture. Si l'homme réalisait depuis des siècles des hybridations au sein d'une même espèce, il touche pour la première fois à la manipulation génétique par recombinaison de l'ADN, incorporation de matériel héréditaire, transfert de gènes d'une espèce dans le génome d'une autre espèce afin d'obtenir des résultats plus rentables et plus résistants. Sauf que ce règne du savant fou, ignorant des impacts à long terme de ces manipulations sur la santé, se pratique au prix d'une politique de la terre brûlée : un sol qui reçoit du maïs ou du blé transgénique ne peut plus produire que cette variété sans retour en arrière possible avant des décennies, rendant l'ensemble du système productif captif des producteurs de semences. Et les nouveaux gènes peuvent facilement se disséminer dans les champs voisins. Après la Grande catastrophe, lorsqu'il deviendra obligatoire de revenir à une agriculture simple et artisanale, nul ne pourra rien tirer pendant longtemps de ces sols contaminés. »

Sylvie poursuit le réquisitoire passionné de John en le complétant par la description du destin des pays pauvres –les pays en voie de développement, comme on les appelait

désormais dans le nouveau langage politiquement correct de l'époque.

« Et que sont devenus les pays endettés ? Ils n'ont même pas pu profiter de leur main d'œuvre bon marché pour exporter et trouver de nouveaux débouchés à leur agriculture. Car les nouvelles semences sont extrêmement coûteuses et demandent des soins nombreux dont ils sont bien incapables. Le FMI avait de plus incité ces pays à abandonner leurs productions intérieures parce qu'elles ramenaient insuffisamment de devises. Résultat : ils sont obligés d'importer en masse des cuisses de poulets congelés abattus à la chaîne, moins chers que la viande locale vendue sur les marchés, subventionnés de surcroît de manière scandaleuse par les pays riches. Les cent mille millions de dollars, sur dix ans, accordés par les Etats-unis à son propre secteur agroalimentaire, provoquent une baisse artificielle des prix internationaux des matières premières, et rendent comme par hasard les produits américains plus compétitifs, en affamant les paysans des pays pauvres. Ces contrées sont décrites comme des pays porteurs pour l'Occident qui rêve de nouveaux marchés, mais la majorité des habitants continue à y vivre en dessous du seuil de la pauvreté. Et des nations entières s'enfoncent dans la régression. Ainsi la Côte d'Ivoire glisse-t-elle dans l'anarchie et le chaos social après une crise économique et le scandale des déchets toxiques qui y circulaient librement. En Amérique latine, les ajustements économiques imposés par le FMI continuent à appauvrir la population locale, ouvrant les portes des pays au libre échange. Aux portes des Etats-Unis, Haïti n'en finit plus d'agonir dans des soubresauts ; les *boats people* de la misère sont chassés par les garde-côte américains qui interviennent, même militairement, en 1994. Pour résumer brièvement, on compte sur la planète quatre milliards de gens maintenus dans la pauvreté, ce qui permet à un demi milliard de privilégiés de maintenir leur niveau de vie supérieur. »

« Mais il y a bien eu des mouvements d'opposition ? »
l'interrompt à nouveau Jane.

« Oui, les opposants au système ont toujours existé. Phénomène intéressant, ils commencent maintenant à se structurer d'une nouvelle manière. Ils favorisent la création de nouveaux réseaux informels. Les OGM ou Organisations Non Gouvernementales à but non lucratif unissent leurs moyens avec les responsables d'expériences locales de développement alternatif, ou encore avec les associations de micro-crédit. C'est

le début de l'alter mondialisation qui prône à la fois des actions locales et la nécessité de tisser des liens transnationaux favorisant l'avènement d'un autre ordre mondial, non basé sur le profit. Mais ces précurseurs dont nous nous inspirons encore aujourd'hui sont bien minoritaires à l'époque....»

« Vaste et impressionnant panorama ! Le monde que vous décrivez est varié, plein de bruit et de fureur. Mais je ne vois pas le lien avec l'univers financier où nous avons vu se débattre Willeker pendant ces mêmes années. Il me semble en comparaison bien irréal, si loin de ce qui compte vraiment dans la vraie vie... » ne peut s'empêcher de remarquer Paul.

Jane, qui a toujours aimé l'économie politique, reprend la parole :

« Détrompez-vous ! Je sais que c'est difficile à comprendre, pourtant l'urgence consiste à penser l'articulation de ces deux univers parallèles, les soubresauts du monde concret avec les mouvements spéculatifs d'une finance de plus en plus sophistiquée et abstraite. Ce qu'il se passe dans cette dernière sphère explique en grande partie l'état du monde tel que nous venons de le voir. C'est parce que le capitalisme est désormais financier et spéculatif, cherchant à produire toujours plus des bénéfices en jouant simplement à court terme avec les cours de la bourse et des actions, que la pression est devenue énorme, et la voracité des investisseurs sans limite. Auparavant le capital acquis reposait sur la force de travail et sur des biens tangibles, produits concrètement. Maintenant qu'on rêve de pouvoir gagner de l'argent sans rien fabriquer de réel, il est possible de prendre le contrôle d'une entreprise par un montage financier complexe : on emprunte d'abord un argent qu'on ne possède pas encore, puis on pille la société rachetée pour rembourser l'emprunt, quitte à en vendre une partie, à licencier une partie du personnel et à exiger des rendements de vingt pour cent à la fin de l'année. Il n'y a pas d'autre solution pour les pauvres employés et cadres que d'augmenter les cadences, rogner sur les salaires, ne conserver que les produits les plus rentables à court terme. Une seule solution : produire toujours plus, toujours moins cher. La frénésie de production/destruction des biens de consommation ainsi que la recherche de bénéfices considérables à court terme ont un seul objectif : dégager une plus value boursière à la fin de l'année, donc des bonus pour les dirigeants, et des dividendes pour les actionnaires. »

« Oui, sans oublier qu'il existe par ailleurs des individus concrets qui manipulent ces intérêts pour leur seul profit personnel » intervient Sylvie.

« Certes, c'est la nouvelle caste des initiés et des tricheurs dont nous avons vu un exemple avec Willeker et Enron. Le scandale de la faillite de cette société sera énorme, cependant les véritables profiteurs du système ne seront pas poursuivis. Seuls les intermédiaires et les lampistes, comme les cabinets d'audit et de notation, grassement payés pour couvrir les malversations, sont véritablement inquiétés. Banquiers, analystes traders, ingénieurs mathématiciens, hommes politiques jouant de leur influence, tous disposent d'informations financières confidentielles que l'investisseur privé ne possède pas. La donne est truquée. Poussés par une cupidité infinie et connaissant la fragilité de leur situation, ils se serrent les coudes et cherchent tous les moyens d'obtenir un profit maximum. C'est ainsi qu'en 2000, les dirigeants des entreprises financières les plus importantes se partagent environ dix milliards de bonus. Ils s'entendent à merveille pour trouver les placements idéaux, profiter des délits d'initiés, utiliser des instruments financiers de plus en plus complexes leur procurant des profits immédiats, quitte à dissimuler leurs pertes ou à les faire payer par d'autres. »

« Quel est le rapport avec la crise Internet ? » interroge à nouveau Paul, désireux de revenir au sujet de départ.

« Peu de rapport, en fait. Pour eux, Internet n'a été que le prétexte d'une spéculation qui a duré le temps d'une bulle. Une fois la crise installée, ils retirent leur billé pour aller jouer ailleurs. Ce n'est pas la nouvelle économie de service qui les intéresse : seulement de pouvoir utiliser à leur avantage l'effet de levier des nouveaux instruments financiers. »

« Comment la situation va-t-elle évoluer ? Tel un chat aux multiples vies, les Etats-Unis vont encore s'en sortir, si je ne m'abuse, et réussir à faire redémarrer la croissance, non ? » demande Sylvie avec curiosité.

John prend le temps de lui répondre :

« Le 11 Septembre va bien entendu leur donner le prétexte rêvé pour permettre à leur armée de déployer tous ses moyens. Elle va essayer dans les montagnes d'Afghanistan ses nouveaux gadgets électroniques qui risquent sinon de rouiller. Ils échoueront à tuer le chef des terroristes Ben Laden qui continue à les narguer, ce qui conduit Bush à changer de tactique. Blessé

dans son amour propre, désireux de se refaire tout autant que de relancer l'économie via le complexe militaro-industriel plus influent que jamais avec ses faucons à la Maison Blanche, il décide d'envahir l'Irak au mépris des lois internationales. Ses conseillers en communication et la CIA montent une opération de propagande et de mensonges destinée à faire croire que Saddam Hussein s'apprêtait à acquérir une bombe atomique et à attaquer Israël. Quitte à falsifier des documents et des traductions comme cela sera démontré plus tard, utilisant ainsi les mêmes stratagèmes de voyou qu'un demi siècle plus tôt lors de la réunion de Bretton Woods. Au moins notre pays a-t-il ce privilège : savoir se placer sous la bannière du Bien pour mystifier le monde de façon éhontée, en sachant que plus le mensonge est gros, plus il a des chances de réussir. Peu importe : l'essentiel, c'est à l'époque de relancer l'économie par des dépenses militaires faramineuses, et incidemment de chercher à se rendre maître d'une partie de l'approvisionnement du pétrole au Moyen Orient. »

Jane prend la parole à son tour pour compléter ce panorama des années qui suivront la crise

« Il fallait également relancer l'économie intérieure, notamment la machine du crédit qui commençait à être bien grippée. Pour relancer la consommation et favoriser un nouvel endettement des ménages, démoralisés après les attentats des avions suicide, les banques continuent à s'adresser prioritairement à la deuxième génération des classes moyennes ; celles dont le mari et la femme travaillent, et qui sont pourtant déjà saturées de crédits. Du moment qu'ils n'ont pas été déclarés insolvable, on les estimera bons pour replonger, même s'ils atteignent un taux d'endettement maximal. Quitte à prendre des risques, les banquiers leur proposent de nouveaux crédits immobiliers et à la consommation miracle, les Alt-A, avec la promesse alléchante de ne pas rembourser les intérêts pendant les premières années. »

« Et cela suffira donc ? »

« Non. L'ingéniosité des ingénieurs financiers est sans limite. L'invention diabolique des banquiers américains est ailleurs : puisque les classes défavorisées militent pour obtenir le droit, elles aussi, d'accéder à la propriété et aux primes de crédit, les grandes banques américaines décident conjointement avec le président des Etats-Unis et avec le président de la FED de relancer l'économie en créant des produits à leur usage. Ce seront les sub-primes ou sous-primes comme ils les nomment

cyniquement entre eux. Déjà, en 1999, Richard Nixon avait demandé à Raines, vice-président de l'organisme Fannie Mae qui assurait les risques liés aux crédits hypothécaires, de chercher comment proposer des prêts à des personnes aux revenus modestes, appartenant le plus souvent aux minorités ethniques. En 2002, face à la récession rampante depuis l'éclatement de la bulle Internet et le 11 Septembre, le gouvernement et la FED soucieux de relancer à tout prix l'économie tapent du poing sur la table. Avec l'appui des banquiers dont les rentrées de crédit s'assèchent, ils imposent à Freddie Mac et Fannie Mae pourtant conscients des risques d'impayés et qui le font savoir, de généraliser les programmes pilotes de prêt immobilier testés depuis trois ans sur des classes défavorisées. C'est peut-être dangereux, mais l'unique solution en vue, leur répondent Bush et Greenspan parfaitement au courant de ce qu'ils entreprennent.

Des courtiers indépendants vont alors recevoir la mission de démarcher au porte à porte les emprunteurs déjà très endettés, ayant connu des incidents de paiement au cours des vingt quatre derniers mois et ne disposant pas d'emploi stable. Ils leur permettent d'acheter la maison de leur rêve grâce à un crédit hypothécaire portant sur un montant supérieur au prix réel de la maison, pour une somme trente fois supérieure à leurs revenus annuels, mais diluée sur quarante ou même cinquante ans. L'emprunt est de surcroît souscrit obligatoirement à taux progressifs qui commencent de manière modeste les cinq premières années pour augmenter ensuite jusqu'à se multiplier par cinq, sans parler des risques de voir les primes s'envoler en cas de hausse des taux d'intérêt. Et comme ces prêts sont gagés sur la valeur des maisons, les courtiers leur livrent la recette miracle, le coup de poker à tenter : les prix de l'immobilier augmentant régulièrement, leur bien sera ré-évalué automatiquement ; cela leur ouvrira ainsi la possibilité de nouveaux emprunts complémentaires ! Ainsi, ils les incitent à considérer leur future maison comme un coffre fort qui leur rapportera toujours plus d'argent pour rembourser leurs futurs crédits, creusant la voie à une nouvelle bulle immobilière.

Pour soutenir ce plan de relance et rendre les prêts diaboliques qu'ils concoctent encore plus tentants, Greenspan qui préside toujours la FED acceptera de baisser, un an plus tard en 2003, les taux d'intérêt. Ses complices, les banquiers de l'establishment, prêtent quant à eux les premières années à un taux dérisoire, pour mieux alpaguer le naïf. Bush n'est pas en

reste : sous le prétexte fallacieux du respect de la liberté individuelle, il fait voter la suppression de la loi qui protégeait jusque là les citoyens en les empêchant de souscrire un crédit s'ils se trouvaient déjà insolvable. L'économie ainsi dopée, commence à repartir, doucement, crachotant de nouveaux contrats, comme un bon vieux moteur auquel on injecterait quelques gouttes d'essence. Même si c'est de manière très partielle et illusoire : l'immobilier et les services financiers en arriveront, main dans la main, à représenter bientôt plus de quarante pour cent de la croissance du secteur privé. »

« J'imagine que nous verrons la suite au prochain numéro, comme on disait à mon époque » commente Paul en se levant et s'épongeant. L'air climatisé ne parvient pas à gommer totalement l'élévation terrifiante de température qui se produit régulièrement au milieu de la journée. Il continue, l'air soucieux.

« Il va falloir décider de la suite. Que prévoyez-vous comme plan d'action ? »

« Nous sommes là pour en parler ensemble. Je ne crois pas qu'on puisse compter sur une révolte spontanée... » dit Sylvie en souriant.

« Certes, ni même sur un soulèvement assisté ! Les gens tiennent trop à leur sécurité. Le monde extérieur leur fait peur. Je dois avouer qu'avec la sécheresse et cette canicule, je les comprends un peu. Alors, il reste les entreprises de sabotage. Avec quelques amis, nous envoyons des virus sur le système informatique centralisé, parvenant parfois à glisser quelques contre-informations. Même si elles ne restent pas longtemps affichées, vous vous en doutez bien ! »

« Que pouvez-vous imaginer comme type d'action à réaliser de concert avec les dissidents qui nous ont envoyés vers vous ? Car de l'autre côté du désert, nous sommes nombreux et notre camp commence à se transformer en une véritable petite ville... » intervient Sylvie, toujours partante pour des initiatives.

« J'hésite à vous répondre, car de toutes façons vous ne pourrez passer la frontière qu'au compte-gouttes. Vous-mêmes, vous avez pris des risques considérables en menant cette expédition à trois, d'autant que John et Jane sont sur la liste des personnes recherchées. Pourquoi ne pas envoyer uniquement l'un de vous trois, la prochaine fois ? »

Sylvie hésite un instant avant de lui répondre, décidant de lui avouer les débats internes qu'ils ont eus avec les autres dissidents.

« Vous imaginez bien que nous nous sommes aussi posé la question. Jusqu'à maintenant, nous envoyions l'un des nôtres se faire embaucher au Palais du Peuple pour pirater la mémoire centrale, mais nos deux derniers émissaires ont été découverts et arrêtés. Dès qu'ils repèrent quelqu'un de l'extérieur, il devient suspect à leurs yeux. Nous avons donc pensé que l'idéal serait que l'un d'entre nous s'installe sur place. Ne sachant qui désigner, nous avons pensé que, paradoxalement, nous serions moins suspects en voyageant de manière visible, à trois personnes, et que nous prendrions notre décision sur place, après avoir parlé avec vous. Vous nous avez fourni des faux papiers, ils devraient nous couvrir en cas de contrôle d'identité... »

« J'ai fait ce que j'ai pu... » déclare Paul, faussement modeste.

« Pour revenir à ma question, que pouvons-nous envisager comme action commune ? » demande à nouveau Sylvie.

Paul soupire, gêné :

« Pas grand chose, j'en ai bien peur ! Le réseau interne d'opposants que je suis en train de monter est encore trop embryonnaire et fragile pour envisager des actions d'éclat... Peut-être que le plus simple consisterait pour le moment à continuer ce que nous avons entamé, à savoir un simple échange régulier d'informations... »

John intervient dans le débat plus violemment, le sujet lui tenant visiblement particulièrement à cœur.

« Mais rien ne changera si nous continuons ainsi ! Il faut prévoir d'agir plus radicalement, quitte à prendre des risques... Avez-vous au moins des amis sur lesquels on puisse compter dans la capitale, au siège central qui abrite les quartiers généraux de Willeker ? » demande-t-il à Paul.

« Oui, bien sûr, notamment un chirurgien esthétique. C'est drôle à dire, mais il n'a jamais eu autant de travail que depuis la grande Catastrophe, même si la population tend à devenir de plus en plus âgée. Peut-être est-ce pour eux une manière de lutter inconsciemment contre l'angoisse de la dégénérescence et de la mort qui les guette... »

John en aurait sauté de joie.

« C'est parfait ! Voilà ce que je propose : Sylvie et Jane vont repartir vers notre camp ; elles continueront à assurer une

liaison régulière avec vous. Mais moi, je vais rester et me rendre dans la capitale. Une fois les traits du visage et les empreintes digitalo-rétiliennes refaites, je pourrai à nouveau me promener librement. Avec mes connaissances en communication et en histoire, je devrais bien arriver à me faire embaucher au cœur du système. Je veux parvenir au plus près de notre Grand Leader bien aimé, lui faire miroiter de nouvelles possibilités de propagande afin d'obtenir sa confiance... »

« En quoi cela servira-t-il la Cause? » demande Jane qui trouve le plan bien dangereux, et qui n'a aucune envie de perdre son compagnon...

Il hésite avant de répondre, l'air sombre et déterminé :

« Quand j'appartiendrai à son cercle d'intimes, je pourrai plus facilement élaborer un plan pour nous débarrasser définitivement de lui... »

« Un attentat ? Mais c'est passible de la peine de mort, et il est tellement protégé que je n'y crois pas un seul instant ! » sursaute Paul.

« On verra, je n'en sais rien pour le moment. Tout ce que je sais, c'est que si le peuple ne se réveille pas, l'action reposera sur quelques individus isolés agissant en éclaireurs. Je suis prêt à être l'un de ceux-là... »

« Pourquoi ? Je l'ai bien connu aussi, je pourrais peut-être reprendre contact et tenter de le séduire à nouveau... » intervient Sylvie.

« Non, il te reconnaîtrait, et je ne suis pas sûr que tu lui rappelles de bons souvenirs. C'est trop risqué, il n'y a que moi qui puisses l'affronter... » réplique John sur un ton qui admet difficilement la réplique

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression depuis le début que tu en fais une question personnelle. Ai-je raison ? » lui demande Jane, qui trouve sa détermination suspecte.

« Non... ou peut-être que oui, finalement... C'est vrai que j'ai passionnément besoin de mettre à nu tous les instants de sa vie pour mieux le combattre. Je ne le lâcherai pas. C'est devenu une obsession. Je continuerai bien entendu à vous transmettre les informations dont je disposerai. Bien sûr, j'imagine qu'elles seront forcément plus fragmentaires et moins développées que ce que j'ai pu recueillir jusque là... » prévient-il.

« Et nous ne te manquerons pas ? » demande, un brin perverse, Sylvie, enlaçant Jane avec tendresse et se rapprochant de John.

« Vous savez bien que si... » gémit-il, rougissant au souvenir des ébats partagés avec chacune d'entre elles. Autant Jane faisait l'amour de manière cérébrale, ne se laissant aller à l'orgasme qu'à la fin, dans un bref cri paroxystique où elle abandonnait enfin ses dernières défenses, autant, dès les premières étreintes, Sylvie l'emportait dans un maelström de passion débridée et jamais à court d'imagination...

« Bon, en attendant, je vais vous proposer un bon repas comme vous n'en avez probablement pas mangé depuis longtemps. Accompagné d'un vin dont vous me direz des nouvelles ! » dit Paul, toussotant discrètement et se levant pour les inviter à passer à table.

Les quatre compagnons unis dans leur croisade contre Willeker ne se doutent pas que ce sera la dernière fois qu'ils se verront ensemble...

**2 0 0 8 : 5° CRISE SYSTEMIQUE,
ET BULLE IMMOBILIERE**

EFFET PAPILLON ET JEU DE DOMINO PLANETAIRE

Dimanche 23 Mars 2008. Dakar, e-mail d'Okawa à Willeker

Cher Ronald, j'ai bien reçu tes vœux, et je te souhaite en retour le meilleur de ce que tu peux souhaiter. J'aimerais bien te recevoir avec ta femme pour fêter en même temps tes quarante huit ans et votre septième année de mariage en Mai prochain, d'autant que tu me confies ressentir le besoin urgent de faire un break.

Malheureusement je dois te prévenir que la situation s'est considérablement dégradée dans notre pays, les hôtels de luxe sont désormais la plupart du temps déserts, et la sécurité bien moindre. Ton séjour risque d'être beaucoup moins agréable que lors de ton précédent passage. Bien entendu, si vous n'êtes pas trop à cheval sur le confort, ta femme et toi-même, je me ferai un plaisir de vous accueillir à bras ouverts dans ma modeste demeure. La chaleur du cœur remplacera le confort du luxe !

Lundi 24 Mars 2008, mail de Okawa à Willeker

Pour répondre à l'intérêt que tu me portes en me demandant de te tenir au courant de ma vie quotidienne, j'ai décidé de te faire parvenir pendant une semaine le journal-type de la vie d'un Dakarois¹. C'est la meilleure manière de te faire sentir ce qui a changé concrètement dans notre existence. Tu le verras, rien de bien extraordinaire ; mais une succession de petits détails et de tracasseries témoignant du fait que la période faste du progrès est hélas désormais bien loin de nous !

Cinq heures moins le quart du matin. Je n'attends pas la sonnerie du réveil, je le bloque pour qu'il ne réveille pas ma

¹ Ce passage s'inspire d'un journal réellement tenu par un Dakarois, publié à l'époque par Libération, probablement retrouvé par John sur Internet, à l'image de nombreux autres passages de ce livre.

petite famille et je me dirige en peignoir vers la salle de bain. J'ai eu de la chance de pouvoir me doucher: à peine me suis-je séché que la coupure de courant habituelle se produit. Je cherche à tâtons la bougie d'église, devenue notre source quotidienne d'électricité la plus fiable. Notre Prédésident de la République n'a-t-il pas déclaré que face à la crise, les sénégalais n'étaient pas gênés de retrouver les bienfaits des cierges de leur enfance ? Il a oublié de préciser que ni les ordinateurs, ni le moulin à mil, ni le frigidaire n'ont réussi à ce jour à fonctionner à la bougie. C'est la raison pour laquelle la société que j'avais fondée sur tes conseils pour amener Internet chez les particuliers a d'ailleurs été obligée de déposer son bilan : c'était trop tôt pour attaquer le tout venant qui n'arrive même pas à s'éclairer à l'électricité, et trop tard par rapport au monopole d'Etat de Sonatel qui a trusté avec France Telecom Orange l'accès des professionnels et des gens fortunés à Internet.

Je t'envoie ce mail d'une petite boutique Internet sur la route poussiéreuse qui mène chez moi, ouverte par intermittence, en fonction du courant et des aléas du câble. Le patron en profite pour te saluer également.

Mardi 25 Mars 2008, mail de Okawa à Willeker

Le four n'ayant pu démarrer par manque d'électricité, les enfants crient car ils n'ont pas de pain au petit déjeuner.

Je leur ramène du village des bâtons de manioc, mais ils braillent parce qu'ils ne peuvent tartiner aussi facilement de la confiture ou de la pâte de cacahuète. Pourtant, c'est meilleur que le pain du marché, de très mauvaise qualité. Même la nourriture de base en vient à manquer. L'électricité n'est toujours pas rétablie.

Mercredi 26 Mars 2008, mail de Okawa à Willeker

Enfin le jus est revenu, et je peux utiliser à nouveau mon ordinateur.

Pendant que ma femme cuisine, toute à la joie de pouvoir à nouveau préparer une nourriture décente, la flamme du Blip Baanéex s'est éteinte. Je ne me souviens plus si je t'avais expliqué lors de ton dernier voyage l'étymologie amusante de ce fourneau malgache qui est la fierté de notre peuple. Pour lutter contre la déforestation et remplacer le charbon de bois, le gouvernement avait favorisé l'achat de ce four à gaz,

l'onomatopée blip évoquant le bruit de la flamme qui s'allume et baanéx en wolof la joie qui en résulte. On peut tout cuisiner avec ce réchaud, même s'en servir pour repasser ses vêtements !

Je cours acheter une recharge, mais j'ai beau faire plusieurs petits bouis-bouis, puis me rendre avec la voiture brinquebalante de mon voisin à la grande surface de la périphérie de Dakar, j'apprends qu'il n'y en a plus. Pénurie de gaz, les enfants apprendront à se contenter de nouveau d'un verre de lait et d'une boîte de thon en conserve, moins chère de toutes façons que le thon frais pêché le long de nos côtes, mais qui est devenu inabordable depuis qu'il est exporté dans vos pays.

Jeudi 27 Mars 2008 , mail de Okawa à Willeker

Mon père est mort il y a une quinzaine de jours. Les funérailles sont prévues pour ce jour, le temps de laisser notre famille dispersée faire le voyage jusqu'à la maison.

Après l'enterrement, j'invite, malgré la crise, la trentaine de membres proches au repas de deuil traditionnel. Un cousin me demande où je me suis procuré le riz, car depuis plusieurs jours il n'arrive plus à en trouver. C'est la rançon de la politique que le FMI a imposé à notre pays pour l'aider à sortir, paraît-il, de l'endettement qui l'étrangle : en nous imposant de privilégier les exportations qui rapportent plus de capitaux, et de délaissier les cultures vivrières trop modestes pour intéresser ces Messieurs de la haute finance, nous en sommes arrivés à ne même plus pouvoir produire pour nos besoins internes. Nous importons l'essentiel, même cette céréale de base !

A l'ombre du mangousier qui pousse dans la cour, deux clans s'affrontent le reste de l'après midi, assis chacun sur des nattes différentes: il y a ceux qui croient qu'il n'y a pas de pénurie de riz ; d'après eux, il s'agit d'une manœuvre des commerçants malhonnêtes qui organisent le manque pour le vendre plus cher. D'autres pensent que cette denrée est devenu trop chère en raison de la crise et de la nouvelle hausse du coût du pétrole.

De toutes façons, le résultat s'avère identique dans les deux cas.

Vendredi 28 Mars 2008 , mail de Okawa à Willeker

Enfin il a plu, ce qui met fin à une période de sécheresse incroyablement longue dans la région.

Pour nous, la situation va s'améliorer un peu, mais hélas pas pour le reste de l'Afrique : le fleuve Sénégal n'a plus connu de crue depuis plus d'un an ; il se traverse désormais à gué en maints endroits. Les sorciers ont beau réciter leurs incantations pour faire tomber la pluie, rien n'y fait, et les prophéties des griots sont désespérément pessimistes. Au Mali comme en Mauritanie et en d'autres contrées voisines, les sables ont encore gagné vingt kilomètres. La désertification et le souffle chaud de l'harmattan poursuivent leur progression inexorable. Il paraît que des hommes en viennent à cueillir les nénuphars qui surnagent au-dessus des marigots pour en manger les graines et faire des décoctions avec les feuilles. D'autres en sont réduits à manger des graines de coton pour tromper leur faim, ou même à détruire les fourmilières pour y récupérer les graines stockées par les fourmis.

Tu l'as compris : à la crise économique qui nous frappe de plein fouet, il faut désormais ajouter la crise environnementale, avec un dérèglement climatique qui risque de transformer à terme notre continent en un désert.

Samedi 29 Mars 2008, 15h, mail de Okawa à Willeker

Pas de réponses de ta part. J'imagine que tu es très occupé, et que les nouvelles que je t'envoie te laissent perplexe.

A midi, la radio d'Etat a diffusé un communiqué émanant de la société des eaux. Elle prévient d'une nouvelle coupure d'eau, d'une durée d'au moins soixante-douze heures. Au téléphone, on m'a dit que l'usine de pompage du lac de Guiers alimentant la capitale a subi une avarie importante. Trois jours sans rien à boire par cette canicule, les malheureux qui n'ont pas de réserve vont être obligés de boire de l'eau croupie, ou l'eau polluée et remplie de déchets industriels du fleuve. On peut remplacer l'électricité par les bougies, le riz par des nouilles, les légumes et les médicaments par des racines et des écorces, mais rien ne peut se substituer à l'eau traitée, si ce n'est le spectre du choléra.

J'ai profité du courrier que je me préparais à t'envoyer pour surfer sur Internet. Je découvre, comme je m'en doutais, que notre situation en Afrique est loin d'être isolée. A cause de la mondialisation, notre continent non seulement ne nourrit plus ses habitants, mais exporte de la nourriture aux pays riches. D'immenses surfaces sont consacrées au thé, au café, au cacao, à la banane, à l'arachide, aux haricots verts et à d'innombrables

fruits et légumes destinés aux marchés extérieurs. Parce que la main d'œuvre est moins chère : cinquante euros mensuels pour un ouvrier agricole qui peine sans broncher dix heures par jour. Qui dit mieux ? La bouteille de gaz de trente kilos lui revient par contre à dix euros, et pour manger il doit acheter des poulets élevés en batterie provenant de la communauté européenne à un prix défiant toute concurrence qui a entraîné la faillite de l'élevage domestique.

L'essentiel de la nourriture provient de l'étranger, mais avec la hausse récente du prix du pétrole, qui fatalement augmentera dans l'avenir vu sa raréfaction inéluctable, les prix deviennent prohibitifs. J'ai ainsi lu qu'en 2007, la FAO¹, l'Organisation des Nations unies pour l'Alimentation et l'Agriculture -nommée par mes compatriotes « les guetteurs de famine » pour leur cynisme qui les amène à n'agir et distribuer une aide humanitaire que lorsque nous crevons la bouche ouverte-, a recensé une hausse de quarante deux pour cent des céréales et de quatre vingt pour cent des produits laitiers. En Mauritanie, au Burkina Faso, même en Egypte des manifestations pour avoir le droit de manger ont dérapé en véritables émeutes populaires ces derniers mois. Partout on se bat, on se piétine pour acheter quelques kilos de maïs. A Cotonou, la mesure locale de cinq kilos environ de cette céréale coûtait habituellement soixante quinze à cent francs CFA. Elle s'achète aujourd'hui entre sept cent cinquante à huit cent cinquante francs! Avec la famine et la désertification, la Mauritanie a perdu un million et demi de têtes de bétail, soit la moitié de son cheptel bovin, un tiers de ses chameaux et plus de la moitié de ses moutons et chèvres.

J'ai ensuite découvert avec stupéfaction, en élargissant mon champ de recherche sur Google, que ces émeutes de la faim ont éclaté un peu partout dans le monde en ce début d'année 2008, et pas uniquement en Afrique. Dans pas moins de trente cinq pays différents, selon mon recensement ! A Haïti, pays le plus pauvre du continent américain, dont quatre vingt pour cent de la population vit avec moins de deux dollars par jour, des scènes de pillage ont éclaté dans la capitale de Port-au-Prince. Les rues sont barrées par des barricades faites de pneus et de grosses pierres pour protester contre une augmentation du sac de riz

¹ La FAO, Food and Agriculture Organisation, créée en 1945 par les Nations Unies pour lutter contre la faim dans le monde, a cessé de fournir de l'aide alimentaire, prise en charge par le Programme alimentaire mondial qu'elle prévient en cas de problème. D'où son image de « guetteur de la famine », d'autant qu'elle a prôné l'agriculture productiviste et les OGM.

dont le coût est passé en une semaine de trente cinq à soixante dix dollars, l'essence subissant là aussi sa troisième hausse de l'année...

Faut-il en revenir à l'autosuffisance, mot banni des discours officiels depuis la mondialisation ? Rien ne me semble plus censé que de se dire qu'après tout, un pays doit d'abord produire pour alimenter sa population.

J'arrive à la fin de la semaine pendant laquelle je t'avais promis de tenir mon journal. Dis-moi ce que tu en penses, réponds moi, mon ami, je t'en supplie, je ne sais plus quoi penser, et mon désarroi est grand. Mon invitation tient toujours. Toutefois, je crains que tu ne te dises que la situation n'est pas vraiment propice à un voyage d'agrément. Et je dois t'avouer, à ma grande honte, que je te comprendrai... »

Samedi 29 mars 2008, 18h, Shanghai, mail de Liu Chi à Willeker

Cher Ronald, ici dans ta nouvelle filiale de Shanghai dont j'ai l'honneur de m'occuper, tout va bien. L'expansion économique continue de plus belle, chaque année nous avons une croissance à deux chiffres, et malgré les pleurs geignards des tibétains, les jeux olympiques vont être l'occasion d'un nouveau coup de fouet pour notre économie.

Si tu voyais Pékin, tu ne reconnaîtrais pas la ville que je t'ai amoureusement fait découvrir lors de ton dernier voyage d'affaire : plus de vieux quartier pouilleux, tout a été rasé pour laisser place à des bâtiments modernes dignes du vingt et unième siècle et de la nouvelle ère de croissance qui va s'installer. C'est ici que l'avenir se prépare.

Viens donc me visiter avec ta femme. Nous vous réserverons un accueil de roi, et plus spécialement pour toi, nous trouverons bien le moyen d'arracher quelques moments à l'agenda officiel !

Ta Liu Tchi.

Samedi 29 Mars 2008, 19h 30. Chicago. De Willeker à Okawa

Cher Okawa, excuse-moi de n'avoir pu te répondre auparavant, mais ce début d'année est calamiteux pour tout le monde, y compris pour nous, en Occident ! Si vous attendez avec impatience la pluie, chez nous d'inquiétants nuages lourds s'amassent à l'horizon, et nous craignons qu'ils n'annoncent

une prochaine tempête, voire l'un de ces ouragans déchaînés qui balaient nos côtes avec une violence accrue depuis le dérèglement climatique qui nous frappe également. Et je ne te parle pas que de météo, tu l'as deviné, mais aussi de la situation financière qui n'est brillante nulle part..

Tu me demandes ce que j'en pense. Que te dire ? Il faut revenir à 1982 pour comprendre la situation qui vous accable. En cette année funeste, souviens-toi, l'envolée des taux d'intérêt a rendu vos pays insolubles, incapables de rembourser les crédits contractés par les pays du Sud auprès des banques du Nord. Le FMI prétend vous avoir sauvé en devenant votre prêteur de dernier recours, exigeant en échange que vous adoptiez leurs plans d'ajustement structurel. Au début, j'avoue que moi-même, fidèle partisan d'un libre échange qui devait miraculeusement assainir la situation et relancer l'économie, j'y ai cru.

J'ai commencé à avoir des doutes lorsque j'ai compris que la politique du FMI se contentait en fait de forcer les populations de vos pays pauvres à rembourser par leur travail et leurs impôts ces augmentations de dettes illégitimes, en prêtant à des taux encore plus élevés. Depuis vingt cinq ans, il en est résulté une spirale d'appauvrissement sans fin qui a frappé toute une génération –vingt cinq ans, c'est le temps pour une nouvelle génération d'arriver à l'âge adulte. Lorsque vous n'avez connu pendant votre jeunesse que la crise, comment s'étonner que vous ayez envie de vous révolter, puisque vous n'avez rien à perdre ? Sous-nutrition, exportations agricoles favorisées systématiquement au détriment des agricultures vivrières, dictatures soutenues financièrement par la Banque mondiale, corruption de dirigeants achetés sous prétexte qu'ils servent de courroie de transmission au FMI, guerres civiles, Etats dévalués, santé et éducation sacrifiées au même titre que les services publics, pillage des matières premières au profit du Nord, tel est le triste résultat, je dois le reconnaître, du libre échange et de vingt ans de politique du FMI que nous vous avons imposé. Pour votre plus grand malheur, mais pour le bien de l'économie mondiale, et plus particulièrement de l'Occident : notamment grâce à vos sacrifices, nos pays ont pu faire repartir leur croissance et leur consommation. Entre 1985 et 2007, pendant que votre dette globale doublait, vous nous avez quand même envoyé l'équivalent de sept cent soixante milliards de dollars réactualisés, soit un peu plus de sept plans Marshall.

La nouvelle hausse du prix du pétrole, pourtant prévue dès le 12 octobre 2004 par des revues comme le Herald Tribune et Conjoncture en France, n'a commencé à nous inquiéter que lorsque le baril a franchi les cent dollars en ce début d'année. Et quelle réponse avons-nous imaginée ? Nous avons subventionné des biocarburants de substitution, trente pour cent de la production de maïs servant désormais à remplacer l'or noir au lieu de l'alimentation humaine ou animale. En 2007 le député suisse Jean Ziegler écrivait pourtant dans son rapport aux Nations unies pour le droit à l'alimentation : « Brûler de la nourriture et la transformer en carburant, c'est un crime contre l'humanité. » Nul n'a voulu l'écouter, le prix des céréales devenues rares a flambé en conséquence, augmentant de quatre vingt cinq pour cent en quelques mois, plongeant des continents entiers dans la famine.

Tu me demandes que faire ? Je crois que dans ta grande sagesse, tu as raison : les directives internationales ont négligé à tort la suffisance alimentaire que chaque pays se doit d'assumer pour sa population. Face à l'explosion des disettes alimentaires et aux crises de la dette qui perdurent pour vous, je ne devrais pas te le dire, mais je le fais quand même par amitié. Je crois que votre seul recours, c'est peut-être effectivement de réorganiser vos marchés internes, régionaux et continentaux, en oubliant le miroir aux alouettes de l'Occident.

Bien entendu, je comprends que dans les conditions difficiles que vous traversez, ma présence alourdirait davantage le fardeau de votre vie quotidienne. Nous nous reverrons lorsque la situation s'améliorera, car fatalement, après l'orage, le beau temps reviendra ! En attendant, porte-toi bien, et protège bien ta petite famille !

Samedi 29 mars 2008, 21h. Chicago, mail de Willeker à Liu Chi.

Très chère Liu Chi, c'est avec plaisir que j'ai reçu de tes nouvelles et que j'accepte l'invitation de venir te voir avec ma femme pour Pâques.

J'ai d'abord pensé partir rejoindre un ami en Afrique, au Sénégal ; hélas ce continent s'enfonce dans une crise de plus en plus grave, dont je ne vois pas l'issue. J'ai bien peur qu'après avoir raté le coche du développement, ce continent ne retourne à un état primitif de délabrement et de pauvreté dont il n'est hélas jamais réellement sorti.

Ce voyage nous permettra de découvrir un petit coin de Chine appelé à devenir un nouveau centre de gravité du monde, j'en suis persuadé, et de parler affaires. Car il faut être présent là où souffle le vent du commerce et de la richesse, et la Chine me semble incontestablement disposer d'atouts incomparables. Comme les tiens d'ailleurs, et j'espère bien que l'emploi du temps de ma femme nous permettra de partager ensemble quelques bon souvenirs....

Willeker ferma sa boîte mail avec un sourire de satisfaction. La surprise qu'il réservait à Rosalie leur ferait du bien à tous deux. Quand il y repensait, le début de l'année avait été plutôt rude...

31^eDécembre 2007, Long Island

Les deux frères s'étaient donnés rendez-vous ce matin au premier motel après la sortie de l'autoroute et s'apprêtaient à se rendre chez leurs parents fêter avec eux la nouvelle année. Chacun arrivant tardivement dans la nuit avec son épouse, ils n'avaient pas eu l'occasion de se voir la veille.

« Comment vas-tu ? Tiens, toi aussi, tu commences à vieillir et à avoir des cheveux clairsemés... » lui avait dit, un brin condescendant, son frère aîné au crâne maintenant presque totalement dégarni.

« Bien... Je ne vous présente pas ma femme » lui avait répondu Ronald en s'adressant à la nouvelle épouse de son frère, sans répondre à ce dernier sur l'état de ses cheveux qui constituent pour lui un souci obsessionnel. Alors qu'il pratiquait du sport et du fitness avec son coach privé pour conserver un corps d'athlète sans une once de graisse, et que la chirurgie esthétique lui avait permis de chasser les premières rides, il ne pouvait rien contre la chute de ses cheveux. Il avait bien réfléchi aux implants, mais le résultat qu'il avait pu contempler sur le crâne de ses amis n'était pas concluant.

« Ravie de vous rencontrer, Daisy, votre mariage était fantastique ! » avait gentiment dit Rosalie.

« Et toi, que fais-tu maintenant ? Toujours directeur financier d'une illustre entreprise ? » avait contre-attaqué Ronald.

« Non, figure-toi que je travaille désormais au sein d'un *hedge-fund*. C'est là que je finirai probablement ma vie professionnelle, puisque dans un peu moins d'une dizaine d'années je serai à la retraite » avait souri son frère aîné.

« Quelle ironie ! Ainsi, toi qui ne jurais que par du solide, par des entreprises produisant des biens concrets, tu te retrouves maintenant sur le marché le plus spéculatif et le plus virtuel qui soit, dans ce qu'on a coutume de nommer du joli nom de « système bancaire fantôme... » s'était moqué Ronald.

On appelait *shadow banking system* le système bancaire alternatif qui s'était développé avec la disparition des contraintes jusqu'ici imposées aux banques, notamment en ce qui concernait leurs fonds propres. La dérégulation avait permis de développer une nouvelle intermédiation financière grâce à laquelle des fonds et des banques d'investissement, voire des compagnies d'assurance, pouvaient désormais lever des fonds sur les marchés sans répondre aux règles prudentielles auxquelles étaient soumises les banques de dépôts. Ainsi s'était développé, greffé sur le premier, un second marché fantomatique et irréel, avec tous les risques, mais aussi avec toutes les opportunités de manipulation que cela comportait puisque ces structures le plus souvent situées dans des paradis fiscaux exotiques abritaient les crédits douteux et les pertes dont les banques ne voulaient pas entendre parler dans leurs bilans officiels.

« Moque-toi ! Et toi, que deviens-tu ? J'ai suivi dans la presse financière tes principales réussites, apparemment tout va bien pour toi... »

« Je continue à intervenir sur le marché, mais pas comme un simple trader. J'ai monté comme mon ami Oswald ma propre société de conseil et je suis devenu consultant en placement financier de haut niveau. Je viens d'ouvrir une succursale à Paris, une autre est prévue à Shangaï... »

« Placement de haut niveau, cela veut dire placement à haut risque pour le client... » n'avait pu s'empêcher de relever, moqueur, son aîné.

« Ou rendement de haut niveau... »

« En tous cas, j'ai bien peur que tes produits n'aient entraîné la ruine de nos parents. »

Ronald avait détourné la discussion pour se dédouaner.

« Oui, malheureusement la crise frappe tout le monde. J'étais encore hier en Californie. Imagine donc ! Les magasins latinos de T shirt de Los Angeles affichent désormais avec humour des « recession sales » ou soldes de récession. Dans les centres commerciaux, les rideaux de fer et murs en trompe-l'œil cachent à grand peine les fermetures de magasin. En un an, le nombre de citoyens qui ont perdu leur maison a augmenté en

Californie de trente trois pour cent, même dans la riche Malibu où huit saisies ont été dernièrement effectuées. Le long de l'autoroute, des villes entières, comme West Covina, ressemblent à des cités fantômes, avec des maisons fermées et des fenêtres barrées par de grandes planches, et une petite pancarte sur la pelouse qui indique sobrement : «propriété de la banque». Les anciens propriétaires sont partis dans des logements transitoires où ils sont accueillis pour trente cinq jours maximum et trois cent cinquante dollars par mois. »

« Heureusement, nos parents n'en sont pas là. Mais c'est une misère d'aller voir ce qu'ils sont devenus au fond de leur pitoyable jardin qui ne leur appartient même plus... » avait lancé Jack, acerbe, en montant dans sa voiture.

« J'ai honte de vous recevoir ainsi avec vos épouses, j'ai tout perdu ! Ta mère ne s'en remet pas. Elle est tombée en dépression et pleure à longueur de journée. Vous n'auriez pas dû venir nous voir, ce n'était pas la peine. Nous allons vous gâcher votre réveillon du nouvel an... »

En jean et bras de chemise, coiffé d'un vieux chapeau texan, Mr Willeker père avait reçu ses deux enfants l'air navré, en écartant ses bras dans un geste d'impuissance.

« Entrez quand même, j'ai essayé de rendre le petit salon à peu près viable. »

Ils étaient entrés dans la longue caravane installée dans le jardin de ce qui avait été leur propriété, quelques années auparavant.

« Mais je ne comprends pas, papa. Comment cela est-il arrivé ? » s'était enquis le fils aîné en prenant place avec Ronald sur l'étroite banquette du salon qui, une fois la table ôtée, pouvait se déplier et servir de lit d'appoint. De l'endroit où il se trouvait, il regardait l'écran géant de la télévision haute définition sauvée du désastre, ainsi qu'une branche de houx scotchée sur la porte intérieure de leur nouvelle habitation. En signe de bienvenue, quelques roses maigrelettes penchent tristement leur tête fatiguée dans un verre d'eau, au centre de la table de salon. Leurs deux épouses, silencieuses, s'étaient installées dans les fauteuils de cuir beige, en face d'eux.

« Il ne m'est rien arrivé de bien extraordinaire, la même chose qu'à des centaines de milliers d'autres américains. Et encore, nous avons la chance de pouvoir vivre dans cette caravane, sur ce bout de terrain dont le nouveau propriétaire nous laisse la jouissance. La plupart des gens qui vivent

désormais dans des roulottes comme nous sont obligés de s'installer sur des parkings de banlieue où les municipalités les tolèrent plus ou moins, quand ils ne sont pas réduits à dormir dans leur voiture. Oui, on peut dire que malgré tout nous avons de la veine dans notre malheur... » avait tenté de nuancer leur père qui se raccrochait de manière pitoyable à la pensée positive pour ne pas sombrer.

« De la chance dans notre malheur, ce qu'il ne faut pas entendre ! Pourquoi, mais pourquoi donc nous as-tu conseillé de vendre notre maison Lewitt, mon fils, nous y étions si bien ! » s'était alors lamentée la mère de Willeker en s'adressant à Ronald d'un ton geignard et plein de reproches. Elle était sortie de sa chambre en robe de chambre, des cernes énormes sous des yeux rougis à force d'avoir pleuré, les bigoudis encore enroulés sur les cheveux dans une ultime tentative de sauver la face et de se faire belle pour le réveillon du soir.

« Maman, personne ne pouvait savoir, et... » avait tenté piteusement Ronald.

« Ainsi, c'est toi qui leur a fait réaliser cette monumentale erreur ?! Je m'en doutais ! » avait accusé l'aîné.

« Ton frère n'y est pour rien, ce n'est pas un devin. Quand Bush s'est fait élire avec la promesse de relancer l'économie et l'immobilier, tout le monde l'a cru. J'ai pu revendre la maison Lewitt de votre enfance à un prix qui dépassait toutes les estimations, car il n'y en avait plus beaucoup et elles étaient devenues une célébrité historique. Avec l'argent de la revente et un crédit immobilier qu'on m'a accordé malgré ma petite retraite, nous avons acquis à crédit cette belle propriété de style victorien sur le jardin de laquelle nous sommes désormais installés. Avec piscine, salle de fitness et de remise en forme, et même une baignoire balnéothérapie à écran Tv intégré. Un luxe dont nous avons quand même profité un peu... » s'était confié son père, les yeux brillants, en repensant aux quelques mois de bonheur qu'ils avaient pu y connaître.

« Je te disais que c'était trop pour nous, que nous n'en avions pas les moyens... » pleurnicha sa femme en se mouchant bruyamment à ses côtés.

« Personne ne pouvait savoir. Mon banquier m'avait expliqué, comme Ronald, que les prix de l'immobilier ne cessant d'augmenter, je pourrais revendre trois ans plus tard ma nouvelle demeure avec une plus-value confortable. Cela me permettrait de rembourser mon crédit et d'acquérir de nouveaux biens. C'était le bingo assuré: le crédit servait à dégager une

plus-value capable de déclencher un nouveau crédit pour rembourser le premier ! Sauf que la bulle immobilière a fini par éclater à son tour, la surchauffe du marché prenant fin lorsque, les salaires stagnants, les logements proposés à la vente n'ont plus trouvé d'acquéreur. Les banques voyant moins d'argent rentrer dans leurs caisses, elles ont alors remonté leurs taux d'intérêt pour tirer plus de profit des malheureux qui, à mon image, avaient signé des crédits à taux faible mais variable, nous étranglant proprement et durablement.

Résultat, pris en tenaille entre la baisse de l'immobilier et la hausse des taux d'intérêt qui se répercutaient sur nos emprunts, à la fin de l'année 2006 nous sommes devenus, à l'instar de nombreuses autres familles américaines, incapables d'honorer nos obligations. Dans un premier temps, comme mes voisins pris dans la même impasse, j'ai d'abord loué la maison pour une somme qui remboursait mon crédit. C'est à ce moment qu'avec ta mère, nous nous sommes installés dans cette caravane achetée d'occasion, à l'intérieur même de notre jardin, pendant que des collègues moins fortunés décidaient quant à eux de se ré-installer chez leurs parents, ou dans leur voiture, en attendant le loyer de fin du mois. Mais je devais sans arrêt ajuster le loyer à la baisse, tandis que mes mensualités de crédit augmentaient régulièrement. C'était devenu inéluctable : la banque qui avait hypothéqué mon bien l'a repris et revendu à perte pour nous. Encore ont-ils trouvé un acquéreur. Actuellement, des centaines de milliers de maisons, même bradées, ne trouvent plus preneur, alors que leurs propriétaires en sont expulsés par leur banque... Je n'en veux pas à Ronald, tout le monde s'est fait piéger de la même manière par la chute de l'immobilier qui, après une hausse spectaculaire, est brutalement retombé. Quel spécialiste aurait pu le prévoir ? » avait conclu Willeker père d'un air fataliste.

« C'est en grande partie la faute des quanteux, ces mathématiciens fous qui ont prétendu régenter le marché à coup d'équations ésotériques. Mais mon frère en sait plus que moi sur le sujet... » dit Jack en lui cédant la parole.

« C'est en partie vrai. Chaque maison de courtage et fond de placement traite des quantités d'action de plus en plus nombreuses, avec des effets de levier démultiplicateurs ; il fallait donc trouver des formules mathématisables pour automatiser les échanges boursiers. Des polytechniciens et des ingénieurs en mathématique pointue ont été embauchés à prix d'or par les principales institutions financières, pour concevoir

d'abord des logiciels d'arbitrage et d'intervention automatique sur les marchés, puis pour prédire scientifiquement l'évolution des courbes boursières. C'est ainsi que, l'immobilier en hausse régulière, des extrapolations purement statistiques ont transformé le phénomène en courbes asymptotiques supposées ne jamais devoir s'arrêter puisque la pression démographique créerait toujours de la demande. D'où un calcul automatique des rendements supposés, des taux d'intérêts et des retours exceptionnels sur investissement dans vingt, trente, cinquante ans. Ces données mirifiques parvenaient dans d'autres ordinateurs qui déclenchaient l'achat de ces mêmes titres porteurs, les faisant aussitôt bondir, dans une logique auto-prédictrice fabuleuse.

Je crois vraiment qu'à un moment donné, le système est devenu dément et incontrôlable, parfaitement irrationnel, comme l'ordinateur Hal de 2001 l'odyssée de l'espace. Des auteurs tels que Jacques Ellul et Gilbert Simondon¹ expliquent d'ailleurs très bien qu'au-delà d'un certain seuil de complexité, les systèmes techniques tendent à fonctionner de manière autonome, en s'autorégulant à partir de leurs principes propres, sans que l'homme puisse en reprendre le contrôle... » avait tenté d'expliquer Ronald.

« Alors qu'il suffisait de regarder dans son portefeuille et dans celui de son voisin pour comprendre que ces prix étaient déconnectés de leur valeur réelle et de la capacité concrète des acheteurs, et qu'on était donc face à une bulle immobilière qui allait éclater à son tour. » avait répété Jack, laissant sous-entendre que Ronald avait pour le moins manqué de sens commun.

« Eh oui, l'esprit humain capable de s'aveugler et de croire à une irrationalité optimiste aux allures scientifiques, s'auto-persuade alors que le mouvement haussier persévèrera, alors que le bon sens dit forcément le contraire ! En 2006, un ancien trader, Nicholas Taleb, avait pourtant traité le père de la théorie mathématique à la base de la gestion de portefeuille de « charlatan », en affirmant le premier que Fannie Mae était « assis sur une poudrière » ; pourtant, personne n'a voulu

¹ Ellul, penseur français, a dénoncé cette autonomisation de la technique dans *La technique ou l'enjeu du siècle*. (Armand Colin, 1954). Voir aussi Simondon, plus optimiste, in *Du mode d'existence des objets techniques* (Aubier, 1958).

entendre les sinistres présages de ce cygne noir... » l'appuya Ronald, sans relever la pique lancée par son frère.

Avant que Frank ne puisse répliquer, sa mère prit la parole. Elle s'était visiblement ressaisie :

« Je vais quand même tenter de vous faire un dîner digne d'un réveillon de fin d'année. Je vous demanderai une seule chose : ne parlez plus de la situation, efforçons-nous de redevenir une famille normale. Au moins pour cette soirée, nous allons faire comme si rien n'était arrivé... » conclut-elle en séchant ses larmes.

Pendant la soirée, les deux frères, aidés de leurs épouses respectives, avaient respecté la trêve. Une seule fois, alors qu'ils fumaient une cigarette en dehors de la caravane, ils étaient revenus, entre eux, sur la situation.

« Je ne comprends pas que Fannie Mae et Freddie Mac se soient comportés de la sorte, comme des escrocs ayant mené à la faillite des dizaines de milliers de familles... » avait confié Jack.

« Ils ont été à la fois encouragés et dédouanés à l'avance par le président Bush et par Greenspan le président de la FED, ils n'avaient aucune raison de restreindre leur voracité sans limite ! » lui avait répondu son frère.

« Quand même, ils n'ont pas hésité à distribuer de nouveaux emprunts à des foyers sans ressource à des ouvriers, des chômeurs, des gens sur endettés, prospectant sans relâche dans les communautés afro-américaines et portoricaines. Leurs victimes pensaient confier leur argent à deux personnages au nom respectable, Fannie et Freddie, sans se douter que, fidèles à leur stratégie de tromperie et de mensonge, ces entreprises avaient créé de toutes pièces ces noms Marketing ne correspondant à aucune personne physique¹. Qui sait, même aujourd'hui, que chacune des lettres désigne en effet d'une manière habilement dissimulée les initiales de deux sociétés parmi les plus opaques qui soient ?... »

« ... Et encore, tu ne sais pas le pire. Car tu penses bien qu'ils étaient au courant, tout comme le Président des Etats-

¹ Fannie Mae et Freddie Mac semblent réels aux yeux des profanes, mais ce sont en fait des acronymes : l'un de Federal National Mortgage Association, l'autre de Federal Home Loan Mortgage Corporation.

Unis et la FED, que leurs nouvelles créances étaient douteuses et risquaient de ne jamais être honorées... »

« Encore la thèse du complot ? Non, je n'y crois pas... » s'était rebellé Jack. Son frère cadet avait souri face à tant de naïveté.

« Et la titrisation qui est en train de déstabiliser le système financier en menaçant de le faire exploser ? Je ne vais pas t'apprendre ce que c'est. En revanche, je peux te dévoiler sa véritable histoire, et tu vas être étonné en apprenant qu'elle remonte à bien loin dans le temps. En 2003, une réunion confidentielle s'est tenue dans le bureau ovale de la Maison Blanche. Outre le Président et son ministre de la Défense, Greenspan y assistait pour la FED, ainsi que Paulson, la nouvelle âme damnée de Bush. »

Cet ancien directeur de l'OMB² venait à l'époque d'être embauché par Bush. Cet homme grand, légèrement empâté, au crâne lisse et parfaitement chauve, avait des petits yeux de rapace derrière des lunettes rondes aux montures invisibles. Imbu de lui-même, sec et autoritaire, souvent colérique, animé d'une moue dédaigneuse qui le quittait rarement, il était réputé avoir une moralité et un parcours professionnel douteux : il avait commencé sa carrière sous les ordres du conseiller peu recommandable de Nixon, Ehrlichman, à l'origine de l'affaire des faux plombiers du Watergate. Il avait ensuite été embauché à la banque Goldman Sachs où, après avoir fomenté un coup d'état interne particulièrement tordu pour chasser son coprésident et rival Corzine, il en avait finalement été nommé directeur général. Il y était devenu spécialiste en placements financiers hasardeux. Il était notamment l'auteur des premières titrisations dont il avait tiré de nombreux bénéfices, avant d'occuper finalement le poste envié de Responsable du Trésor, disposant de toute la confiance du Président. Etant donné les capacités intellectuelles plus que limitées de ce dernier, autant dire que c'était lui qui lui soufflait les décisions à prendre dans le domaine économique.

« Si la réunion était secrète, comment pouvais-tu en avoir connaissance ? » avait demandé Jack à son frère, avec une ironie mordante.

² L'OMB, Office of Management and Budget, est une administration qui donne des conseils au Président en matière de gestion, d'affaires budgétaires et de régulation. Son directeur est nommé par le Président et le Sénat.

« Parce que mon beau-père le sénateur Mc Gill était le dernier invité, et qu'il m'a livré les minutes les plus importantes de la réunion. Tu veux les lire ? » n'avait pu s'empêcher de fanfaronner Ronald. Il avait alors sorti un calepin noir, et y avait cherché les bonnes pages pour que son frère puisse les lire...

3 Mai 2003, Washington bureau ovale, notes du Sénateur Mc Gill

Le Président :

« Soyons clair. C'est quoi, le risque ? »

FM2 (pour Fannie Mae et Freddie Mac) » :

« Nous vous avons aidé à relancer l'économie en appliquant vos directives au-delà de ce que vous pouviez espérer. Nous n'avons pas eu beaucoup de mérite : tout le monde rêve de devenir propriétaire, même si peu de gens prennent conscience qu'ils ne le deviendront effectivement au mieux, que sur leur lit de mort, avec les nouvelles échéances à cinquante ans que nous leur faisons signer !

Mais je le répète encore une fois, les gens qui ont souscrit ces nouveaux emprunts sont peu solvables, beaucoup risquent de ne pouvoir honorer leurs contrats. Nous tirons la sonnette d'alarme depuis le début que vous nous avez demandé de prospecter ces nouvelles cibles, parce que nous craignons ce qui se passera le jour où ils ne pourront plus faire face à leurs échéances. »

Greenspan :

« D'autant que nous allons remonter les taux d'intérêt comme prévu dans nos accords. Les taux bas constituaient un appât pour ferrer de nouveaux poissons et faire rentrer de l'argent frais dans les caisses de l'Etat et des banques, il faut maintenant tirer la ligne hors de l'eau pour déclencher le jackpot. »

FM2 :

« Sauf que je vous répète que les tirelires de vos concitoyens sont vides, merde ! C'est suicidaire... »

Le Président :

« Je croyais que vous aviez pris vos précautions en divisant et coupant ces dettes par morceaux et en les revendant à d'autres, ou quelque chose comme ça, pour ne pas apparaître en première ligne ... »

Paulson :

« Je suis l'un de ceux qui ont été à l'initiative de cette opération, Monsieur le Président, et je m'en félicite, car grâce à l'astuce que j'ai trouvé, il n'y aura pas de crise comme le redoutent nos interlocuteurs. Un peu d'optimisme et d'imagination, diantre ! » dit-il en se fâchant presque, avant de poursuivre :

« Pour faire bref, nous avons effectivement découpé, avec mes amis banquiers, les créances immobilières les plus risquées de ces couches de population peu solvables, en les regroupant par gros paquets de dettes douteuses : les RMBS ou *residential mortgage backed securities*, les plus fiables malgré tout ; les *equities*, les plus risqués, que les traders nomment entre eux les *loss money* ou « frics perdus » ; les mezzanines au taux de risque intermédiaire, et enfin les senior ou supersenior (AAA). Pour nous en débarrasser et ne pas supporter nous-mêmes les risques réels de non remboursement, nous avons ensuite regroupé ces paquets dans des véhicules de financement ad hoc qu'on a proposé sur le marché, en les traitant comme des obligations ou des titres à l'apparence anodins. C'est ce qu'on appelle la titrisation, Monsieur le Président, qui a donc consisté tout simplement à transformer des dettes pourries en titres de bourse. Étant donné le taux d'intérêt nettement plus élevé de ces contrats du fait du risque encouru, et de la durée allongée qui promet un rendement à long terme, de nombreuses personnes et institutions ont été alléchées par ces nouveaux types de placements qui proposaient un rendement nettement supérieur à la moyenne... »

Le Président :

« Mais le risque est toujours là, jusqu'à quand cette dissimulation va-t-elle tenir ? »

FM2 :

« Sans vouloir être pessimiste, je dirai jusqu'au moment où ça va craquer, comme le prédit le professeur d'économie

iconoclaste Minsky ¹. Même s'il est catastrophiste et si nous nous arrangeons pour le discréditer dans la presse en le faisant passer pour un marxiste aigri, il pronostique avec raison une crise à venir sans précédent. Vous ne faites que reculer pour mieux sauter, Paulson... »

Le Président :

« Que faire, alors, d'après vous ? »

Paulson :

« Il faut aller encore plus loin, et rendre la titrisation invisible en mélangeant ces titres douteux avec d'autres actions, systématiquement, dans tous les fonds de placement et portefeuilles boursiers qui rêvent de les intégrer pour améliorer leur performance, et qui permettent de diluer ainsi le risque. Surtout, il faut les faire sortir de notre seul pays et s'arranger pour les diffuser à l'étranger. C'est ce que nous avons commencé à faire avec succès, puisque tout le monde veut de ces nouveaux titres aux rendements alléchants. Nous utilisons entre autres des *hedge funds off shore*, situés dans des paradis fiscaux qui abritent ces titres pourris et les revendent plusieurs fois dans des paniers différents, si bien qu'à la fin plus personne ne sait où nos crédits pourris se seront glissés. Ainsi, ce ne seront plus nous qui, au final, aurons à supporter les risques. Nous n'avons pas le choix : la pyramide de billions de dollars de *subprimes* douteux et d'autres titres adossés à des prêts hypothécaires à haut risque va s'effondrer d'un jour à l'autre. Il est donc urgent de disperser le plus possible dans le monde entier ces « déchets toxiques » qui risquent de ne jamais être remboursés. »

Le Président :

« Ca me plaît. Après tout, s'ils sont nos Alliés, les pays amis doivent nous soutenir aussi dans nos dettes et dans les difficultés. Quant aux pays ennemis, ce sera une manière de leur faire payer, à eux, aussi un tribut involontaire... »

Le Ministre de la Défense

« Ca me satisfait aussi. Que la Russie et la Chine, en achetant nos bons du Trésor et en plaçant leur argent chez nous, soient à leur tour contaminés sans le savoir par nos actifs

¹ Minsky, économiste américain, post keynésien, fils de militants socialistes, a conceptualisé le « moment Minsky », c'est-à-dire le point de rupture où les investisseurs sur endettés sont contraints de vendre en masse leurs actifs pour faire face à leur besoin de liquidité, entraînant une spirale de baisse à l'origine d'une crise économique.

pourris, c'est de bonne guerre pour s'assurer de leur futur concours en cas de problème. »

Paulson :

« Une dernière chose. L'agence de contrôle pourrait encore être allégée. Il vaut mieux éviter le zèle de fonctionnaires incapables de comprendre la sophistication de ce genre de montages... »

Le Président :

« Nous avons pourtant déjà réduit, à votre demande, leur nombre de plusieurs centaines à une dizaine, si je me souviens bien... »

Paulson :

« Certes, Monsieur le Président, et c'était un bon début. Alors, autant aller au bout du raisonnement : une seule personne bien choisie remplacera aisément une dizaine d'incompétents. Mon ami John Walker ferait bien l'affaire, et en plus il vous permettra de réaliser ainsi des économies budgétaires... »

Le Président :

« Entendu ! »

Jack se retourne, surpris, vers son frère, se demandant quel crédit accorder aux notes qu'il vient de lire.

« J'ignore si ces notes sont vraies. En tous cas, elles sont explosives ! »

« Bien sûr qu'elles sont authentiques ! Il faut être naïf pour croire que personne n'avait imaginé les risques à venir, ni l'éclatement de la crise du crédit immobilier une fois que les souscripteurs insolubles jetteraient l'éponge. Tout a été calculé et prévu pour que les frais gigantesques de la dette soient exportés à l'extérieur des Etats-Unis en contaminant les autres économies qui, du coup, seraient indissolublement liées à la nôtre. Notamment l'économie des pays européens, qui avait le tort de nous porter à l'époque ombrage... »

« Machiavélique ! » commente Jack, impressionné.

« Non, tout simplement malin... » réplique son frère en ce début d'année fatidique.

24 Avril 2008, Paris

Oui, le réveillon familial a été bien triste cette année, se dit Willeker en s'en remémorant le déroulement. Et le début d'année n'a pas été mieux, avec ces mauvaises nouvelles

venues de Dakar. Mais après tout, il n'y peut rien. Heureusement, la Chine lui laisse un peu d'espoir. La Chine et Paris, où il venait d'arriver après son escapade au pays du Levant pour faire le point sur la nouvelle succursale ouverte depuis un mois à la Défense. En période de crise, l'investissement et l'ouverture de filiales lui semblent la seule solution pour continuer à augmenter son chiffre d'affaire en trouvant des rentrées d'argent frais.

Car la situation économique est alarmante depuis le début du mois de Janvier de cette nouvelle année 2009. En fait, la crise couvait depuis plusieurs années, mais cette fois-ci, elle semble bien présente. Désireux de prendre un peu de recul, Ronald Willeker parcourt son carnet de notes personnelles, assis à la brasserie du bout du boulevard Saint Michel d'où il peut contempler la Seine...

Août 2006, notes du carnet de Willeker (Eclatement de la crise)

Les mises en chantier de logements neufs ont baissé ces six premiers mois de l'année. Quatorze pour cent des américains ont du mal à payer régulièrement les échéances de leurs crédits souscrits en *subprimes*. Pour la première fois, un établissement qui commercialise des crédits hypothécaires a fait faillite à cause de créanciers insolvables.

Signes avant-coureurs de l'essoufflement du marché immobilier et d'un début de crise financière ? Je ne le crois pas, et même si les défauts de paiement se multipliaient, leurs pertes seraient diluées un peu partout dans le monde grâce aux véhicules de titrisation que nous avons commercialisés. Ils sont suffisamment solides pour amortir le choc. C'est ce que m'ont encore confié hier Paulson et le sénateur Mc Gill qui m'avaient invité à leur table. Penser à un cadeau pour les remercier. Havane et cognac ? Les commander et les faire livrer par un coursier.

En tout cas, prudence. Ne t'emballe pas, Ronald ; souviens-toi de l'année dernière, où tu as trop vite spéculé à la baisse, en jouant sur l'effondrement à terme des *subprimes*. Rien ne s'est produit. Mes clients y ont perdu trois cent mille dollars ; heureusement, je m'étais refait entre temps, et ils n'en ont rien su. J'ai annulé et fait disparaître les opération du bilan. Opération blanche.

Juin 2007, suite des notes

Le krach immobilier tant redouté a finalement éclaté. Dommage, j'avais eu raison l'année dernière, mais trop tôt ! A la bourse, il faut non seulement sentir le marché, mais être là où il faut, avec les bonnes décisions, au bon moment. Seul ce dernier critère m'a manqué pour réussir un coup de poker qui aurait été fabuleux. J'en pleure encore de rage.

Le prix des maisons dont plus personne ne veut s'est écroulé partout aux Etats-Unis. Les ménages qui les possèdent ne peuvent plus honorer leurs dettes, dont les mensualités continuent de grimper avec les taux variables que Greenspan maintient obstinément à la hausse. C'est un imbécile qui ne voit pas plus loin que le court-terme du bout de son nez, qu'il a au demeurant fort proéminent au milieu d'un visage usé avant l'âge, froissé comme un vieux parchemin. Il ferait mieux de rendre son tablier tant qu'il en est encore temps...

Avec la chute des prix immobiliers, la quasi totalité des *subprimes* se transforme du coup automatiquement en produits réellement, et non plus virtuellement toxiques. La valeur due par l'emprunteur à la banque dépasse en effet à partir de ce moment ce qu'il pourrait toucher s'il revendait sa maison. Ce qui veut dire que la banque ne pourra de toutes façons pas rentrer dans ses frais, et devra provisionner des pertes. Première annonce par la banque HSBC de provisions exceptionnelles liées à la prévision de ses futures déficits sur les *subprimes*.

Je dois être lucide : j'ai conservé trop longtemps les créances titrisées comprenant des crédits *subprime*. Il faut que je m'en débarrasse au plus tôt. Vendre, vendre ! Je déboucle en catastrophe mes positions.

17 Juillet 2007

J'ai perdu plus de deux cent mille dollars à cause de la revente tardive. Et cela aurait pu être pire : à peine mes positions débouclées à un cours encore à peu près normal, on annonçait l'effondrement des deux fonds d'investissement de la banque Bear Stearns qui avaient joué inconsidérément avec les *subprimes*.

Heureusement que le directeur de l'un de ces deux fonds s'était confié l'avant-veille au sénateur Mc Gill et que ce dernier m'a téléphoné aussitôt, car j'avais gardé des positions chez eux, confiant en leur solidité. Je ne l'ai bien entendu pas

avoué à mon beau-père. Je l'ai rassuré en lui disant que tout avait déjà été heureusement vendu la veille. Cela m'a permis de sortir du marché au dernier moment, juste avant la catastrophe.

Pour la première fois depuis longtemps, je doute, je ne sens plus où va le marché. On annonce officiellement que 2 millions de familles américaines sont incapables d'honorer leurs créances et ont perdu leur maison. En même temps, aujourd'hui, on enregistre une séance record au New York Stock Exchange. Le marché, erratique, est animé de mouvements contradictoires.

Octobre 2007

La crise des prêts immobiliers a malheureusement l'air de s'étendre à l'ensemble du système financier. Les principaux marchés boursiers ont ce mois-ci connu une baisse significative.

Je deviens pessimiste. Avec les nouvelles normes comptables qui ont été votées, les banques sont désormais tenues de notifier dans leurs comptes trimestriels les pertes de valeur de leurs actifs liés aux *subprimes*. Cela fait baisser leurs capitaux propres, et donc chuter mécaniquement leurs actions.

Le 13 septembre dernier, la cinquième banque anglaise, la Northern Rock spécialisée dans les crédits immobiliers risqués, a demandé pour la première fois l'intervention de la banque d'Angleterre pour éviter la faillite. Son cours a chuté de soixante douze pour cent et des queues de clients se sont formées pour retirer leur argent, comme en 1929.

Le 1^o Octobre, une dizaine de grandes banques dans le monde dont Citigroup et UBS ont annoncé la dépréciation de leur actifs à cause des *subprimes*.

Où le marché se dirige-t-il ? Je ne vois plus clair. Il faut que je me reprenne. Du calme et de la concentration : c'est la recette des vrais guerriers, qui ne se laissent jamais abattre par l'adversité.

C'est décidé : demain je me refais une petite santé, je pose trois cent millions sur un *tracker* de la mort et je renforce avec un Future. A moins que je ne contrebalance avec un swap de taux d'intérêt ou avec des Warrant Call, tout dépendra de l'état du marché à l'ouverture. En tous cas j'agis.

2 Janvier 2008

Réveillon avec ma famille dans la misérable caravane de mes parents. Détestable ! Mon frère essaye de me faire porter le chapeau, mais je n'y suis pour rien. Pourquoi serais-je le seul coupable ? Après tout, ils n'avaient qu'à ne pas être aussi naïfs. Ils sont tous blâmables de ce qui leur arrive, d'avoir cédé aux sirènes de l'argent trop facile. Mes parents les premiers. Et ils nous en veulent, à nous qui avons rendu leurs rêves possibles !

Peut-être faut-il éviter de laisser les gens décider de leur destin. Ils sont incapables de prendre les bonnes décisions, et ils vous critiquent ensuite si vous leur donnez des conseils qui ne marchent pas. Alors, quitte à être vilipendé, autant leur imposer nos vues. Je crois de moins en moins en la démocratie lorsque je vois la gabegie actuelle. Je me demande parfois si une bonne dictature éclairée ne serait pas préférable pour le bien des gens.

En attendant, lorsque j'entends mon frère me critiquer, ou que je subis les reproches muets de ma mère en pleine dépression, je commence à avoir des envies de vengeance et de meurtre. Si je les tuais tous, au moins ils cesseraient de me poursuivre la nuit dans mes cauchemars en me hurlant aux oreilles : « c'est ta faute ! c'est ta faute ! »

Un autre cauchemar récurrent vient hanter mes nuits. C'est la scène du World Trade Center à laquelle j'assiste, terrorisé, de l'intérieur, en voyant le Boeing s'encastrent, réacteurs hurlants, à l'intérieur de mon bureau. Le paquet d'ordres sanglants qui s'éparpillent alors autour de moi, tous barbouillés du mot « *subprime* » écrit en rouge, me hante. Était-ce un signe prémonitoire de ce qui allait se produire, lorsque j'ai fait pour la première fois ce songe terrifiant ? En tous cas, les terroristes ont réussi, sans même le savoir, leur coup au-delà de ce que les journalistes ont pu imaginer. Car ces tours jumelles symbolisaient littéralement le centre du commerce mondial, et c'est lui qui est peut-être en train de se fissurer et de s'écrouler aujourd'hui... »

19 janvier 2008

Journée d'enfer. Hier dimanche, Jean-Pierre Mustier, patron de la banque de financement et d'investissement BFI, m'appelle de son hôtel particulier de Paris où je suis allé dîner dernièrement pour finaliser l'accord de partenariat privilégié liant nos deux structures depuis plus d'un an. Il a deux

magnifiques tableaux de Soulages et de Poliakoff. Lui demander l'autorisation de les photographier et de les reproduire pour le hall d'accueil de mon nouveau bureau parisien, ils feront un effet splendide.

Il me dit avoir découvert une anomalie dans le compte d'un trader de la Société Générale que j'avais embauché auparavant, un certain Karovil. Au lieu de couvrir ses positions en passant des ordres contraires pour un montant presque similaire comme il est de coutume de le faire, il s'est livré à une spéculation aveugle et a lourdement perdu, dissimulant le tout en créant des opérations fictives et en falsifiant des documents comptables. Il a attribué les ordres à la Deutsche Bank qui dément avoir jamais passé de tels ordres. Le crétin ! Se faire prendre aussi facilement ! J'ai reconnu qu'il avait effectivement fait ses débuts chez moi. Je me suis bien gardé de dire à Mustier que je l'avais pris sous mon aile et spécialement formé, en lui apprenant mes petits secrets tendant à faire disparaître les traces des pertes de nos clients. J'espère qu'il saura se taire.

Aujourd'hui, sur ordre du gouvernement français qui perd la tête, et malgré mes conseils de garder son sang froid, Mustier m'a dit que la Société générale avait décidé de déboucler en catastrophe les positions prises, en plein marché baissier. Elle va perdre au moins 5 milliards d'euros, et moi un petit million de dollars.

Car Karovil travaillait aussi pour moi, en sous-main.

Février 2008

Avec mes dernières pertes, je commence à être en limite de liquidités. Mon frère Jack me téléphone et m'avoue que c'est encore pire pour lui : si les banques résistent à la crise en empruntant à la FED, les fonds d'investissement et le reste du système bancaire fantôme qui n'a pas accès aux lignes de crédit de la FED puisque ce ne sont officiellement pas des établissements bancaires, n'ont quant à eux aucun recours. Or, les investisseurs les plus avisés veulent retrouver leur cash. Ils obligent Jack à dégager de la trésorerie en réalisant à perte ses actifs liés aux *subprimes*, devenus invendables.

C'est le début d'un véritable cercle vicieux qui déclenche une spirale à la baisse généralisée : les actifs vendus à perte par les fonds sont comptabilisés au cours du marché. Ils deviennent donc automatiquement des pertes dans les bilans de banques qui avaient acheté les mêmes actions. Du coup, la crise de

confiance s'étend à elles. Les fonds aux abois, choqués du manque de coopération des banques qui refusent de leur prêter de l'argent, n'hésitent pas à vendre à terme leurs titres mal en point et à spéculer sur la baisse des actions des institutions financières, déclenchant effectivement leur chute dans la spirale....

Des dizaines de fonds d'investissements pris à la gorge n'ont rien trouvé de mieux que de bloquer dernièrement les retraits de leurs déposants. Une inquiétude et une crise de confiance généralisée ont suivi. Ce n'est pas la panique contagieuse de 1929 lorsque les particuliers se ruèrent au guichet de leur banque pour retirer leur argent, mais une appréhension autrement plus dangereuse entre banques et institutions financières. Nul ne sachant où sont passées les *subprimes* savamment dilués, ni qui détient des actifs toxiques, plus personne ne se fait confiance, tout le monde retire ses placements et refuse de prêter de l'argent à l'autre, de peur qu'il soit vérolé et incapable de rembourser.

J'en suis à me demander comment prévenir mes principaux clients de leurs pertes et des risques à venir. Pour le moment, je louvoie et je leur annonce des résultats fictifs rassurants. Ils me louent pour ma clairvoyance. Tout va très bien, Madame la marquise...

2 Avril 2008

Heureusement, ma nouvelle succursale ouverte en Chine fait des miracles. Passé une semaine de répit à Shanghai avec Rosalie. Et avec Liu Chi, que je rejoignais pour des parties de jambe en l'air dès que ma femme faire allait des emplettes ou une manucure. Enfin quelqu'un de reconnaissant, qui ne m'en veut pas et qui admire ma réussite ! Si elle savait...

Les prochains Jeux Olympiques ont créé une euphorie haussière à contre-courant. Les Chinois se pressent pour ouvrir un compte et emprunter le produit miracle de mon ami Oswald, garanti à 9% par an, quels que soient les résultats. Mais cette rentrée d'argent frais me permet à peine d'éponger mes dettes. Tout juste de refaire ma trésorerie pour affronter les demandes de retrait qui s'accumulent.

J'ai de plus en plus de mal à me concentrer. Ce matin, j'avais monté ma stratégie sur un graphique de trente minutes en contrôlant bien les cours sur un graphique parallèle d'une période de cinq minutes. Les prix à cinq minutes se sont mis à

décrocher dans le sens inverse de la stratégie que j'avais fixée à trente minutes. Trop nerveux et craignant le pire, je prends une nouvelle position sur le graphique de cinq minutes, à contre tendance de celui de trente minutes. A peine la position prise, le mouvement s'inverse à nouveau. Bref, je me laisse balader par le marché, je ne le contrôle plus. C'est mauvais signe, il faut que je me reprenne !

Où allons-nous ? C'est terrible, mais je ne comprends plus rien au marché, je ne le sens plus. C'est comme s'il s'était mis à fonctionner de manière autonome et aveugle, à la façon d'un dieu capricieux qui nous ballade au gré de ses humeurs, sans que nous puissions en reprendre le contrôle. Alors que le principe intangible auquel nous avons tous adhéré est de laisser le marché faire, les faillites étant une manière pour le système de se purger et de se débarrasser des mauvaises herbes, la FED ne cesse d'intervenir pour soutenir les banques de dépôt en difficulté. Pire, elle vient d'accepter de re-financer pour la première fois une banque d'investissement, c'est à dire un établissement non bancaire stricto sensu. Bear Stearns ne se remettant pas de la défaillance de ses fonds d'investissement et risquant une faillite estimée à treize mille cinq cent milliards de dollars, la FED a accordé à la Morgan Chase un prêt du Trésor pour la racheter. Du jamais vu par rapport à l'orthodoxie capitaliste, à y perdre son latin. Et je ne suis même pas sûr que cela serve à quelque chose !

Je suis comme un croyant qui voit les prêtres de sa religion soudain se comporter à l'opposé de leurs principes, et qui n'est pas loin de perdre sa foi en Dieu...

La crise ne fait que s'amplifier depuis un an, se dit Willeker, l'air sombre, en refermant le carnet de notes qu'il avait commencé à rédiger deux ans auparavant, et en regardant couler une Seine imperturbable...

Dimanche 14 Septembre 2008, lac Michigan (intervention de l'Etat)

La discussion est orageuse dans le ranch du sénateur Mc Gill. Défendant les positions du Trésor américain et de Bush qui aurait bien aimé ne rien entreprendre pour ne pas se compromettre en cette fin de mandat, Paulson, rouge de colère, est comme à l'accoutumé le plus virulent :

« Nous n'allons pas encore intervenir une semaine, à peine après l'aide de deux cents milliards de dollars que nous avons

été contraints d'apporter à Fannie Mae et Freddie Mac pour éviter leur faillite ! Mise au courant du sauvetage que nous étions en train de préparer, comme par hasard la banque privée Leehman nous prévient le 6 septembre qu'elle est dans le rouge de deux cent milliards de dollar. Et il faudrait que l'Etat participe à son augmentation de capital ? Hors de question ! En plus, nous avons tenté de faire un premier tour de table et de trouver un cartel de banques intéressé à les reprendre, mais son PDG Richard Fuld prend tout le monde de haut. Du coup, j'ai bien peur que, Lundi prochain, elles ne rejettent mon plan de sauvetage qui ne peut réussir qu'avec leur aide. Fuld ne supporte pas l'idée de voir un établissement qu'il dirigeait depuis quinze ans perdre son indépendance et passer sous la coupe d'un concurrent ? Eh bien, qu'il crève ! Laissons le faire faillite, cela servira de leçon et montrera que l'Etat n'a pas vocation de sauver les brebis égarées... »

Willeker le soutient dans sa violente diatribe, à la grande satisfaction du président Bush qui aime les bravaches.

« J'ai toujours appris qu'il fallait laisser le marché réagir seul, je ne vois pas non plus les raisons d'intervenir. D'autant que leurs dettes sont diluées dans un bon nombre de comptes et que leurs clients s'en remettent. Si vous acceptez d'intervenir pour sauver Lehmann, tous les autres canards boiteux vont sortir du bois et réclamer aussi des aides en prenant l'Etat en otage: l'assureur AIG et Morgan Stanley seront les premiers sur la liste, mais ce ne sont pas les seuls... »

Greenspan, qui a quitté la FED deux ans plus tôt et qui se fait rétribuer depuis comme conseiller financier à raison de cent cinquante mille dollars la conférence, s'en prend alors à Willeker, au nom d'un réalisme qui a marqué l'ensemble de sa carrière:

« Malheureusement, je crois qu'il va bien falloir renflouer les firmes que vous citez, notamment AIG. Les risques sont trop importants. Nous savons que leur division financière a émis des CDS adossés à des CDOS pour quatre cent quarante milliards de dollars, dont soixante milliards de subprimes. Et comme ils assurent la plupart des risques liés aux subprimes, s'ils disparaissent, c'est tout le marché qui s'écroule. Ils nous tiennent, qu'on le veuille ou non, comme tous les flambeurs qui ont trop perdu au casino, et à qui on doit laisser une occasion de se refaire. »

Oswald se range avec opportunisme de son côté, à la surprise de Willeker qui s'arc-boute sur les principes du libre échange et de la non intervention de l'Etat.

« De toutes façons, ces dettes existent, et il faudra bien que quelqu'un les paye. De manière cynique, il n'y a pas trente six solutions si nous voulons éviter une banqueroute mondiale : dans l'hypothèse où l'Etat paie l'addition, ce sera avec de nouveaux emprunts que les contribuables devront bien rembourser, d'une façon ou d'une autre. Sauf si les banques arrivent à nous rendre l'argent entre temps, mais il ne faut pas trop rêver. Même si nous affirmons bien entendu l'inverse pour faire passer la pilule. Alors que vaut-il mieux : leur faire tout perdre aujourd'hui, ou les endetter à long terme pour leur éviter de se retrouver à la rue ? »

Greenspan qui paraît toujours aussi fatigué et désabusé depuis qu'on l'accuse d'avoir été à l'origine du surendettement des ménages en maintenant trop longtemps des taux d'intérêt artificiellement bas pour attirer le chaland, commence par une étonnante auto-critique :

« Il faut savoir reconnaître ses erreurs. J'ai cru comme tout le monde que le marché laissé à lui-même pouvait se gouverner seul, et que l'intérêt bien compris des banquiers les amènerait à ne jamais prendre trop de risques avec leurs clients. C'était sans compter sans l'absence de borne de l'avidité humaine à court terme. Si la situation l'exige, l'Etat doit reprendre les commandes... »

Après cette longue digression destinée à justifier son revirement, il continue et fait enfin connaître le fond de sa pensée, aussi simpliste que cynique :

« Quand le surendettement des pays en voie de développement a explosé, il a fallu désigner un payeur, et c'est leur gouvernement qui a emprunté pour sortir les populations de la crise en s'engageant à appliquer les mesures drastiques du FMI. La situation est en tous points comparable : le surendettement des ménages et la crise des institutions financières ont atteint un tel stade qu'il faut bien trouver des payeurs. Ce seront, comme d'habitude, les contribuables : il leur suffira de se serrer la ceinture de plusieurs crans supplémentaires. Sur une ou deux générations, le temps de tout assainir. Après tout, les pays africains l'ont déjà fait... »

Willeker ne peut s'empêcher de penser à son ami africain dans le besoin. Il n'a pas envie du même destin, il est même tenté un moment de s'opposer à Greenspan. La crainte de

déplaie à Bush le retient toutefois : ce dernier a changé d'opinion, il approuve visiblement Greenspan. Au fond de lui, Ronald sait d'ailleurs que le plan cynique de Greenspan représente la seule solution pour sauver le système.

16 Septembre 2008

Deux jours plus tard, les banques qui auraient pu faire office de repreneur s'étant désistées et Paulson ayant refusé obstinément d'intervenir, Lehmann est officiellement déclaré en faillite. Il s'en suit une chute dramatique des places boursières, un nouveau krach à l'échelle mondiale.

L'assureur AIG, déjà mal en point, est obligé de couvrir les dettes de Lehmann qu'il avait accepté contractuellement de garantir. Sa dette grimpe vertigineusement en une seule journée à trente cinq milliards de dollars. Son cours s'effondre à son tour ; le monde entier panique à l'idée qu'après Lehman, le gouvernement américain puisse laisser une institution non bancaire comme AIG faire faillite à son tour.

Heureusement, cette fois-ci le flair de Willeker ainsi que les informations privilégiées dont il dispose lui permettent de remonter la pente pour un moment. Il prend deux positions successives : l'une, en jouant à court terme AIG à la baisse alors que tous ses collègues tablaient sur un sauvetage par l'Etat. Au plus bas, il rachète alors un maximum d'actions, adoptant une position haussière hautement risquée et spéculative à terme, afin de décupler sa force de frappe. Lorsqu'il passe l'ordre qui l'engage bien au-delà de ses capacités réelles de trésorerie, pour plusieurs millions de dollars, il sent à nouveau revenir l'ivresse du risque : une boule dans la gorge, une envie folle d'aller vider sa peur aux chiottes, et puis une flambée soudaine d'adrénaline et d'excitation qui monte du bas du dos jusqu'au sommet de son cerveau, en passant par son sexe qui bande de manière incongrue. La sueur au front, il suit sur l'écran électronique l'évolution du cours qui, après une hésitation, explose soudain et repart à la hausse, vertigineusement. On vient d'annoncer in extremis l'intervention de l'Etat : Paulson recule finalement et prête pour la première fois quatre vingt cinq milliards de dollars à un organisme non bancaire. Willeker en pleure de joie, comptant mentalement les bénéfices qui s'engrangent, par dizaines, par centaines de milliers, par millions de dollars. Il est sauvé, à nouveau il se sent le roi du monde !

Ronald doit une fière chandelle à son ami Oswald. C'est lui qui lui a rapporté la fin de la discussion et le compromis auquel étaient finalement parvenus les protagonistes de la discussion au ranch de Mc Gill, la veille au soir : on laisse tomber l'un, on sauve l'autre. Malgré ses principes libéraux, même Paulson le colérique a finalement tourné sa veste, exigeant toutefois au passage de changer le management d'AIG au complet et de laisser l'Etat devenir actionnaire à quatre vingt pour cents, ce qui est une première dans l'histoire du capitalisme américain. L'histoire se clôt ainsi sur une fin qui se situe dans la droite ligne du système : quelqu'un n'a-t-il pas dit un jour que le capitalisme, c'est la privatisation des bénéfiques et la collectivisation des dettes ?

29 septembre 2008

Nouveau revers pour Paulson, dont se réjouit secrètement Willeker. Son plan qui proposait de racheter les mauvaises dettes aux banques et de les isoler dans une structure à part est rejeté par la chambre des représentants. Les critiques sont unanimes : à gauche, on lui reproche d'endetter le pays et donc, à terme, les contribuables au lieu de soutenir les ménages ; de vouloir sauver les banques sans les contrôler par une nationalisation. A droite, on pousse des cris d'orfraie à l'idée de voir l'Etat intervenir dans le secteur privé.

Willeker explique à son ami Oswald qui ne s'attendait pas à un tel affront que les députés lui font surtout payer le scandaleux enrichissement du fond de placement Paulson, dont la presse vient de révéler qu'il a remporté plus de trois milliards de dollars de bénéfice en profitant de la déconfiture du marché de l'immobilier. Début 2007, bien placé comme il l'était, il avait ouvert à la souscription plusieurs fonds destinés à se protéger contre les risques des subprimes. Plus ces derniers perdaient de leur valeur, plus ses produits devenaient attrayants ; d'où une performance exceptionnelle de l'ordre de cinq cent pour cent en un an. Le milliard de dollars confié par des investisseurs avisés s'était ainsi trouvé multiplié par douze. Et notre cher Paulson, à l'origine de la crise des *subprimes*, avait empoché au passage une petite commission de plusieurs milliards de dollars. Plus grave, parce que plus proche du délit d'initié sur lequel la SEC enquêtait, il avait ensuite spéculé sur la chute du cours de Bear Stearns, une banque qu'il connaissait bien : il en avait été l'un des dirigeants dans les années 1990, avant d'être récemment

consulté pour savoir s'il fallait la sauver. La FED renflouant comme par hasard la banque après que son action ait perdu quatre vingt dix pour cent de sa valeur, Paulson avait joué à contre-courant en pariant sur la survie de la banque, et touché à nouveau d'énormes plus-values.

A la suite du rejet du plan Paulson, la panique s'empare à nouveau des places boursières, Wall Street chute de presque huit cent points. Willeker perd un peu, mais heureusement il avait déjà défait toutes ses positions gagnantes sur AIG, au plus haut de la courbe. Il s'en sort à ce moment sans trop de mal et continue à penser qu'il e refait. Même en période trouble, il est possible de continuer à jouer des positions gagnantes en Bourse. C'est du moins ce qu'il croit, sans savoir ce qui l'attend...

12 Novembre 2008 : Shanghai (effet domino et crise mondiale)

« Que s'est-il donc passé le 6 Octobre dernier, Mr Willeker ? » demande Liu Chi au visage de lune et à la taille de guêpe à son patron. Willeker, l'air soucieux et fatigué par le décalage horaire, vient de s'installer, les pieds sur la table, au dernier étage du gratte-ciel qui domine la baie somptueuse de Shanghai la besogneuse. Cette fois-ci, il n'a pas pris le temps de visiter la ville ultramoderne située à l'embouchure du Yang Tsé et de la mer de Chine comme lors de son dernier voyage avec son épouse Rosalie ; ni même de retourner se reposer quelques instants dans le délicieux et insolite jardin traditionnel du mandarin Yu situé en plein centre ville

« Oh, pas grand chose, un krach de plus ! » essaye-t-il de dire en riant.

« Les banques gardant leurs liquidités et ne prêtant plus depuis le rejet du plan Paulson, la situation était bloquée. Menace d'asphyxie du système monétaire et du crédit, crise de solvabilité extrême. Juste avant le nouveau krach du 6 Octobre, le gouvernement américain avait encore été contraint de prêter un peu plus de trente sept milliards à AIG qui s'avère un puit sans fond. Les bourses d'Islande et de d'Hongrie se sont effondrées, leurs fonds de placement en faillite ayant retiré leurs capitaux pour faire face aux demandes de cash. Bref, les investisseurs de tous les pays ont eu un coup de blues... »

« Pourtant les Etats sont intervenus en masse pour soutenir les marchés... » ose-t-elle.

« Oui, mais la confiance n'est plus là. Le plan ré-écrit en catastrophe par Paulson en s'inspirant du premier Ministre

Gordon Brown à Londres a finalement été adopté le 3 Octobre par la Chambre des représentants sans changer grand chose. Il engage pourtant les Etats-Unis pour mille milliards de dollars destinés à couvrir les emprunts immobiliers, les dettes bancaires et les comptes des épargnants, mais sans rien prévoir pour les *hedge funds*. Et les investisseurs savent que ce n'est qu'un sparadrap temporaire.

En Europe, après l'échec d'un sommet destiné à concerter les politiques des différents pays, une garantie européenne de mille sept cent milliards d'euros a également été créée pour soutenir les banques en difficulté. Je doute que cela suffise à enrayer la panique qui s'est emparée des bourses, lesquelles clôturent toutes à la baisse. En France, l'indice Cac 40¹ a ainsi perdu vingt deux pour cent de sa valeur en une seule semaine, du 6 au 10 octobre. J'ai dû fermer le bureau que j'avais ouvert à la Défense, avant de venir vous voir pour me rendre compte de la situation en Chine. Parlons donc de vous : où en est la situation ? D'après mes sources, les premiers craquements du système immobilier et financier se font aussi entendre de votre côté, en Chine... »

Willeker ne s'étend pas plus sur les causes du dernier krach, ne voulant pas avouer que cette fois, ses informations étaient mauvaises. Ses amis haut placés et les politiciens qu'il fréquentait, trop confiants en leur plan, restaient persuadés que psychologiquement l'annonce des milliards sur le point d'être injectés par l'Europe et par les Etats-Unis suffirait à créer un électrochoc salutaire et faire repartir le marché. Comme eux, Willeker avait joué à la hausse en réinjectant toute sa trésorerie avant d'être pris à contre-courant, ses pertes gigantesques effaçant le coup de génie qu'il avait réussi sur AIG, et lui faisant de nouveau perdre la quasi totalité de ses fonds propres.

Il avait passé l'après-midi du 6 Octobre seul dans son bureau, atterré, l'œil vide fixé désespérément sur son écran. Pendant des heures, tel un capitaine aux commandes de son navire qu'il voit inexorablement sombrer, il avait tenté de maîtriser la situation en contrôlant sa respiration, fermant les yeux puis les rouvrant pour regarder autrement des chiffres désespérément à la baisse, cherchant des solutions alternatives. Il avait bien colmaté quelques pertes, mais sans trouver d'autre

¹ Le CAC 40, ou Cotation assistée en continu, est le principal indice boursier de Paris, calculé à partir des cours de quarante actions choisies parmi les cent sociétés les plus importantes de la bourse française.

plan de sauvetage. De tous façons, il n'avait plus assez de fonds pour tenter de monter une autre stratégie. Les pleurs aux coins des yeux, il avait dû regarder les fortunes de ses principaux clients s'écrouler les uns après les autres. Lessivé, il avait finalement quitté les bureaux à la nuit tombée. Il ne pourrait jamais se refaire, il était fini. Il n'était pas rentré chez lui, allant se saouler et finir à trois heures du matin avec des prostituées dans les bas fonds de Chicago. Rosalie l'avait recueilli, ivre, livré par un taxi trop content de se débarrasser à cinq heures du matin de ce passager qui empestait l'alcool.

Le lendemain, il avait décidé de se rendre en Chine, son ultime espoir.

Sommée de dire la vérité sur la situation dans son pays, Liu Chi hésite un moment. Elle passe sous silence la visite, une heure plus tôt, d'un couple de vieux paysans montés de leur village lointain qui avaient insisté pour la voir. Ils lui avaient expliqué en pleurant qu'ils avaient confié à son fond la totalité des économies amassées au long de leur vie, espérant que les rendements promis permettraient de payer des études à leur enfant parti vivre en ville. Une semaine auparavant, ils venaient d'apprendre, juste au moment où ils avaient voulu sortir l'argent pour le lui donner, qu'ils avaient tout perdu. Ils avaient décommandé la fête prévue en son honneur, mais ils ne parvenaient pas encore à croire que leur magot était parti en fumée. Ils étaient venus avec l'espoir qu'elle leur rende l'argent. Elle ne chercha même pas à leur expliquer : ils ne comprendraient jamais rien au principe de la bourse, et encore moins aux raisons mystérieuses qui avaient entraîné leur ruine, mais qu'y pouvait-elle ? Rien, absolument rien. Elle les avait raccompagnés à la porte de son bureau en leur laissant lâchement espérer que leur dossier serait examiné avec attention, et qu'une réponse leur parviendrait dans les six mois suivants. D'ici là, ils se seraient habitués à l'idée...

Ce n'est pas la peine d'importuner son patron avec cette broutille. Par contre, elle décide de jouer franc-jeu et d'exposer honnêtement la situation actuelle.

« C'est vrai que le flux des nouveaux investisseurs se tarit, les gens sont plus prudents. Après les jeux olympiques, on s'aperçoit que les prix ont grimpé un peu artificiellement, donc les prix stagnent, certains partent à la baisse. Mais c'est un réajustement structurel comme vous dites... »

« Sauf que je comptais sur ces nouvelles rentrées pour tenir mes positions... Et où en est la ville de Dongguan ? » demande

incidemment Ronald en saisissant une liasse d'ordres qu'il feuilletait distraitemment.

Liu Chi sursaute. Comment était-il au courant ? Cette ville était jusque là la fierté de la nouvelle Chine. Elle abritait environ trente mille industries, dont la moitié à capitaux étrangers, produisant et vendant dans le monde entier des produits informatiques, des chaussures et des vêtements. La ville compte plus de dix millions d'habitants, avec un PIB de plus de trois cent milliards de yuans en 2007. Malgré cela, la crise avait dernièrement causé la fermeture d'un grand nombre d'usines.

Liu Chi se réfugie derrière la langue de bois officielle pour répondre. Elle n'a pas été éduquée dans les meilleurs écoles du Parti pour rien...

« Selon Liu Zhigeng, secrétaire du Comité municipal du Parti communiste chinois pour Dongguan, six cent vingt sept entreprises ont connu des pertes de sept cent vingt millions de dollars durant les trois premiers trimestres. Cependant, la ville a attiré et utilisé plus de deux milliards de dollars d'investissements. Selon ses prévisions, le premier semestre 2009 risque d'être plus difficile. Mais le gouvernement municipal s'est préparé à la crise en cessant de demander un impôt et les redevances habituelles aux sociétés implantées, de façon à les aider à affronter la situation. Cela représente plus de sept cent millions de yuans d'économies pour ces firmes, auxquelles il faut ajouter un milliard de yuans d'aide pour la structuration industrielle, un milliard de yuans pour soutenir les petites et moyennes entreprises, et un autre milliard de yuans pour la formation des chômeurs ou les aider à se lancer dans les affaires. Comme vous le voyez, nous mobilisons des moyens considérables. Les affaires devraient donc repartir... »

« Cela me confirme surtout que la crise ne vous épargnera malheureusement pas plus que nous. C'est comme un virus qu'on aurait contenu à grande peine dans les enceintes de la bourse et qui, une fois échappé, contamine tout sur son passage, créant une pandémie qui va affecter désormais l'ensemble de l'économie réelle. »

« N'êtes-vous pas pessimiste, mon cher Ronald ? Un peu de gaieté et d'optimisme vous ferait du bien » dit Liu Chi en se rapprochant d'un air suggestif.

Ronald s'écarte.

« Je ne crois hélas pas être pessimiste : la bourse japonaise a plongé le 18 Septembre dernier de mille trois cent points après la faillite de Lehman. En Espagne, deux cent soixante dix

mille emplois ont disparu en un an dans les travaux publics. La récession a déjà gagné l'Allemagne, première économie européenne ainsi que la France et de nombreux autres pays. C'est l'effet domino. Dans une économie où tout est interconnecté, les choses s'écroulent comme un château de cartes, les unes après les autres »

Il regarde Liu Chi longuement avant de lui annoncer, la voix tremblante :

« Liu, je suis désolé, mais je vais devoir aussi fermer mon bureau de Shanghai... »

Décembre 2008, New York (la débâcle finale)

« Pourquoi ne m'as-tu rien dit, mais pourquoi ne pas m'avoir prévenu avant ? »

Installé en haut du luxueux Lipstick Building, à l'angle de la cinquième quatrième rue qui abrite le siège de la prestigieuse société de son vieil ami, Willeker laisse éclater son dépit. Il attrape par son col le costume trois-pièces confectionné sur mesure d'Oswald et le secoue vigoureusement, pleurant de rage.

Avec l'âge, ce dernier est devenu respectable et plus charmeur que jamais. Lunettes à monture transparente, tempes grisonnantes, il soigne visiblement son apparence de membre incontournable de l'establishment. Après avoir été trader, puis fait fortune en développant le marché des échanges électroniques en devenant un moment président du Nasdaq, ce consultant de haut niveau a fondé sa propre société de courtage dans les années 1980. Grâce aux liens noués avec des politiciens influents comme le Sénateur Mc Gill et avec des banques aussi prestigieuses que Goldman Sachs ou Merrill Lynch, il a réussi à drainer une clientèle huppée. Il se propose de gérer leur fortune par le biais d'une autre société de conseil en investissement. Depuis quinze ans, il promet un rendement supérieur de cinq pour cent à la moyenne du marché, s'engageant à ne jamais descendre en dessous de huit pour cent. Quand on l'interroge sur sa recette, il regarde ses interlocuteurs d'un air sibyllin en murmurant qu'il suit personnellement chaque placement. Cela donne d'autant plus confiance qu'il observe une politique de recrutement de nouveaux clients hyper-sélective : plusieurs années sont nécessaires avant d'être invité à le rencontrer sur un parcours de golf aussi prestigieux que le Boa Rio Golf Club, ou le Palm Beach Country Club de

Miami, tous deux exclusivement fréquentés par des milliardaires ou par des célébrités. Il faut ensuite être accepté à dîner à sa table lors d'un des innombrables galas de charité dont il est l'un des plus généreux donateurs, avant de pouvoir lui confier enfin, tremblant comme un petit garçon qui confie sa tirelire à sa maman, la somme dont on lui demande, dont on le supplie presque de s'occuper. Parmi ses clients, il a l'honneur de compter les principaux fonds d'investissement, le cinéaste Stephen Spielberg, le prix Nobel Elie Weisel, ainsi que nombre d'ONG et d'organismes humanitaires qui lui accordent une confiance aveugle pour gérer leur trésorerie.

« Tu étais ma dernière bouée de sauvetage. Quand je pense que j'ai même fait mettre chez toi la totalité des vingt quatre millions de dollars de trésorerie et de fonds de roulement de la prestigieuse New York University, et que le mois dernier encore je t'ai amené de nouveaux clients en leur promettant un rendement assuré de huit pour cent, je rêve, ou plutôt je cauchemarde, dis-moi que ce n'est pas vrai ! »

« Hélas, si ! Tout était du vent. Si je ne réponds jamais lorsqu'on me demandait mon secret, c'est qu'il n'y en a tout simplement pas. Comment avez-vous pu croire, vous tous, et toi le premier, qu'il est possible de promettre un rendement régulier de ce niveau, quoiqu'il arrive ? J'ai tout simplement mise en œuvre la plus vieille astuce du monde, l'affaire pyramidale : sans fonds, je recrute d'abord des clients prestigieux qui en font venir d'autres ; les sommes apportées par les nouveaux venus permettent de payer les intérêts promis aux premiers. Comme il s'agit de gens fortunés qui ne touchent pas à leur argent, ils ne sortent même pas leurs bénéfices. Il leur suffit de voir, chaque année, le relevé de compte personnel totalement fictif que je leur remets avec un joli rendement bien en évidence... »

« Mais comment cela a-t-il pu passer inaperçu ? C'est insensé ! »

Oswald regarde avec une commisération paternaliste son ancien ami :

« Comme si c'était à moi de t'apprendre comment faire quand on veut cacher ses pertes et afficher des résultats attrayants... Je m'occupais personnellement des comptes et des bilans, avalisés chaque année par de jeunes sociétés comptables que je contrôlais en sous-main pour mieux m'assurer de leur docilité. J'ai bien eu en 1992, en 1999 et en 2005 des contrôles de la SEC, le gendarme de la bourse, sur dénonciation de

concurrents qui trouvaient mes résultats trop beaux pour être honnêtes, mais ils n'ont rien trouvé à redire à mes bilans. Je dois t'avouer que le fait que ma chère nièce Sarah se soit mariée avec mon gendre qui travaille depuis dix ans à la SEC m'a bien arrangé, aussi... » dit-il en souriant.

« Une affaire de famille, en quelque sorte, puisque tes deux fils et ton neveu sont également à tes côtés. Mais alors, pourquoi, d'un seul coup, ce krach imminent alors que je te demande simplement de déboucler pour à peine plus que trois millions de dollars ? Tu les as encore largement ! »

« Non, il faut me croire, je n'ai plus rien. Le mécanisme s'est enrayé avec la crise. Mes clients les plus riches sont durement touchés et se mettent, comme toi, à me demander des retraits importants, que je ne peux plus financer par l'apport de nouveaux clients, devenus à l'inverse de plus en plus rares. Et comme le dit un dicton de mon enfance, «c'est quand la mer se retire que l'on voit ceux qui se baignaient tout nus. »

« Je n'arrive quand même pas à y croire ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu avant qu'il ne soit trop tard ? Je suis quand même ton meilleur et ton plus vieil ami » dit Willeker en s'effondrant sur le canapé confortable du bureau d'Oswald, lequel servait habituellement à d'autres fonctions plus agréables.

« Je suis sincèrement désolé, crois-moi, de constater le pétrin dans lequel je te mets. Peut-être que j'avais peur de ton jugement. Je ne voulais pas que tu me voies comme tu me regardes aujourd'hui. Je tenais trop à ton estime, pour toi j'étais resté le grand frère, un personnage qui te servait de modèle de réussite. Et puis, j'ai cru jusqu'au dernier moment que j'arriverais à renverser la situation. J'ai joué de plus en plus gros. La déconfiture de l'automobile, le refus du gouvernement de venir suffisamment vite et fort à l'aide des industries de Detroit m'ont achevé. »

« C'est pareil pour moi, c'est dramatique, j'ai spéculé sur une aide de l'Etat promise par le nouveau président Obama qui ferait remonter les cours mais qui n'est toujours pas venue, je suis aussi au tapis. General Motors, aux abois, fait pression sur le gouvernement pour obtenir des aides d'urgence, menaçant de se déclarer en faillite et de liquider l'année prochaine ses deux cent cinquante mille salariés répartis dans trente quatre pays. Ils ont déjà annoncé le licenciement de sept mille salariés en Amérique du Nord, sa filiale sud-coréenne Daewoo n'étant pas en meilleure position. Ford est dans la même situation, avec une

perte d'exploitation de trois milliards de dollars au troisième trimestre. Chrysler subit également un effondrement de ses ventes, trente deux pour cent de ventes en moins. Les trois marques, les fameuses « Big Three » de Detroit ont mis fin à leurs offres de crédit-bail ou de leasing devenues trop risquées dans le contexte actuel, alors que c'était une manière privilégiée par les classes moyennes d'acquérir une voiture. Et c'est partout pareil dans le monde : après le bâtiment, c'est le secteur automobile qui s'écroule. Le Japonais Nissan a vendu aux Etats-Unis trente sept pour cent de véhicules de moins en septembre. Le constructeur nippon annonce à son tour la suppression de trois mille cinq cent postes dans le monde. En Italie, les ventes de voitures neuves ont chuté de trente pour cent en novembre. Toujours en Novembre, les immatriculations de voitures neuves se sont quasiment divisées en deux en Espagne, les ventes de vingt pour cent pour chacun des constructeurs français Peugeot, Citroën et Renault. Et... »

Oswald l'arrête en se bouchant les oreilles.

« Arrête ta litanie ! Je la connais ! Après l'automobile, tu vas me réciter la liste des faillites des sous-traitants de l'automobile. Et puis, il faut désormais ajouter la sidérurgie, puisque le numéro un mondial Arcelor Mittal, a déclaré, il y a quelques jours, qu'il allait réduire ses dépenses d'un milliard de dollars. Les entreprises américaines ont supprimé cinq cent trente trois mille emplois au mois de novembre, du jamais vu depuis trente cinq ans, révèlent les dernières statistiques officielles. Jusqu'au futur vice président des Etats Uni, le bras droit d'Obama, qui déclare que l'économie américaine risque de sombrer « purement et simplement, l'économie étant dans un état bien pire que ce que nous avons imaginé .»

« Je ne suis pas le seul fautif, les banques sont assises sur une poudrière bien pire : sur un total mondial de fonds propres de 4T, les pertes sont estimées pour nos établissements bancaires américains à 2T, auxquels il faut ajouter 4,5 T de crédits douteux à venir, les fameux sur-crédits Alt-A souscrits par les classes moyennes et qui risquent à leur tour de faire défaut. En face, les Etats n'ont provisionné et prévu de réinjecter que dix pour cent des pertes estimées. Un gouffre sans fond, qui s'élargit chaque jour un peu plus.

La crise n'est plus simplement financière, mais réellement systémique : c'est le modèle du consumérisme et du fordisme développé à l'époque de la seconde guerre mondiale en promettant à chaque citoyen de pouvoir accéder à n'importe

quel bien de consommation, même une voiture à l'époque inaccessible, qui se trouve remis en cause. Les consommateurs dupés n'ont plus envie, et encore moins les moyens, de renouveler constamment leurs équipements et de courir après des désirs futiles en achetant toujours plus de nouveaux objets ; et le Marketing qui tentait d'organiser cette fuite en avant de la consommation en disant comment renouveler constamment l'offre, s'effondre à son tour.

La récession est bel et bien installée. Les ménages ne peuvent plus toucher ou difficilement des crédits dispensés au compte goutte par les banques. Ils consomment moins, rognent sur tout, sauf sur les frais de psychiatre qui ont vu leurs consultations augmenter de deux cent pour cent pour dépression et troubles mentaux liés à la crise. Jusqu'à se suicider lorsqu'ils ne voient plus de solution. Le conseiller financier Rajaboss a ainsi tué dernièrement toute sa famille à Porter ranch en Californie. La City de Londres a même dû demander aux Directeurs des Ressources Humaines de ne plus licencier de personnel le Vendredi comme c'était l'habitude, pour éviter une épidémie de suicides pendant le week-end. Et alors ? Cela ne change rien à notre problème... Que veux-tu faire finalement, est-ce que tu me confirmes ton ordre de retrait en m'acculant à la faillite, ou peux-tu attendre encore, dans l'espoir que je me refasse ? »

« Je ne peux plus attendre, je confirme mon ordre de retrait, je n'ai pas d'autre solution vis-à-vis de mes clients qui t'ont confié leur argent via mon intermédiaire, et qui me demandent de le leur rendre dans les plus brefs délais... » déclare Willeker, l'air grave, conscient qu'il lui revient de porter le coup fatal à un ami de trente ans qui venait de trahir sa confiance.

« Dès ce soir j'annoncerai la faillite de mes sociétés en avouant la fraude à laquelle je me livre depuis un quart de siècle, et le fait que je ne possède plus rien... Tu ne peux pas t'en douter, mais quelque part je suis soulagé que le mensonge prenne fin. Même si je suis un homme mort » lui confie Oswald en se levant.

« Moi aussi, je suis mort » murmure sombrement Willeker en quittant la pièce sans un regard en arrière pour lui dire au revoir.

AN 09+ 2 MOIS : AU CŒUR DE LA CITE INTERDITE

Sur l'agora de la ville alternative

« John se portait-il bien, la dernière fois que tu l'as vu ? » demande Jane, le front barré d'une ride de souci tandis qu'elle fixe de ses grands yeux verts l'émissaire envoyé par les Opposants de l'Empire avec inquiétude.

« Il va bien. Grâce à l'appui de notre ami Paul et de ses contacts dans la capitale, il a réussi à se faire embaucher au Centre Multimédia qui gère la banque de données mémorielles de chaque individu, notamment les informations sensibles concernant notre Guide Willeker. C'est ce qui explique la richesse des informations qu'il m'a confiées et que nous venons de visualiser ensemble. Mais il a hâte de vous revoir. Il m'a dit que vous envisagiez peut-être toutes deux de passer à nouveau la frontière pour le rejoindre » répond Raoul le transfuge en rangeant ses notes.

« Oui, nous en reparlerons après » lui répond à voix basse Sylvie qui, malgré les années passées, a l'air toujours aussi déterminée avec ses cheveux roux bouclés et emmêlés de façon rebelle. Elle se retourne, attentive, vers l'assemblée.

Les questions des dissidents fusent après la longue présentation des événements par Raoul. L'attitude de Willeker pendant la crise fait l'objet d'une première salve de commentaires.

« Comment Willeker a-t-il pu se transformer en dictateur, après avoir tout perdu ? Pendant la crise de 2008 à laquelle nous venons d'assister, il semble relativement humain. Il s'avère sensible aux problèmes de son ami africain, avoue ses hésitations face à un système devenu fou. Il attire presque la compassion... » intervient une femme.

« Sauf qu'il triche. Il est toujours obsédé par le pouvoir, et c'est ce qui le perdra ! » réplique aussitôt son ancienne compagne. La majorité des membres de l'assemblée l'approuve bruyamment tandis que son amie Jane lui confie, en aparté :

« Tu sais, cela me fait drôle de devoir débattre de ces informations en l'absence de John... »

Elle regarde les dissidents, plus nombreux que jamais depuis la finition du nouvel amphithéâtre. Depuis maintenant plus de trois ans, le camp s'est transformé en une véritable cité

alternative, avec des maisons en bois tantôt nichées en hauteur entre les branches des gigantesques arbres de la forêt, tantôt éparpillées entre leurs troncs le long de sentiers sinueux parfaitement entretenus. Les ingénieurs qui ont fui le régime de Willeker sont fiers d'avoir installé un peu partout des sources d'énergie solaire et éolienne, ainsi que des systèmes perfectionnés de récupération des précieuses eaux de pluie. Ces réseaux d'énergie propre alimentent les maisons et irriguent les arbres fruitiers arrachés à la forêt ainsi que les champs de céréales cultivés avec soin par des escouades de volontaires qui s'y rendent à tour de rôle. Les matériaux utilisés sont tous recyclables, de façon à ne rien laisser se perdre inutilement.

Les habitants se sont naturellement regroupés par communauté de vie et de centres d'intérêts. Les jeunes Robin des bois militants qui assurent la garde du camp vivent dans les cimes de la forêt où un réseau inextricable de lianes et de branches leur permet de circuler sans être obligés de rejoindre la terre ferme ; les Anciens qui ont survécu à la Grande Catastrophe ont choisi une clairière calme, proche de l'amphithéâtre, pour se réunir régulièrement afin de rédiger les mémoires de la Ville et de sauver de l'oubli tous les souvenirs qu'ils pouvaient collecter. Ils s'installent au premier rang de l'assemblée, avides de recueillir et de noter les informations sur le passé de Willeker que John a pu arracher à l'ordinateur central.

« C'est étrange de voir comment le Temps s'est accéléré pendant cette crise. Il a cessé d'être platement linéaire pour s'enrouler en bras de spirales folles revenant en boucle sur elles-mêmes, la crise bancaire provoquant des faillites dans l'économie réelle, lesquelles rebondissent sur la crise bancaire et sur l'épargne des ménages ; ces derniers renvoient à leur tour la bombe à retardement de la dette dans les caisses désespérément vides d'entreprises obligées de diminuer, voire de cesser leur production. Le tout dans un système d'interactions et de rétro-actions incroyablement complexe. Ce qui se passe aux Etats-Unis se répercute en quelques minutes en Europe, puis en Chine, avant de revenir par l'Afrique sur le continent américain, dans un mouvement proprement chaotique, devenu incontrôlable. Avec le monde interconnecté de l'époque, le frémissement d'un battement d'ailes de papillon sur une valeur boursière suffit à se propager en quelques nanosecondes sur toutes les autres bourses de la planète, suscitant aussitôt des supputations et des prises de position qui peuvent

provoquer un krach quasi simultané. Oui, j'ai vraiment l'impression que lorsque la crise atteint son seuil critique comme en cette année 2008, le temps lui-même change de nature : il se contracte en une pelote de fils emmêlés, parcourus d'un courant survolté qui provoque des surchauffes et des courts-circuits sur l'ensemble du système. C'est la leçon que nous devons en tirer, me semble-t-il : si nous privilégions entre nous l'interaction et la connexion systématique de nos initiatives et de nos envies pour créer un nouveau monde ouvert, il faut veiller à ne pas atteindre ce seuil critique à partir duquel tout s'emballe et échappe au contrôle de l'homme, à cause d'une simple loi de complexification croissante que nous avons toujours tendance à oublier... » commente à son tour l'un des Anciens qui aime tirer des enseignements philosophiques à tout propos.

Si on consulte avec respect les Anciens pour chaque décision importante à prendre, en se fiant d'ailleurs plus à la somme d'expériences collectives qu'ils représentent qu'à leur opinion individuelle forcément partielle, cela n'empêche pas chacune des communautés de cette nouvelle cité libertaire de s'autogérer de manière parfaitement autonome. Il y a donc peu de risques pour qu'une crise éclate du fait d'une trop grande interconnexion entre les différents groupes, se dit intérieurement Jane. Ainsi, les Gaïeurs adorent la terre sacrée passent-ils leur temps à tenter de renforcer la vie bien fragile de la planète, alternant des séances d'incantation mystique et des cérémonies rituelles de purification avec les forces de la nature. Quant aux Alternatifs Anars, ils refusent tout principe d'autorité et de propriété privée, tentant de réinventer des communautés utopiques où tout doit se décider par consensus, les actions politiques contre Willeker étant d'ailleurs le plus souvent fomentées en leur sein.

Les Hédonistes effrayés par la brièveté d'une vie de plus en plus menacée prônent quant à eux la jouissance sans entraves au sein de leur communauté libre-échangiste, tandis que les Ecolos Ascètes aux cabanes excentrées construites de bric et de broc à la lisière de la forêt privilégient une vie spartiate rappelant l'existence des anachorètes, ces ascètes énigmatiques du passé qui se retiraient dans les déserts en se contentant de racines et à de décoctions savantes d'herbes sauvages.

Des individus isolés, ne se réclamant d'aucune obédience, apprécient de passer d'un cercle à l'autre. Les discussions brouillonnes et contradictoires du début entre dissidents aux

buts opposés ont ainsi donné naissance à des embryons de communautés ouvertes, qui obéissent à une seule règle commune : celle du respect de l'autre et de l'environnement, s'interdisant de gâcher des ressources naturelles bien fragiles. Après, libre à chacun de décider s'il souhaite chasser ou non pour alimenter sa famille, devenir végétarien ou végétalien, militer contre Willeker ou adorer la Terre-mère.

« Moi, ce qui m'étonne, c'est le peu de références faites à la crise écologique qui bat pourtant son plein à cette époque, si je ne me trompe pas... » dit l'un des habitants de la communauté écologique.

« Tu as parfaitement raison de souligner ce point. En fait, John a également laissé des notes à ce propos, mais j'avoue que pour rendre les informations plus claires nous avons décidé, Jane et moi, de les mettre de côté pour expliquer le plus clairement possible les problèmes économiques déterminants pendant cette crise de 2008. » répond Sylvie, qui a toujours été sensible aux problématiques sociales et environnementales. Elle reprend donc avec plaisir les notes de son ami John pour compléter sa lecture :

« En l'an 2000, les alter mondialistes tiraient déjà la sonnette d'alarme. Or, cela n'a rien changé. En 2001, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, le GIEC¹ qui réunit les plus grands scientifiques sur la science du climat et qui alimente les travaux du protocole intergouvernemental de Kyoto en charge de la lutte contre le réchauffement climatique, déclare pour la première fois depuis sa création en 1988 qu'avec une fiabilité de plus de quatre vingt dix pour cent, qu'il y a des preuves solides que la tendance au réchauffement climatique observée ces cinquante dernières années est attribuable à l'activité humaine.

Ce problème écologique dont on commence à prendre conscience est une conséquence logique de l'industrialisation forcée de la terre depuis plus de deux siècles : le rayonnement solaire qui frappe l'atmosphère terrestre est en effet habituellement renvoyé partiellement dans l'espace, à la fois par l'air, par les nuages ainsi que par les parties claires de la Terre comme l'Arctique et l'Antarctique. L'autre partie absorbée par

¹ Le GIEC, en anglais IPCC (*Intergovernmental Panel on Climate Change*), a été créé en 1988 par l'ONU, à l'initiative du G7 (les 7 pays les plus industrialisés), pour synthétiser les données sur le changement climatique.

la Terre le réfléchit et permet ainsi de réchauffer l'atmosphère. Or, avec l'industrialisation croissante, les gaz comme le dioxyde de carbone émis par les usines et par les voitures sont recrachés dans l'environnement par millions de tonnes, créant un effet de serre qui a comme conséquence que la chaleur piégée dans l'atmosphère ne peut plus en sortir. Elle se met alors à augmenter lentement, mais inexorablement.

Avec des conséquences désastreuses qu'on découvre au cours de cette première décennie du vingt et unième siècle : la désertification et la raréfaction des pluies sur des continents de plus stériles et pollués ; la fonte dramatique des glaces aux deux pôles ; l'accroissement de la violence des tsunamis et des ouragans comme Katerina qui balaie le Nouvelle Orléans ; enfin, l'inquiétant réchauffement des océans dont l'acidité augmente au point de ne plus pouvoir absorber suffisamment les émissions de gaz carbonique qu'ils transformaient jusque là.

Tous ces signes avant-coureurs du grand chamboulement écologique à venir sont diagnostiqués pendant cette première décennie du vingt et unième siècle. Plusieurs rapports avertissent qu'on s'approche du seuil critique au-delà duquel un nouveau cycle irréversible de réchauffement du climat risque d'être franchi. Mais les gouvernements préfèrent demeurer sourds à cette menace. Ils se contentent d'effets d'annonce fort insuffisants ; d'autant que les Etats-Unis refusent de toutes façons d'entériner un accord international qui menacerait le pétrole bien aimé des texans. Il suffira de quelques mesures ubuesques de plus, tel que l'encouragement de la culture du maïs pour fournir du méthanol à la place du pétrole, pour déclencher une crise alimentaire majeure : en quelques mois, le prix des céréales flambe de quatre vingt cinq pour cent. Au point qu'en 2008, quarante millions de personnes rejoignent la triste cohorte des neuf cent soixante trois millions de sous-alimentés recensés par la FAO, l'agence de l'ONU pour l'alimentation et l'agriculture. Et pour la première fois, on y compte aussi les exclus et les expropriés du système américain, avec environ trois millions de chômeurs de plus en une seule année.... » finit d'expliquer Sylvie.

« Mais c'est insensé de penser que personne n'a rien vu venir, ni même rien dénoncé ! » se révolte un homme aux cheveux gris qui fait partie de la mouvance des Alternatifs Anars.

« Oui, en un sens vous avez raison » tempore Sylvie.
« Mais en même temps, il faut voir que les gens de l'époque

étaient trop préoccupés par la crise économique qui les frappait de plein fouet. L'année 2008 avait commencé avec les bonnes intentions écologiques de l'accord de Grenelle et des négociations internationales sur l'environnement ; elle s'achève de manière dramatique dans la débâcle et dans l'oubli de préoccupations écologiques jugées moins urgentes que la chute des bourses mondiales... »

Jane l'épaule, en apportant une précision démographique supplémentaire :

« D'autant qu'il ne faut pas oublier que c'est toute une nouvelle classe d'âge qui se trouve plongée dans cette crise. Nous en sommes à la troisième génération, celle des petits enfants de ceux qui, partis adultes à la guerre, ont connu les Trente Glorieuses. Or, que leur laissent leurs parents ? Un monde pollué et sur-endetté, en crise, dont ils n'ont même pas eu le temps de profiter, à l'inverse de leurs aînés. Cette génération désirant fort logiquement acquérir un niveau de vie équivalent à celui de leurs aînés, va être aussitôt happée par les offres de crédit à taux variables qui la livrent pieds et poings liés à la voracité sans borne des banques. Ces dernières, en mal de trésorerie, ne savent plus quoi inventer pour engranger de nouvelles rentrées d'argent : en plus de ces nouvelles victimes des couches moyennes et des communautés défavorisées insolvables qu'elles continuent à démarcher inlassablement, elles exportent maintenant leur système pervers dans les pays en voie de développement. Les classes moyennes de Turquie, par exemple, cèdent à leur tour à céder à leurs sirènes en souscrivant à une dizaine de cartes de crédit différentes pour emprunter des sommes cent fois plus importantes que leur salaire... »

Une jeune femme écologiste, au ventre encore rond du tout jeune bébé qu'elle tient précieusement entre les bras, revient alors au rôle joué par Willeker dans cette crise.

« Je ne comprends toujours pas comment Willeker a pu se remettre de cette terrible année 2008. Il avoue explicitement que malgré tous ses réseaux, il est ruiné et mort pour l'establishment. Comment a-t-il pu rebondir à ce point, ressusciter et devenir le tyran que nous connaissons ? »

Sylvie, qui n'a rien perdu de sa fougue et de son ressentiment contre son ancien amant, lui répond aussitôt :

« J'avoue être sidérée, moi aussi, par la faculté de résilience de Willeker. Comme le système économique toujours plus

vorace dont il est le serviteur, il ne cesse de rebondir, crise après crise, tel un virus hautement contagieux qui dévore tout sur son passage, semble se calmer et disparaître en permettant aux survivants de reprendre un peu des forces, avant de repartir à nouveau à l'attaque. Je ne peux aujourd'hui vous répondre sur la manière dont le chat Amérique va s'en sortir une fois de plus. Toutefois, j'ai hâte de poursuivre notre enquête pour apprendre effectivement comment, annoncé cliniquement mort et lessivé, Willeker ainsi que le système vont encore une fois repartir. »

« Continuer l'enquête, c'est bien gentil, mais que pouvons-nous faire concrètement, dès à présent ? » interroge l'un des Alternatifs Anars, reconnaissant ainsi implicitement le rôle moteur des deux femmes. Car après la légère brouille empreinte de jalousie qui les avait opposées un moment après que leur ami John ait cédé à leurs charmes réciproques, elles sont devenues non seulement des amies inséparables, mais deux leaders incontournables de la nouvelle cité de Déviants. Elles s'entendent parfaitement sur les objectifs les plus importants de leurs communautés : le respect des décisions prises à la base par chaque micro-collectivité, mais aussi l'équilibre à trouver entre des intérêts souvent contradictoires, quitte à chercher longuement un terrain d'entente. Les femmes fortes pour ne pas reproduire les anciens modèles du pouvoir patriarcal sont probablement l'avenir de l'humanité, les seules aptes à imaginer une nouvelle forme de sociabilité et de politique dans le sens noble du terme, en faisant tout pour rassembler et pour faire cohabiter harmonieusement dans une cité commune, des individus libres, profondément différents les uns des autres.

« John pense qu'il faut se débarrasser de Willeker et de son système de contrôle totalitaire de la vie des individus, qui a d'ailleurs commencé à se mettre en place au cours de ces années... » commence à répondre Jane, bientôt rejointe par Sylvie qui complète les informations de son amie.

« C'est effectivement à cette époque que s'est mise en place la surveillance électronique soft et invisible à l'origine de la dictature de Willeker. Dès le début des années 2000, l'identité de chaque individu est scannée et enregistrée par de multiples systèmes concurrents. John a ainsi recensé pour la France où j'ai vécu le fichier Judex dans les aéroports, le fichier STIC pour la police, le fichier ERVIRPS qui remplace l'ancien fichier EDWIGE pour la justice, et j'en passe ! Dans un aussi petit pays, dirigé par un tout aussi petit caporal-chef en mal de mégalomanie, on dénombre en 2006 pas moins de trente cinq

fichiers tenus par l'Etat. Quarante cinq pour cent de la population est fichée par le Ministère de l'Intérieur d'une façon ou d'une autre ; sans oublier les fichiers privés et les programmes-espions qui enregistrent de manière invisible les moindres actions sur Internet. Les prélèvements obligatoires d'Adn lors de banales manifestations ou de contrôles policiers vous fichent à vie et deviennent la règle, sous menace de prison. L'espace public lui-même devient de plus en plus quadrillé. Les systèmes de vidéosurveillance couplés à plusieurs milliers de caméras permettent par exemple de suivre à Londres les moindres pérégrinations d'un individu au cours de sa journée. Willeker n'a rien inventé : il s'est simplement inspiré de ces années de plomb 2008... »

« Oui, mais que faire ? Ne peut-on, d'ores et déjà, préparer des tracts et des piratages de leurs moyens de communication ? Cela permettrait aux citoyens de l'Empire de découvrir les turpitudes passées de leur Dirigeant bien aimé, de mener une première opération de déstabilisation de l'Histoire officielle... » demande un autre Alternatif Anar, ancien spécialiste des moyens de télécommunication.

Raoul, le nouvel émissaire des opposants de l'intérieur envoyé par John, jusqu'ici silencieux, intervient à son tour dans le débat.

« Pourquoi pas ? Il faut d'abord s'assurer que ces informations sont utilisables et réellement nouvelles. Je ne comprends pas pourquoi elles n'ont pas été supprimées de la mémoire de l'ordinateur central. Peut-être servent-elles, elles aussi, la propagande officielle ? C'est ce que craint Paul, notre responsable. Il m'a confié avoir déjà entendu parler de cette histoire des turpitudes anciennes de Willeker. Il s'en serait publiquement repenti, paraît-il. Mais comment, en utilisant quels arguments, je l'ignore. Il faut donc tenter d'en savoir un peu plus pour ne pas se tromper lorsque nous ferons sortir ce genre d'information. »

Jane en profite pour reprendre l'initiative.

« Si vous êtes d'accord, l'une d'entre nous va quitter cette ville avec Raoul afin de rejoindre notre compagnon John, pour parler avec lui plus en profondeur de la situation. Il ne rêve lui aussi, comme vous, que d'une chose : supprimer le tyran. Mais j'ai peur qu'il n'en fasse une question personnelle, et que cela ne suffise pas. Qui le remplacera alors ? Il faut envisager l'ensemble de ces questions avant d'arrêter une option d'action. C'est du moins ce que je propose... »

Après encore une heure de discussion, l'assemblée approuve finalement l'initiative de Jane : elle reçoit la mission de se rendre à nouveau dans la capitale de l'Empire pour discuter avec John des moyens d'action possibles.

Las Vegas, capitale de l'empire

« C'est encore loin ? » demande Jane à Paul, qui conduit son vieux 4x4 depuis plus de onze heures sur les pistes chaotiques du désert.

Ils sont partis à la seule lueur de la pleine lune, à une heure du matin de façon à profiter de la fraîcheur toute relative de la nuit, avant qu'un soleil énorme ne vienne émerger de l'horizon en soufflant son insupportable haleine chaude et fiévreuse. Il atteint désormais son zénith, et la dureté des rayons qui s'engouffrent dans le trou d'ozone sans être suffisamment filtrés par l'air ambiant, les pique de milliers de petites piqûres d'insecte.

« Arrête-toi, je n'en peux plus ! »

Elle regrette presque d'avoir été choisie pour cette exfiltration en plein territoire ennemi. Sylvie lui avait laissé l'initiative en reconnaissant qu'elle était plus nuancée qu'elle, et donc probablement plus à même de contrebalancer la fougue de John. La prochaine fois, elle laissera sa compagne repartir seule à l'aventure, se dit-elle en tentant désespérément de faire couler de la salive au fond de sa gorge. Leurs réserves d'eau sont finies depuis plus d'une heure, ils en ont calculé la quantité de manière trop juste.

« Il ne faut surtout pas s'arrêter, après la tentation de ne pas repartir sera trop grande ... » murmure Paul en scrutant désespérément les terres nues et arides qui s'étendent à perte de vue. Ils traversent l'un des déserts les plus redoutés des Etats-Unis, mais c'est la seule solution s'ils veulent rejoindre la capitale en échappant aux multiples contrôles installés le long de l'ancienne autoroute.

« Je rêve... non, regarde, ce n'est pas un mirage, nous arrivons ! » hurle Paul en voyant apparaître à l'horizon, dans une brume de chaleur qui les faisait trembler, les premières tours encore floues de la capitale LV. La stratosphère, tour panoramique initialement haute de 350 mètres, avait été rehaussée pour atteindre désormais six cent mètres et surplomber la ville. De loin, elle évoque maintenant une fine

aiguille plantée au milieu d'une peau desséchée, se dit Jane en se frottant les yeux pour s'assurer qu'elle ne rêve pas...

Surgissant des paysages désolés de la Death Valley située à 90 mètres en dessous du niveau de la mer pour son point le plus bas, Las Vegas a conservé sa démesure. Elle ressemble à un mirage dément depuis qu'elle s'est transformée, après la Grande Catastrophe, en capitale de l'Empire.

« Vous pouvez passer » leur dit un garde armé surgi de nulle part qui vient d'arrêter leur voiture. Ils franchissent encore trois autres barrages successifs avant d'arriver aux abords de la ville. Sur son passeport, Jane figure comme l'épouse de Paul. Ils évitent ainsi des soupçons ou des questions embarrassantes : elle accompagne officiellement son époux au congrès d'informatique organisé dans la capitale.

En cette heure la plus chaude de la journée, ils ne croisent quasiment personne dans la ville qui semble avoir été abandonnée de ses habitants. Pourtant, Jane sait qu'elle abrite un million de personnes, essentiellement des réfugiés et du personnel administratif. Les premiers ont été parqués avec leur famille dans les cent vingt mille chambres d'hôtel réquisitionnées depuis la quasi disparition du tourisme, à raison de quatre personnes en moyenne par pièce ; ils sont surveillés jour et nuit par les caméras, et réquisitionnables à tout moment pour des travaux d'intérêt général. Le personnel administratif a été quant à lui installé dans les petites maisons particulières de la banlieue. Il faut des badges spéciaux pour se rendre dans les baraquements isolés de l'armée et des services de sécurité, situés aux confins du désert, à l'est, vers le Grand Canyon.

« Je rêve... » murmure à mi-voix Jane, passant lentement en voiture devant les vastes hôtels-casinos qui ont jadis fait la fortune de cette capitale du jeu, et qui ont été détournés de leur but original pour chanter, partout, les louanges de Willeker et la gloire de l'Empire. Ainsi le sphinx grandeur nature posé devant la gigantesque pyramide du Luxor hôtel porte-t-il les traits du visage de dictateur, un écran installé sur son énorme cou passant les principales informations et recommandations de la journée. Devant l'Excalibur, le palace-château fort moyen-âgeux d'un mauvais goût kitsch fabuleux, des robots géants dotés des derniers armements électroniques combattent dans un bruit d'enfer des chevaliers dotés de masses et d'épées qui représentent les Barbares menaçants aux portes de l'Empire. Lorsqu'ils passent devant le Caesar Palace, le passage de leur voiture déclenche automatiquement la levée d'une immense

croix qui surgit de terre tandis que des soldats romains lacèrent un Christ crucifié, ses blessures saignant de manière obscène. Les haut-parleurs diffusent ses plaintes, remixées par la propagande officielle :

« Pardonne leur mon Père, Willeker viendra me venger... »

Un peu plus loin, sur les écrans de la tour-écran cinéma de la MG, des lions dévorent avec délectation des martyrs chrétiens en pleine prière. L'hôtel-casino du Treasure island est dédié aux exploits de l'armée de l'Empire affrontant des flibustiers sur un lac reconstitué, tandis qu'au Vénèzia la reconstitution du palais des Doges a été transformée en ce célèbre Palais du Peuple où toutes les connaissances du pays et de chaque citoyen sont emmagasinées pour l'éternité.

Ils ne peuvent s'approcher de l'ancien centre ville situé à l'autre extrémité du *stripe*, le boulevard principal. Le Golden Nugget, jadis le plus célèbre casino fondé à l'emplacement où la première pépite d'or de la ville avait été trouvée, est aujourd'hui le Palais présidentiel, gardé par une pléthore de véhicules et de soldats suréquipés. Autour de lui, le quartier piétonnier de Freemont est devenu une zone interdite, sauf lors des festivités qui permettent à une foule bon enfant de venir se gaver de musique martiale et de spectacles héroïques vantant la puissance invincible de l'Empire du Bien.

Ils passent encore devant le Convention Center réservé au parlement et aux manifestations officielles, avant de contempler devant eux la tour de la Stratosphère aperçue au loin, dans le désert. Ils tournent à gauche pour s'engager dans Sahara Avenue. John loge en effet dans l'une des mille chambres du vieux Palace Station. Ils entrent par la petite gare du farwest, avec son clocheton et sa grosse horloge typique, avant de pénétrer dans l'imposant building d'une dizaine d'étages qui abrite un casino, trois restaurants, un magasin d'alimentation générale, deux piscines ainsi qu'un centre de business dernièrement refait à neuf.

En traversant l'immense hall, Jane a la surprise de constater qu'il est empli comme au bon vieux temps de bandits manchots et d'autres jeux d'argent. Dans un bruit perpétuel de pièces sonnantes et trébuchantes, une foule de personnes âgées s'y trouve déjà, chacun tassant la gueule de sa machine de jetons en espérant qu'ils finiraient par la faire craquer, afin qu'elle recrache ce qu'elle avait avalé, dans un jackpot vomitif orgasmatique. Un véritable hymne à la gloire d'une voracité sans fin, qu'il faut alimenter éternellement en espérant en tirer

quelques miettes, se dit Jane, mal à l'aise face à ce spectacle plein de déchéance.

« Mais je croyais que les jeux d'argent étaient interdits... » dit Jane.

Paul sourit.

« Les gains d'argent sont interdits. On joue avec des jetons qui reproduisent le son des pièces de monnaie lorsqu'ils s'entrechoquent, et on gagne une infinité de faveurs possibles mises en place par le Régime : le droit de décider des questions à poser dans les prochains sondages, la participation aux émissions de télé-réalité qui vous font accéder soudain au statut de vedette, une place gratuite au music-hall pour assister à la passion sanguinolente du Christ ou aux supplices des martyrs chrétiens, tous plus gore les uns que les autres. Selon le bandit manchot, il est loisible de gagner la rémission de ses pêchés, des indulgences, et même le super-jackpot, la possibilité de choisir sa place au paradis sur plan, en retenant à l'avance l'une des villas sécurisées qui vous y attend. N'est-ce pas la meilleure manière d'éviter une mauvaise surprise après la mort ? » conclut ironiquement Paul.

« Vous êtes sérieux ? » demande Jane, s'approchant des ascenseurs.

« Bien sûr, tout baigne dans un climat religieux, regardez un peu mieux autour de vous... »

En cessant de regarder les joueurs pour s'intéresser à leur environnement, Jane s'aperçoit en effet que l'immense salle du casino est parsemée de croix, de piloris et d'autres instruments de supplice ; des représentations obscènes des souffrances du Christ et des premiers martyrs chrétiens entretiennent un peu partout une atmosphère de crainte et de religiosité maladive. Les pin-up sur les machines et sur les piliers ont été remplacées par d'innombrables images pieuses appelant à mériter le paradis de manière kitsch et doloriste. Une odeur douceâtre d'encens bon marché flotte dans les airs, contribuant à baigner l'enfer bruyant du Jeu d'une étrange aura.

A peine la porte de l'ascenseur refermée, Jane sursaute en entendant la voix métallique leur demander : « Si vous voulez monter à votre destination à la vitesse lente, pressez 1 ; à la vitesse normale, pressez 2 ; à la vitesse rapide, pressez 3. Pour la position super-express, pressez 4 si vous n'êtes pas cardiaque.... »

« Comme je vous l'ai dit, le système sollicite votre avis pour n'importe quel acte, fût-il le plus insignifiant de la vie

quotidienne ; le peuple a ainsi la certitude de vivre dans la meilleure démocratie du monde. Même dans un ascenseur, il faut négocier et apprendre le compromis perpétuel... » lui explique Paul en appuyant d'un air blasé sur la touche 2.

Les retrouvailles de Jane et John sont chaleureuses, leur baiser dure un long moment. Fatalement, le jeu des souvenirs se ré-enclenche aussitôt dans la mémoire reptilienne de chacun des deux personnages. L'odeur capiteuse du corps de l'autre, la saveur acide de sa salive, le toucher velouté du grain de sa peau, réveillent leurs sens endormis et leur rappellent leur intimité passée. Ils sont troublés en sentant leurs deux corps se retrouver et se répondre si parfaitement, l'un durcissant contre le pubis humide et moite de l'autre. Prêts à nouveau à se fondre l'un en l'autre, ils s'écartent lentement, à regret.

John augmente le son de la musique de façon à éviter une éventuelle écoute. Il fait signe à ses amis qui viennent de s'asseoir à ses côtés, de parler à voix basse.

« C'est donc ça, la capitale de l'Empire ? Un monde de carton pâte kitsch et délirant ! J'ai eu l'impression de traverser un gigantesque Parc d'attractions... » s'esclaffe Jane.

« Le choix est judicieux de la part de Willeker : isolée en plein désert, la ville a peu souffert de la Grande Catastrophe, elle est difficilement attaquable. Par contre, il est facile d'en contrôler les accès et les sorties... » explique Paul.

« Pourquoi toutes ces bondieuseries, ces supplices, ces images pieuses qu'on gagne désormais au casino ? C'est le comble de l'hypocrisie ! »

John lui répond d'un air sérieux :

« C'est par ce biais que Willeker assure son autorité : l'ordre et la nouvelle religion persuadent le peuple qu'il se trouve dans le meilleur des mondes. Après tout, les Etats-Unis ont toujours été religieux, et Las Vegas a été fondé initialement par les Mormons, ne l'oublions pas. Alors, quoi de plus normal en ces périodes difficiles que de ressortir la figure du Christ souffrant ? Chacun peut s'identifier à lui et se sentir par comparaison un peu moins mal ; la mise en exergue de son calvaire illustre implicitement les horreurs qui attendent ceux qui enfreignent la Loi. D'ailleurs, comme par hasard, les exécutions capitales sont redevenues collectives, retransmises sur toutes les chaînes afin de servir d'exemple. »

« Mais je trouve ça obscène, cette mise en scène de la Passion et des blessures, sur fond d'argent et de casino !

Auparavant, Las Vegas abritait une obscénité financière et pornographique : des spectacles de filles dénudées dans les music-halls, des films pornos fournis en même temps que la bible dans chaque chambre, des machines à la fente béante avide de pièces de monnaie tous les cinq mètres. Maintenant, l'obscénité de la souffrance et des blessures sanguinolentes remplace celle du sexe, mais dans un mélange similaire de morbidité et de mauvais goût... »

John abonde dans son sens, heureux de retrouver la vivacité des conversations peu conformistes qu'il tenait auparavant avec sa compagne.

« Je suis d'accord avec toi. La chrétienté a abreuvé les foules pendant des siècles de ses Christ souffrant et ses peintures des enfers, se complaisant à souligner les innombrables supplices auxquels étaient condamnés les damnés. Elle entretenait la peur grâce à la pornographie métaphysique de la souffrance du corps supplicié. Cette fascination morbide a préparé la pornographie tout aussi fascinante et troublante du nu et du sexe, devenus avant la Grande Crise objet de culte et de commerce. Aujourd'hui, il est donc logique d'y revenir, en retrouvant les visions infernales de l'origine... »

« Je comprends pourquoi Las Vegas s'est originellement dénommé *Sin City*, la Cité du péché. Pour un être aussi pervers que Willeker, tricheur invétéré qui adorait le clinquant lorsqu'il était golden boy, on ne pouvait trouver meilleur endroit que cette ville dédiée au simulacre, à l'argent roi, aux politiciens véreux et à la mafia... » conclut Jane, s'emballant à voix haute et provoquant aussitôt une intervention de Paul, effrayé.

« Jane, je t'en supplie, fais attention à ce que tu dis ! Nul ne sait s'il est écouté, ne dis jamais ce genre de choses, même dans l'intimité d'une conversation. Les murs ont des oreilles inattendues, qui peuvent t'envoyer vite fait dans l'autre monde... » dit-il sans s'apercevoir de l'humour involontaire de sa dernière remarque.

« Paul a raison, revenons donc à notre sujet » approuve John avant de poursuivre :

« Je vais commencer par la mauvaise nouvelle. J'ai bien peur qu'on ne puisse plus compter sur les passages de la vie de Willeker jusqu'à maintenant dérobés à la Mémoire centrale. Leur protection par des codes inviolables a été renforcée depuis un mois, et je ne dispose plus d'aucun moyen de les enregistrer. Ils ont dû s'apercevoir que quelqu'un les téléchargeait régulièrement sans autorisation. Par contre, je peux encore les

consulter. A l'avenir, je vous ferai donc simplement passer mes notes. Elles synthétiseront les principaux enseignements que j'aurai tirés de mes consultations de l'ordinateur... »

« Es-tu certain de ne pas avoir été repéré, de ne courir aucun risque ? » demande Jane, inquiète pour la sécurité de son ami.

« Je ne crois pas avoir été repéré. J'ai pris à chaque fois les précautions nécessaires, en n'intervenant qu'à l'heure du repas de façon à ce que l'ensemble du personnel puisse être suspecté en cas de doute. De toutes façons, ce sont les risques du métier. Mais parlons d'abord des informations que je vous ai rapportées. Qu'en avez-vous pensé ? »

« Passionnantes ! Jamais je ne me serais douté que Willeker usait à ce point de stratagèmes douteux et de réseaux d'influence. Quoique, finalement, j'aurais dû m'en douter. Mais comment expliquer, alors, sa chute finale ? » répond Paul.

« Même les hommes les mieux informés et les plus corrompus font des erreurs. Ils deviennent trop sûrs d'eux ; quand ils se retrouvent dans une situation d'urgence, confrontés à un choix rapide à effectuer, ils sont déstabilisés. Privés de leurs soutiens habituels, ils ne savent plus quelle décision prendre. On le voit bien avec Willeker, lorsqu'il avoue ne plus sentir le marché, et qu'il passe ensuite par des phases d'abattement puis d'exaltation, en se laissant balloter par les événements. Il a visiblement perdu le contrôle. »

« Il le met sur le compte d'un système devenu fou et incontrôlable. ... » intervient Jane.

« Peut-être a-t-il raison sur ce point. Il est possible qu'en se complexifiant et en s'interconnectant à l'extrême, le marché soit devenu ingouvernable, qu'il ait auto-alimenté sa propre chute, comme un réacteur qui s'emballe et plonge un avion inéluctablement vers le krach final. C'est l'éternelle histoire du Golem et de la créature qui se retourne contre son maître. Cela a dû jouer, oui. Mais cela n'aurait pas dû l'empêcher, à défaut de maîtriser le marché, de s'ajuster aux événements comme l'ont fait ceux qui n'ont pas tout perdu dans la crise. De toute façon sa réponse était pitoyable... » répond John qui ne veut lui trouver aucune excuse.

« Une partie des Dissidents qui m'envoie se demande justement s'il ne serait pas opportun de diffuser ces faits peu glorieux de Willeker à ses compatriotes, à l'aide de tracts et de piratages divers. Mais n'est-ce pas prématuré ? Et si la propagande officielle avait déjà prévu la riposte ? » dit Jane, rapportant le débat qui a eu lieu dans la Cité alternative.

John réfléchit, avant de l'approuver finalement :

« Tu as vu toi-même les bondieuseries et le simulacre de religion qui règnent ici. Il est possible que ce passé peu glorieux de Willeker ait été laissé dans l'ordinateur central car jugé peu dangereux. Il serait en effet facile à la propagande de dire qu'il y a prescription, que Willeker s'est repenti et a changé, le présentant paradoxalement comme une victime qui s'est rattrapée en faisant le bien autour de lui... »

« En tout cas, je me demande comment il a pu s'en sortir, et comment ce capitalisme financier à la dérive a rebondi une fois de plus... » continue Jane.

« Je l'ignore encore, car la crise est plus grave que les fois précédentes ! Les classes moyennes et populaires semblent désormais définitivement ruinées. La dette est passée une première fois de la génération des parents à celle des enfants, puis maintenant à leurs petits enfants, chaque fois en s'alourdissant un peu plus. Tous, ont été happés comme dans les antiques tragédies grecques par une malédiction ancestrale, celle de l'argent facile, cette *hubris* ou démesure moderne qui fait croire à la possibilité d'assouvir sans fin ses désirs. La tragédie frappe des individus sinon innocents, du moins naïfs et inconscients : il suffit au moloch bancaire à jamais insatiable de nouvelles rentrées d'argent frais, de leur faire miroiter les possibilités de sa carte magique pour les ensorceler, les piéger et les sucer jusqu'au sang. »

« Tout cela pour le bénéfice à court terme de quelques-uns, qui tirent toujours leur épingle du jeu... » ne peut s'empêcher de commenter Jane, révoltée.

« Oui, les tricheurs, les capitaines d'industrie qui doivent justifier leurs rendements à court terme, et les politiciens véreux. C'est comme cela, j'imagine, que Willeker va s'en tirer : il a toujours su nager dans ces eaux troubles... » commente à son tour Paul.

« Raison de plus pour l'empêcher définitivement de nuire ! » dit John qui en profite pour leur exposer son plan. Chaque année, le jour de la fête nationale, Willeker sort de son bunker du Nuggets Palace doré pour un bain de foule dans le quartier central de Fremont. C'est le moment idéal pour agir, en prévoyant deux plans d'action : l'un dans la rue, on se fraye un chemin dans la foule pour mieux l'abattre ; l'autre en s'installant avec un fusil à longue vue à la fenêtre d'un hôtel donnant sur la rue. Si l'un des deux stratagèmes échoue, le suivant pourra le remplacer, en profitant de la panique.

« Mais que se passera-t-il ensuite, y as-tu pensé ? » demande Jane.

La question déstabilise John. Jane en profite pour pousser son avantage.

« Je crois qu'une telle décision est prématurée. Il faut encore avancer dans ton enquête, comprendre comment il s'en est remis, quels sont ses alliés, qui tire aujourd'hui les ficelles derrière lui. Car il faudra aussi s'occuper d'eux, les neutraliser, sinon la mort de Willeker ne servira à rien... »

« Ce que j'ai appris pour le moment, c'est que Rosalie, sa femme effacée, l'assiste toujours dans l'ombre. On l'appelle d'ailleurs son éminence grise dans les milieux bien placés. Quant au fils qu'ils ont eu ensemble, je n'ai pas encore réussi à retrouver sa trace ... » dit John.

« Essaie de recentrer ton enquête sur ces différents points, de dévoiler l'identité des principaux soutiens du régime. Si tu le peux, bien sûr ! » conclut Jane.

« Oui, cela devrait être possible... »

Sortant de la chambre de John pour reprendre leur voiture, Jane a la désagréable impression d'être suivie. Une sensation diffuse, le sentiment de voir une ombre furtive qui se retire dans une encoignure de porte...

Maintenant qu'ils roulent sur le strip, elle ressent la même appréhension.

« Accélère, puis au prochain croisement, tourne brusquement sur ta droite... » intime-t-elle à Paul. Elle surveille en même temps dans le rétroviseur la voiture rouge qui, sortie du parking derrière eux, semble les suivre.

Paul s'exécute. Derrière lui, le véhicule qui a pris de la vitesse braque également, sur les chapeaux de roue, faisant crisser ses pneus. Une main sort de la vitre avant et installe un gyrophare clignotant, tandis qu'une sirène de police déchire l'air.

« Merde, on est fait ! » dit Jane en blêmissant.

« Je m'arrête, je ne peux rien faire d'autre... » dit Paul en se garant, tremblant, le long du trottoir.

Un policier à la forte corpulence en sort, son terminal informatique et son stylet électronique à la main. Après avoir fait couper le moteur et vérifié méticuleusement les identités des deux occupants ainsi que les papiers officiels de la voiture, il les fait sortir du véhicule.

Jane et Paul obtempèrent, suant rapidement à grosses gouttes sous le soleil de plomb qu'ils reçoivent dans les yeux. Protégé par sa combinaison thermique auto-réfrigérée qui le maintient à température constante, le représentant de la Loi ne semble quant à lui aucunement souffrir de la canicule. Il les laisse plusieurs longues minutes dans une attente angoissante, se contentant de consulter d'un air absorbé son miniordinateur. Il s'adresse enfin à eux d'une voix morne :

« Nous avons suivi les déplacements de votre véhicule depuis son arrivée en vue de LV. Ce n'est pas si courant, un véhicule qui préfère traverser le désert de la Death Valley à l'autoroute pour venir jusqu'ici. Pourquoi vous êtes-vous rendus dans la capitale, que faisiez-vous plus particulièrement dans cette chambre d'hôtel avec John Walmann... C'est bien ça ? »

Paul explique qu'ils doivent se rendre à un congrès d'informatique prévu dès le lendemain matin au Convention Center, ce que le gros homme vérifie aussitôt en tapant son nom sur le terminal portatif qui ne le quitte pas. Il se radoucit un peu lorsque le résultat confirme les propos du suspect. Il exige tout de même de prendre leurs empreintes digitalo-rétiliennes et de scanner leurs pièces d'identité.

Paul continue en lui expliquant qu'ils se sont trompés de route ; ils ont fait l'erreur d'emprunter la voie abandonnée qui traversait le désert. Ils s'en sont aperçus trop tard, ils ont finalement décidé de continuer sur leur lancée, par appréhension de se rallonger la route en revenant en arrière. Et puis, ils se sont dit que ce serait plus exotique que la *highway*. »

« Et vous êtes partis à quelle heure ? »

« Aux environs de minuit... »

« Le désert, c'est plus exotique en pleine nuit, hein ? » ne peut s'empêcher de remarquer l'homme d'un air sarcastique, plein de doutes.

Il les laisse encore un long moment sous le soleil brûlant, le temps de transcrire leur déposition, puis d'enregistrer ses propres notes. Enfin, il ferme son terminal. Il les libère en leur remettant un imprimé.

« Une amende de deux cent dollars pour avoir tourné au feu orange sans mettre les clignotants, ce n'est pas cher payé. Et lorsque vous repartirez, empruntez l'autoroute comme tout le monde, cela évitera de vous faire remarquer. De toutes façons, on vous a à l'œil... » finit-il avec un clin d'œil avant de retourner dans sa voiture, d'une démarche pesante.

« Tu crois qu'il se doute de quelque chose ? » demande Jane en s'épongeant le visage avec une serviette, une fois assise dans la voiture.

« Je ne sais pas, nous verrons bien. En tout cas, il a ouvert un dossier sur nous, c'est mauvais signe... » dit Paul en reprenant la voie principale, encore blême et tremblant.

**2 0 20 : 6° GRANDE CRISE,
SIMULACRE ET POLITIQUE**

LA CAMPAGNE DE WILLEKER

Des nombreux documentaires que j'ai pu visualiser sur l'état des Etats-Unis pendant la période qui a suivi 2008, il ressort que les résultats obtenus par le premier président noir jamais élu à la tête d'un Etat blanc ont été mitigés. Avant même son entrée en fonction, la guerre contre la minuscule bande de Gaza lancée par Israël, et en sous-main par Bush qui ne voulait pas céder son poste sans donner un dernier gage au complexe militaro-industriel ainsi assuré de disposer bientôt de nouvelles commandes, représente un premier exutoire à la crise. Les entreprises américaines sont les premières à proposer leurs offres de services pour la reconstruction. Sous la présidence d'Obama, d'autres interventions armées continueront d'ailleurs à se dérouler régulièrement dans le monde pour défendre le monde libre et faire tourner son industrie militaire.

En reprenant dans son équipe des hommes au pouvoir depuis des décennies, le nouveau président noir des Etats-Unis s'interdit d'emblée de remettre en cause les fondements mêmes du système, ce qu'il n'avait au demeurant jamais promis. S'il innove sur le plan écologique parce qu'il y voit une manière pour les Etats-Unis de reprendre l'initiative et le leadership dans un nouveau secteur d'activité porteur, il se contente d'injecter des milliards pour replâtrer une économie en bien mauvais état, sans se battre pour imposer un nouvel ordre mondial ou même un système international de contrôle des organismes financiers. Seuls les naïfs et les utopistes avaient cru qu'il s'attaquerait aux racines du mal en changeant la nature même du système. Résultat : le pays demeure sous sa présidence toujours aussi fragile, et l'année 2009 est encore plus catastrophique que la précédente, avec six cent cinquante mille pertes d'emploi pour le seul mois de Février. A cette date, douze millions de personnes se retrouvent sans emploi. Le Président parvient à juguler l'hémorragie et à faire repartir partiellement l'économie, utilisant des remèdes qui ne règlent rien à long terme. Les

grands travaux relancent pour un moment l'emploi ; les aides gouvernementales à l'industrie automobile et au système financier toujours à la limite de la banqueroute pompent le budget, restreignant son champ de manœuvre pour créer la couverture sociale universelle promise. Les banques sont sauvées, mais le chômage explose, ce qui ne laisse rien présager de bon. La dette du pays atteint bientôt des proportions faramineuses, les Etats-Unis ayant de plus en plus de difficultés à lever de nouveaux emprunts. Les baisses d'impôt n'arrangent rien, car les rentrées d'argent diminuent d'autant dans les caisses de l'Etat.

Les autres pays ne s'en sortent pas mieux, les années suivantes étant marquées par une suite chaotique de reprises avortées et de recrudescences de la crise qui, comme une grippe mal soignée, redémarre cycliquement avec de nouvelles poussées de fièvres imprévisibles. Les gouvernements de la planète agissent chacun de son côté, dans le plus parfait désordre. Ils lancent de grands travaux d'intérêt national pour résorber le chômage, baissant les impôts pour relancer la consommation, nationalisant même des établissements au bord de la faillite, injectant sans arrêt des capitaux frais, lesquels s'avèrent à chaque fois insuffisants. Rien n'y fait : l'économie mondiale tousse et crachote comme un vieillard sous perfusion qui se sait condamné à terme. Malgré ses râles, la machine tient encore, avec son bon vieux moteur asthmatique ; elle parvient à repartir, à aller pomper vaillamment en Chine ou dans les Emirats l'argent frais indispensable à son oxygène, en faisant miroiter ses alléchants bons du Trésor. L'Empire Romain avait connu la même fin, mettant près de trois cent ans à agonir en suçant l'argent de ses provinces reculées pour que sa capitale vive dans l'opulence, tout en traversant une suite de crises incessantes.

Sauf que cette fois-ci, avec l'accélération du Temps depuis la révolution industrielle et le poids insupportable de la dette, le scénario se déroule beaucoup plus rapidement. Tout le monde savait la Grande Crise inéluctable, pourtant personne ne pensait la connaître de son vivant. Elle commence de manière parfaitement banale, par un nième scandale financier : la faillite retentissante d'un organisme de prêt dont le patron est parti quelques mois auparavant avec un parachute doré, en profitant au passage pour réaliser ses stocks options dans des conditions qui cachent indéniablement un délit d'initié.

Fidèles à leurs habitudes, les responsables politiques et financiers de l'époque prennent modèle sur les trois singes chinois de la légende qui cherchent la sagesse : le premier ferme les yeux pour ne rien voir, le second se bouche les oreilles pour ne rien entendre, le troisième met sa main devant la bouche pour ne pas parler. Pas vu, pas pris... Sauf que la SEC, le gendarme de la Bourse, vertement critiquée pour son laxisme lors des crises précédentes, s'arrange cette fois-ci pour recueillir les confidences de leurs subalternes et découvrir un réseau de compromissions qui touche les responsables des plus grands organismes de la planète. Une nouvelle crise de confiance s'en suit. Des bilans truqués, des comptes falsifiés, des dettes camouflées ressortent des paradis fiscaux et des documents comptables où ils auraient dû rester à jamais enfouis.

On prend à nouveau conscience que le système entier repose sur les deux bombes à retardement de la dette et du manque dramatique de fonds propres. Pour la première fois, les Etats-Unis sont à leur tour menacés de faillite. Et comme en 2008, mais avec une ampleur démultipliée, une crise systémique se déclenche, avec la cohorte de ses démons désormais bien connus : krach boursier et bancaire, disparition des derniers hedge funds et des établissements de crédit qui avaient poursuivi leur fuite en avant. D'où des faillites en chaîne, des fermetures d'usine, une économie au ralenti et une explosion du chômage, des épidémies de famine dans les pays en voie de développement, puis une récession mondiale qui se transforme un peu partout en déflation pendant laquelle les prix s'effondrent. Jusqu'au rachat en dernier ressort des principales dettes et des bons du Trésor par des banques centrales qui font tourner à fond la planche à billet, en créant une inflation galopante.

Le gouvernement et les financiers connaissent un court moment de répit, l'hyper inflation permettant au moins de réduire une dette qui, mécaniquement et proportionnellement, perd de sa valeur. Mais l'économie et le marché de l'emploi ne repartent pas pour autant. Les journaux ne prennent même plus la peine de relater les suicides quotidiens de petits propriétaires ruinés, de retraités désespérés et de financiers qui se jettent du haut de leur bureau en apprenant leur licenciement. Sur les avenues des quartiers populaires, les maisons condamnées avec leurs panneaux indiquant une banque comme nouveau propriétaire se multiplient, poussant de terre et se répandant comme des champignons vénéneux. Des quartiers entiers sont

ainsi désertés, transformés en villes fantômes, fréquentés uniquement par des cohortes de chiens errants, abandonnés par leurs propriétaires incapables de les nourrir.

A peu près en même temps, éclate la catastrophe écologique et sismique de la Californie. Encore une fois, l'analogie avec la Rome antique est frappante. Les habitants de Pompéi qui vivaient constamment avec la menace de l'éruption d'un Vésuve susceptible de les ensevelir avaient préféré demeurer jusqu'au bout chez eux. Ils espéraient que l'événement funeste serait toujours remis au lendemain. De même, après les premiers craquements sinistres autour de la faille de San Andréas qui s'étend entre San Francisco et Los Angeles, personne ne quitte la région. Le tremblement de terre qui leur succède brutalement, d'une magnitude de 10 sur l'échelle de Richter, fait s'écrouler les gratte-ciels et les maisons sur plus de cinq cent kilomètres, avant d'être suivi par un tsunami dévastateur. Il emporte le célèbre pont du Golden Gate et les derniers bâtiments encore debout.

De nouvelles secousses de moindre importance suivront, assez graves toutefois pour déclencher un immense incendie qui, mêlé aux vapeurs d'essence et à la couche grise de pollution stagnant sur le pays depuis des années, va obscurcir le ciel pendant des mois. Lorsqu'il s'éclaircira et que les secours pourront enfin éteindre le mur de flammes, on découvrira plusieurs centaines de milliers de cadavres asphyxiés. Une grande partie de la Californie aura disparu, la terre s'étant effondrée dans une mer démontée et encrassée de débris. L'air restera longtemps difficilement respirable, ce qui accroît les problèmes environnementaux. En effet, avec l'augmentation régulière de la température et des ouragans, le climat n'a cessé, lui aussi, de se dégrader ; les détresses respiratoires et les cancers de la peau sont déjà devenus, à l'époque, les premières causes de mortalité. Sans parler des pandémies qui ne cessent de se succéder, l'épidémie de grippe aviaire n'en ayant été que le premier symptôme précurseur.

Impossible de dater avec précision la succession de ces différents événements, les années s'effaçant dans l'Ordinateur Central à mesure qu'on se rapproche de la Grande Catastrophe. Comme si les radiations de cette dernière avaient perturbé tout le système d'enregistrement du temps.

C'est à ce moment, juste avant les élections présidentielles, que Willeker revient sur le devant de la scène. Plus précisément pendant la Convention Républicaine.

Il représente l'outsider du parti, mais depuis son discours historique tenu dans l'Iowa début janvier au moment de l'ouverture officielle de la campagne, il a déployé une telle énergie qu'il réussit à emporter la majorité des douze caucus, ces rassemblements de militants auxquels il revient de désigner le candidat à l'investiture du parti. Un parcours sans faute : le jour de l'élection finale du candidat conservateur par l'ensemble des électeurs favorables au parti, il gagne les grands électeurs des Etats les plus peuplés : le Texas réactionnaire, la Floride durement touchée par les ouragans et les problèmes de retraite, la Californie encore traumatisée par le tremblement de terre. Seul l'état de New York, relativement épargné, lui échappe alors.

Si les données sur les années précédant la mue de Willeker en homme politique sont étrangement absentes de l'Ordinateur central, en revanche ses discours sont tous recensés et se répètent en boucle, jusqu'à la nausée. C'est incontestablement un nouvel homme qui se présente aux électeurs : ses tempes sont devenues grisonnantes en signe de maturité ; il a pris un peu d'embonpoint, juste ce qu'il faut pour rassurer l'électeur moyen sur sa capacité protectrice et sa bonne santé. Il porte à nouveau une chevelure brune respectable, sans qu'il soit possible de savoir s'il s'est fait réaliser des implants ou s'il s'agit d'une perruque. Il a abandonné ses luxueux costumes taillés sur mesure pour un pantalon et une veste dépareillée qui pourraient être ceux de Monsieur tout le monde, arborant un chapeau texan et des bottes censées le mettre en phase avec l'Amérique profonde. Et surtout, il harangue les foules avec un brio étonnant, une présence charismatique et un verbe provocateur. Il est devenu un véritable tribun populiste, capable de réveiller les bas instincts, de désigner des boucs émissaires sur lesquels il invite chacun à décharger sa haine et ses désirs de meurtre -exactement ce dont a besoin le parti républicain pour emporter la victoire.

« Allez-vous vous laisser abattre, et léguer à vos enfants un pays meurtri, un pays ruiné et humilié ? Alors que nous représentons l'essence de la civilisation et du monde libre, et que Dieu est de notre côté ? Non, le temps de la vengeance a sonné ! Châtions les coupables qui vous ont plongé dans une telle gabegie, les terroristes de l'intérieur, les ennemis de

l'Amérique qui nous envient, les démocrates impuissants qui n'ont rien fait pour éviter la crise, les banquiers qui ont étranglé les pauvres gens, les financiers qui ont falsifié les comptes et trompé leur monde pour mieux tirer des bénéfices personnels de leurs malversations. Comment peut-on accepter qu'après avoir mené leur groupe à la faillite et licencié le personnel invité à faire ses cartons dans les vingt quatre heures, les anciens dirigeants de Citygroup et de Goldman Sachs qui ont largement contribué à l'élaboration des *subprimes* pourris, se soient achetés impunément un penthouse à quarante millions de dollars dans le Fifteen, cet immeuble de luxe de Central Park West, au lieu de croupir en prison ? Ils ne méritent pas d'être américains, ils doivent être poursuivis par la justice, et payer pour leurs crimes ! »

Dans l'immense salle du palais des congrès de Saint Louis dans le Missouri qui ressemble à un stade couvert, il transporte la foule avec un tel discours. Des milliers de petits drapeaux américains s'agitent frénétiquement en tous sens tandis que des sifflets s'adressant aux ennemis de l'Amérique ponctuent régulièrement ses propos. Jouer sur le sentiment d'humiliation d'un peuple, lui proposer de se venger en le rassurant sur le fait qu'il participe à un dessein supérieur, race ou nation élue, n'est-ce pas reprendre ce qui avait déjà assuré le succès d'un petit caporal allemand nommé Adolf, au début de sa carrière ? Willeker ne s'en tient pas là. Son talent d'orateur éclate encore mieux lorsqu'il fait acte de contrition publique. Il sait avec génie passer sans transition du discours revancharde à l'auto-confession manipulatrice que Saint Augustin fut le premier à inaugurer au début de l'ère chrétienne en se complaisant à rappeler son passé de pêcheur et de libertin pour donner plus d'appui à sa conversion. Et dans la vidéo que j'ai regardée, il le fait avec les moyens du vingt et unième siècle : tel un prêcheur télévangéliste, il déambule de long en large pour avouer ses fautes en pleurant (zoom sur son visage en pleurs, écho démultiplié de ses larmoiements) ; puis, à genoux, il se martèle la poitrine, implore son pardon (caméra tournoyante, zooms en plongée, accentuant l'effet dramatique) ; avant de se relever en sautant vers le ciel pour annoncer la bonne nouvelle (contre-plongée, grand angle, élévation vers le ciel) : il est *born again*, re-né, avec une nouvelle mission, celle de sauver l'Amérique, Allelulah !

« Oui, j'ai pêché, moi aussi ! J'ai touché à cette abominable finance, je peux vous avouer que c'est le Démon qui vous

souffle à l'oreille de vous enrichir aux dépens des autres. Peu lui importe que vous trichiez, si vous arrangez un peu les chiffres, le diable vous fait miroiter la Rolex en or que vous pourrez porter, la Jaguar dont vous avez toujours rêvé, sans compter les belles filles qui vous accompagneront partout. Oui, ce sont toutes ces inventions du démon, du stupre et de la luxure, que Satan fait entrevoir à nos dirigeants trop cupides, en les incitant à s'enrichir sur le dos de gens comme vous. Et comme ils sont trop faibles, ils cèdent, sans même s'apercevoir qu'ils vivent dans un monde de tromperie et de simulacre, entourés de mensonges.... Je vous l'avoue, j'ai été moi aussi faible, j'ai cédé à ces sirènes, et chaque jour je m'en repens. Bien mal acquis ne profite jamais, il y a une justice divine ! C'est pour mon bien que j'ai été durement puni, en perdant toute ma fortune. On m'a tout repris, la maison et la piscine que j'avais fait construire près du lac, ma collection de belles voitures, et moi qui étais habitué à vivre dans un luxe insolent, je me suis retrouvé avec ma femme bien aimée Rosalie et mon fils à devoir vivre dans une chambre d'hôtel sordide, avec la crainte de croiser l'un de mes anciens créanciers. J'ai souffert dans mes chairs, souffert dans mon cœur. Je n'arrivais plus à remonter la pente. J'étais devenu une âme égarée, privée de tout repère... »

C'est habituellement le moment où l'orateur se relève lentement, dans un silence impressionnant, pour aborder enfin le moment de sa révélation.

« Un soir de désespoir, une nuit de parjure où j'étais prêt à me tuer, oui mes frères j'ai même atteint ce stade de déchéance ultime où il est possible d'envisager d'attenter à cette vie précieuse qui ne vous appartient pas et qui est un don du Seigneur –un soir de ténèbres, donc au moment d'accomplir le geste fatal, Jésus notre sauveur est descendu dans la misérable chambre de ce pitoyable pêcheur que j'étais. Il m'a consolé en m'apportant tout son amour, à moi, pitoyable créature qui ne le méritait pas ! Et il m'a guéri en me montrant la voie. Car il existe une voie de salut, mes frères, et c'est la bonne nouvelle que je suis venu vous apporter ! Il faut mettre fin à ce capitalisme financier honni qui ne jure que par les bénéfices à court terme et par l'endettement honteux de son prochain. Nous devons réinventer le capitalisme moral des origines, celui de nos pères fondateurs de la nation. Car le capitalisme est bon, mes frères, c'est Dieu qui l'a voulu pour l'Amérique, c'est à nous de l'appliquer et de le diffuser dans le monde entier. Selon

ses directives, et non en suivant celles du démon ! Il faut le contrôler, l'empêcher de dérapier et de céder aux sirènes de l'égoïsme, réaffirmer les valeurs traditionnelles de notre pays dans tous les domaines. Oui, chaque matin, l'hymne national et la prière collective doivent redevenir une coutume, non seulement à l'école, mais dans toutes les entreprises... Oui, il faut protéger la vie précieuse que le Seigneur nous a confiée, en n'autorisant les relations sexuelles que dans le cadre du mariage et en interdisant l'avortement ! ... Non, nous ne pouvons plus admettre le mariage homosexuel, la sodomie et les perversions contre-nature de toutes sortes... Non, nous ne permettrons pas aux étrangers de pénétrer dans notre pays pour profiter de nos richesses, s'ils n'ont pas d'autorisation légale et s'ils ne le méritent pas... Non, nous ne voulons pas permettre aux entreprises du tiers monde de polluer notre planète en construisant des usines qui viendront concurrencer les nôtres... Non, nous ne voulons pas de la décadence... Non, nous ne voulons pas ! »

Dans chacun de ses discours, la foule en délire scande « No, we don't want ! », au milieu d'un lâcher de ballons et d'une fanfare militaire qui joue l'hymne national dans un vacarme assourdissant. Les scouts reviennent à la fin sur l'avant de la scène pour le défilé final et le lever des couleurs, en faisant un salut militaire impeccable.

Parfois, Willeker qui aime retrouver l'excitation du trader drogué à sa propre adrénaline, se laisse emporter par son enthousiasme et va encore plus loin dans le discours messianique. Il reprend pour lui les textes bibliques les plus effrayants, notamment le livre de l'Apocalypse :

« Croyez-moi, il est temps de se reprendre avant qu'il ne soit trop tard, avant que nos errements et nos erreurs ne précipitent l'Apocalypse et le Jugement dernier ! Car ils sont déjà là, ils rôdent autour de nous, les quatre guerriers de l'apocalypse annonciateurs des catastrophes à venir ! C'est le cavalier blanc et squelettique, à la peau translucide, qui vient de faucher impitoyablement nos frères en Californie. Il guette déjà ses nouvelles victimes... Et qui n'a pas reconnu dans le cavalier sur son cheval blanc, avec sa couronne en or qui tend à le faire passer pour un roi légitime, l'Antéchrist de la finance mondiale, promettant la prospérité et la richesse alors qu'il étrangle les pauvres hères ? C'est contre cette fausse religion de l'argent qu'il faut se lever, pour rétablir les valeurs saines de l'Amérique ! Quant au cavalier rouge du sang répandu sur les

champs de bataille, ne vous rappelle-t-il pas nos ennemis qui étranglent nos soldats comme des Barbes, en portant l'épée, la guerre et la destruction contre le monde libre que nous représentons ? Il faut se méfier des coups de boutoir de ces adversaires de l'Amérique, renforcer notre armée contre eux, ne pas hésiter à les attaquer de manière préventive ! Gardons-nous aussi du chevalier noir annonciateur de famine. Il sévit déjà en Afrique, depuis des décennies ; c'est pourquoi il faut maintenir nos frontières hermétiquement closes, pour éviter la peste qu'il risquerait d'amener dans son sillage. Méfions-nous, mes frères, les cavaliers de l'Apocalypse ont été lâchés dans la nature, ils sont tout proches, ils parviennent parfois à se glisser dans notre pays, il faut les bouter et les maintenir en dehors de notre territoire, sinon nous assisterons à rien de moins qu'à la fin du monde ! »

Financier hier, homme politique aujourd'hui, Willeker conserve le même goût du pouvoir, la même mégalomanie qui l'amène à vouloir représenter un modèle pour les autres. Peut-être pour prouver inconsciemment qu'il est quelqu'un de bien à son père, cet homme sévère qui n'avait pas suffisamment cru en lui lorsqu'il était enfant, et qui lui avait toujours préféré son frère aîné ; probablement aussi pour se racheter du suicide de ce dernier, mort d'après mes recherches deux ans auparavant, en sautant du cent et unième étage de la tour où la faillite de son *hedge fund* venait d'être officialisée. Depuis cette fin tragique, Willeker teinte désormais tous ses discours d'une dimension religieuse, doloriste et christique, où se trahissent les germes de la dictature théocratique imposée aujourd'hui à l'Empire.

Hier encore, pour fêter Pâques à Las Vegas, il fit rejouer le long de l'avenue principale ou *strip* les scènes principales de la passion du Christ. Les habitants furent invités à jeter des œufs pourris, des tomates ou tout ce qu'ils voulaient sur le malheureux condamné ensuite cloué en pleine canicule à sept cent mètres de haut, sur le poteau qui surplombe la tour de la stratosphère. Le reste de la journée, des caméras retransmirent en direct sa lente et terrible agonie qui était supposée servir d'exemple en fournissant à la population un sujet inédit de méditation...

J'ai longtemps cherché à comprendre comment, en proférant un tel discours catastrophiste, Willeker avait pu bénéficier de l'appui du parti républicain et surtout des financiers qu'il vilipende à longueur de journée.

J'ai trouvé la réponse en dénichant une séquence de sa vie qui commence de manière parfaitement anodine, et que je n'avais pas pris le temps de visualiser jusqu'au bout. L'histoire commence dans une maison cossue des environs de la grande ville de Chicago, en déshérence depuis la faillite et la disparition emblématique des Trois Grands, les trois anciennes marques prestigieuses d'automobile américaines.

« Tu es sûr que tu ne veux pas que je t'accompagne ? » susurre Rosalie en s'approchant tendrement de son époux. Elle regrette probablement de ne pas l'accompagner et commence à s'effacer doucement de l'avant-scène, depuis qu'il se voue corps et âme à la vie politique.

« Non, reste là, chérie. Tu seras plus utile à gérer le staff qu'à m'accompagner chez ton père. Après tout, je commence à le connaître et je peux très bien me débrouiller tout seul ! »

Sur la suite de la bande, je reconnais le ranch du sénateur Mc Gill. Ce dernier accueille dans son bureau les trois personnes que la presse bienveillante appelle à l'époque les trois mousquetaires au service du Bien : Paulson le financier requin, Willeker le politicien retors, et Friendle son directeur de campagne dont la réputation de spécialiste des sondages lui vaut d'être consulté comme une pythie pour prévoir les moindres mouvements d'humeur d'une opinion publique versatile. Les opposants les dénomment d'une manière beaucoup plus évocatrice : le trio infernal. Les vieux comparses ont vieilli, et pourtant ils ont l'air optimistes. Les nouvelles de la campagne sont bonnes, on aborde la dernière ligne droite.

Le sénateur Mc Gill, qui dispose d'une longue expérience des campagnes politiques, et dont le réseau d'influence occulte est toujours aussi déterminant, expose le premier son point de vue :

« Je pense que les discours de Willeker tapent sur les bonnes cibles, avec le bon positionnement : c'est le moment de rappeler au peuple les valeurs auxquelles, nous les Républicains, nous croyons depuis le début de l'histoire des États-Unis. Cela rassurera nos concitoyens sur la crise actuelle. Ils ont besoin d'entendre quelqu'un prôner de nouveau une Amérique forte et unie, prête à reprendre le leadership du monde. Il est plus que jamais nécessaire de ramener la confiance dans ce pays qui a perdu la foi en l'avenir et en sa mission divine... »

« Oui, car nos concitoyens sont avides de réconfort et de réassurance, et je crois que je peux leur offrir de quoi étancher leur soif religieuse, il faut me laisser poursuivre sur ce terrain.

Mais j'ai besoin d'un temps d'antenne encore plus important. Nous devons marteler notre propagande sans laisser le temps à nos adversaires de se ressaisir. Paulson, ne soyez pas radin, demandez à vos donateurs de rallonger la sauce ! » s'exalte Willeker.

« Ils ne font que ça. Malgré la crise ils ont investi en vous plus que pour les campagnes précédentes ! Parce qu'ils sentent bien que vos arguments font mouche auprès de la foule, et que vous êtes capable de mettre les démocrates au tapis. Mais de grâce, évitez d'aller trop loin dans le sens du populisme et dans la critique gratuite du système. On ne sait jamais ce qui peut en sortir... » répond Paulson, toujours un peu mal à l'aise quand il voit son allié taper sur les banquiers et les financiers.

Friendle, qui sert souvent d'arbitre, vient appuyer Willeker :

« L'ensemble des sondages confirme la validité de notre stratégie et la nécessité de trouver un bouc émissaire à la crise. Le plus simple, c'est effectivement de mettre en cause les banquiers véreux en leur faisant porter le chapeau. Cela permet d'assouvir les pulsions de haine et les désirs de vengeance de la foule, sans remettre en cause le système lui-même. Les statistiques quantitatives, les courbes d'audience pendant les discours de notre candidat, les tables rondes traditionnelles, et même l'analyse sous hypnose des rêves et des cauchemars artificiellement déclenchés par nos ingénieurs pour accéder directement à l'inconscient de nos concitoyens, tous les résultats obtenus par ces outils convergent vers la même conclusion : au-delà de ces exutoires, le peuple a besoin d'une figure messianique qui les rassure, de croire en un nouveau Sauveur promettant une rupture radicale par rapport au monde précédent. Et il faut effectivement en rajouter encore, surtout ne pas mollir dans la dernière ligne droite. »

La cause est entendue.

« Nous vous avons entendu, mon cher gendre. Si vous voulez bien nous laisser discuter des modalités d'exécution... » dit le sénateur en le raccompagnant Willeker avec déférence à la porte de son bureau.

A peine leur candidat sorti, Paulson qui s'était contenu à grand peine laisse enfin aller son caractère colérique :

« Il pousse le bouchon trop loin, il exagère ! Je vous jure qu'il indispose de plus en plus de mes amis... »

« Rassurez-vous, c'est une marionnette incapable de se contrôler, et dont nous manipulerons les fils lorsqu'il sera au pouvoir. Nous avons les capitaux et les réseaux d'influence. Je

vous assure qu'il fera exactement ce que nous souhaitons. N'oubliez pas que je suis son beau-père, et que nous le tenons. Sans nous, il ne serait rien... » intervient le Sénateur Mc Gill qui reproduit ainsi les erreurs tragiques commises avant la seconde guerre mondiale par les banquiers et par les hommes politiques allemands lorsqu'ils avaient décidé de soutenir un autre tribun mégalomane dénommé Hitler, persuadés de pouvoir ensuite le contrôler à volonté.

La fin de la bande a dû échapper à la vigilance de la censure. On y voit Willeker sur le trajet du retour se confier à son vieil ami Oswald, finalement embauché comme chauffeur, moitié par pitié, moitié par une sorte de cruauté et de vengeance trouble :

« Si tu les avais vus, je les ai mis dans la poche, ils vont être obligés de doubler la mise. C'est comme au poker : quand tu es trop engagé, tu n'as pas le choix, tu dois continuer. Les imbéciles croient qu'ils me contrôleront par la suite, mais ils ne savent pas que je les honnis autant que ceux que je dénonce à longueur de journée dans mes discours. Ils font partie des initiés qui ont détourné le système à leur profit, et qui ont mis en place ce capitalisme financier à l'origine de tous nos maux.

Je leur dois au moins une chose : grâce à eux, j'ai compris que le petit système de tricherie d'écritures comptables dans lequel je m'étais enfoncé n'était rien en comparaison du monde de simulacre et de tromperie à grande échelle qu'ils ont déployé depuis des décennies. Le marché est supposé fonctionner sur les lois du libre échange, sauf qu'il est truqué à l'extérieur pour empêcher les économies étrangères de pouvoir nous concurrencer réellement, et à l'intérieur pour privilégier les institutions et les personnes influentes.

Tout fonctionne sur un mode de simulacre, sans que personne ne s'en aperçoive. Simulacre de vie parlementaire, avec des débats à la chambre des députés qui ne servent à rien, les décisions se prenant derrière la scène, entre deux séances de lobbying et d'échanges de bons procédés ; simulacre de démocratie, les citoyens se croyant pris en compte parce qu'on leur demande misérablement de voter une fois tous les cinq ans sur des programmes qui ne seront de toutes façons jamais appliqués, en choisissant des candidats qui n'ont aucune chance s'ils ne disposent pas d'appuis financiers préalables. Simulacre de liberté purement formelle ; elle se résume au droit de lire des journaux pré-formatés qui vous dictent votre opinion, au droit de se déplacer si on a de l'argent, au droit de faire ce qu'on veut tant qu'on reste dans les rails, au droit d'exprimer des opinions

personnelles tant qu'elles ne franchissent pas les bornes de la bienséance. Simulacre d'égalité et de fraternité, puisque nous sommes tous libres et égaux en droit, mais jamais en fait !

Avec l'appui des mass médias et des technologies de communication, la vie entière est devenue une représentation virtuelle, un mauvais film pré-formaté, façonné en coulisse, projeté dans la caverne où chacun de nous est isolé devant son écran télé, et reçoit sans arrêt les ordres hypnotiques sur ce qu'il doit faire de sa vie : se lever, aller travailler, revenir, consommer, s'abrutir à nouveau en regardant le monde à travers cette petite lucarne supposée refléter le réel ; ou mieux, s'inventer une autre vie fictive en surfant et se perdant dans les limbes d'Internet. Peu importe, du moment que nul ne sort de son trou pour retourner dehors ! Platon l'avait prédit : plus longtemps vous resterez enchaîné dans une caverne où vous prenez les ombres qui se dessinent sur le mur de votre télévision pour la réalité, moins vous aurez envie de sortir, car dehors vous risquez d'être aveuglé par le soleil et par la vraie vie. Un univers de simulacres devient insensiblement le vrai monde. Il avait même prévu à l'avance, dans la République, comment le juste tyran parviendrait à la paix sociale en occupant le temps libre de chacun par des activités différentes, en étant le premier à cibler les loisirs par style de vie et de classe sociale. C'est exactement ce que font actuellement les émissions communautaires !

« Je ne vois pas où tu veux en venir » bougonne Oswald.

« Tu ne vas quand même pas te mettre en tête de changer ça aussi ? »

Willeker éclate de rire.

« Le changer ? Non, pas forcément. L'utiliser, oui. Maintenant que j'ai compris les règles du jeu... »

AN 11+ 11 MOIS : COMLOTS ET SECRETS DE FAMILLE

Avec le temps, la Cité alternative s'est encore agrandie. Elle s'enfonce plus loin dans les forêts tropicales et les montagnes Rocheuses. Les nombreux survivants qui ont eu vent de l'existence de cette commune libre s'y sont en effet rendus en masse, après de longues et difficiles pérégrinations. Ils sont venus des autres provinces des anciens Etats-Unis, mais aussi d'Amérique latine et des autres continents, en passant par le détroit de Béring désormais rattaché à la terre ferme. Avec le temps, le petit camp de réfugiés s'est ainsi transformé en centre névralgique de l'opposition mondiale.

Des petits hameaux africains, asiatiques, sud-américains, européens et même océaniens se sont bâtis dans une nouvelle clairière dégagée à grand peine pour héberger les émissaires de ces contrées lointaines, autour d'un amphithéâtre en bois qui sert de lieu de rencontre et de parlement pour arrêter des mesures communes. Car le système de décision libertaire est resté le même : il revient à chaque collectivité de s'autogérer, d'organiser son propre mode de vie, de discuter en cherchant un consensus public dès que les enjeux impliquent la collaboration de voisins ou du reste de la Cité.

La détermination de la politique à suivre face à Willeker exigeant un débat commun, l'amphithéâtre est aujourd'hui comble. Jane et Sylvie éprouvent de la difficulté à diriger les débats houleux. Deux grandes tendances se dégagent au fil des débats : les Ecolos veulent tourner le dos à l'Empire et ne plus s'en préoccuper. Seule la survie et le développement d'un autre mode de vie les intéressent. Là réside la véritable priorité, d'autant que les connexions en cours entre peuples et communautés survivant permettent d'espérer qu'un nouveau monde est en train de se former, de s'organiser loin des formes traditionnelles de pouvoir. L'Empire finira bien par tomber de lui-même, comme toutes les dictatures qui se sont succédées à travers l'histoire ; il ne sert donc à rien de chercher un affrontement frontal dans lequel ils auraient fatalement le dessous face à une armée disposant des moyens militaires sophistiqués. Les Opposants et les Anars estiment quant à eux qu'il est de la responsabilité morale des transfuges d'aider leurs frères retenus prisonniers de la dictature de l'autre côté de la

jungle. La solution la plus simple n'est-elle pas d'organiser une grande coalition des peuples libres pour attaquer l'Empire ? Après tout, la puissance impériale de Rome s'était bien écroulée sous les coups de butoir répétés des coalitions de Barbares, pourtant militairement bien inférieurs.

Les deux camps échangent leurs arguments depuis des heures lorsque Sylvie propose le compromis auquel les deux compagnes avaient pensé depuis la veille. Sans chercher l'affrontement direct, il est peut-être possible de saper l'autorité de l'Empire de l'intérieur. Comment ? En faisant connaître les relations compromettantes que Willeker continue d'entretenir avec les puissances financières dénoncées à longueur de journée, John les ayant informées dans sa dernière note qu'il avait réussi à retrouver la trace du fameux Paulson au Ministère de l'économie, et celle et de son ami Oswald au Ministère de l'intérieur. Cela démontre bien l'hypocrisie de la version officielle et la persistance des connivences. Lorsque les esprits commenceront dans la capitale de Las Vegas à douter de l'honnêteté de ses dirigeants, il sera alors temps d'envisager une attaque ou un attentat pour décimer l'Etat à sa tête, argumentent-elles avec conviction.

Après de longues discussions, elles emportent finalement la décision. Alors que, sous l'égide de Jane, l'assemblée aborde le second point de l'ordre du jour en demandant quelles mesures prendre collectivement pour lutter contre la désertification qui s'attaque désormais à la jungle tropicale pourtant préservée jusque là, Sylvie s'éclipse discrètement. Elle souhaite prendre le temps de préparer son voyage. C'est à son tour, en effet, de se rendre dans la Cité interdite et de faire la jonction avec John.

Or, avec les dangers d'une jungle en pleine déliquescence peuplée d'animaux sauvages, puis la traversée d'un désert abandonné à une canicule qui fait éclater les pneus des rares véhicules encore en circulation, chaque expédition pour passer de l'autre côté de la frontière devient une aventure de plus en plus risquée...

« Tu n'as pas trop souffert ? » demande John en la serrant affectueusement dans ses bras, l'introduisant dans le minuscule couloir de sa chambre du vieil hôtel Palace Station.

« Un voyage merveilleux ! J'ai pu bronzer au soleil jusqu'à sentir le sang bouillir dans mes veines, observer la nature et le retour des grands animaux reptiliens préhistoriques, échapper aux plantes carnivores et aux cactus empoisonnés du désert, me

faire attaquer par des monstres volants dégénérés. Si bien que lorsque je suis enfin arrivée à l'intérieur des frontières de l'Empire j'ai vraiment eu l'impression d'arriver dans un camp de vacances où je pourrais bronzer tout à loisir ! Bien sûr, j'ai dû me cacher, faire l'amour deux ou trois fois avec des militaires un peu trop suspicieux, mais ce sont les risques du métier... » dit-elle pince sans rire, si bien que John se demande un moment si elle raconte la vérité ou si elle se moque de lui.

« Idiote ! Je te reconnais bien là, à rire même dans les pires conditions ! »

Il a toujours apprécié cette légèreté, et il ne peut s'empêcher de l'embrasser plus sensuellement sur la bouche, en un long baiser qui n'en finit pas. A nouveau, comme avec Jane d'ailleurs se dit-il embarrassé par la comparaison, il sent le désir sourdre entre eux et rapprocher leurs deux corps. Cela doit être du à l'état de privation qu'il connaît depuis trop longtemps...

« Si je vous gêne, je peux toujours m'en aller un moment... » leur dit Paul en quittant avec un sourire l'ordinateur sur lequel il travaille.

« Excuse-nous, cela fait si longtemps que nous ne nous sommes vus ! » dit Sylvie en l'embrassant à son tour.

Ils reviennent au salon pour discuter. Sylvie les met au courant des délibérations de ses compagnons. Paul lui apprend de son côté que le réseau clandestin d'opposants qu'il monte depuis plusieurs années ne cesse de s'étoffer. Puis, à la demande de ses deux compagnons, il fait le point sur l'état le plus récent de ses recherches.

« Quant à moi, je continue à recueillir des informations sur ce qui s'est passé au moment de la Grande Crise. Avec un taux de chômage proche des vingt pour cent dans les principaux pays occidentalisés et une baisse de la natalité due autant à la situation économique qu'à la baisse de fertilité du sperme masculin, les systèmes de retraite explosent littéralement. Il n'y en avait déjà quasiment plus aux Etats-Unis où chacun souscrivait auprès d'organismes privés, acculés à la faillite. En Europe où elle est calculée et garantie par l'Etat, on a beau repousser l'âge de la retraite à soixante dix, puis à soixante quinze ans en espérant que peu d'assurés sociaux y parviendront, rien n'y fait : les caisses sont vides, il n'y a plus moyen de donner une pension aux personnes âgées. La situation est pire que celle de mes notes précédentes ; la débâcle se propage des individus aux nations elles-mêmes, à leur tour sur-endettées et incapables de faire face à leurs engagements.

Certaines, comme la France et l'orgueilleuse Grande Bretagne à l'origine de la libéralisation débridée des marchés, se déclarent en faillite et se placent sous la protection d'un FMI à court de liquidités. D'autres sont carrément rayées de la carte. Leur territoire éclate ou se fait racheter par leur voisin pour quelque euros symboliques. L'Islande rejoint ainsi la Norvège, les deux parties flamandes et wallonnes de la Belgique se rattachent aux pays voisins, et une frontière sépare désormais hermétiquement le Nord et le Sud de l'Italie.

Dans le reste du monde, la pauvreté se propage comme une traînée de poudre. Les émeutes de la faim secouent de façon spasmodique les pays africains et d'Amérique latine où les massacres succèdent aux dictatures éphémères et aux plans d'intervention du FMI, lesquels provoquent à nouveau de manière parfaitement prévisible de nouvelles révoltes et putschs militaires. La Russie, gouvernée par la mafia, représente l'un des endroits désormais les plus dangereux de la planète. On ne peut s'y déplacer que protégé par quatre gardes armés. Le seul pays à peu près stable demeure à cette époque la Chine, dont la croissance et le gigantesque bassin de population continuent de tirer le reste d'une économie mondiale exsangue. Elle connaît aussi la crise, mais elle est tenue d'une main de fer par une dictature capitalo-communiste toujours aussi impitoyable. »

John ne s'est pas intéressé uniquement à reconstituer le passé, comme Paul et Sylvie vont le découvrir.

« En même temps, je tente de reconstruire patiemment l'organigramme des dirigeants de l'Empire. C'est incroyable ! J'y retrouve la majorité des personnages corrompus d'avant la Grande Crise, et même d'anciens responsables intégristes du Saint Siège avec lequel Willeker semble avoir conclu un accord privilégié. Je n'ai pas l'impression qu'ils disposent de pouvoirs considérables ; ils sont à chaque fois flanqués d'un alter ego placé par le dictateur à côté d'eux pour mieux les surveiller. Ronald les a apparemment laissés en vie afin de disposer de leurs compétences et de leurs réseaux, tout en les contrôlant étroitement. Quand je pense qu'ils croyaient le manipuler lorsqu'il serait arrivé au pouvoir ! Il était bien plus malin qu'eux, il faut au moins lui reconnaître ça. Je ne devrais peut-être pas l'avouer, mais à force de vivre jour et nuit en reconstituant les moindres faits de sa vie, je ne peux m'empêcher de l'admirer parfois pour sa rouerie et son sens de l'histoire. Je ne sais pas comment il se débrouille, mais il réussit

toujours à rebondir et à s'en sortir, retournant au dernier moment les situations les plus compliquées à son avantage...»

Sylvie ne peut s'empêcher de se moquer :

« Attends encore quelques mois, et tu vas finir par nous chanter ses louanges ! Tu devrais faire attention au syndrome de Stockholm qui amène les victimes à se prendre de sympathie pour le bourreau avec lequel elles sont condamnées à vivre vingt quatre heures sur vingt quatre... »

Paul désamorce la dispute naissante en ouvrant un nouveau dossier sur son ordinateur.

« Si vous voulez qu'on commence à voir comment pirater leur système d'information pour y glisser les révélations ramenées par John, j'ai quelques idées à ce sujet ... » confie-t-il d'un air gourmand, en invitant Sylvie à s'asseoir à côté de lui.

« Je te laisse expliquer tout ça à Sylvie puisque nous en avons déjà parlé ensemble le mois dernier chez toi. En attendant, je dois me rendre à un rendez-vous. Je serai de retour d'ici une heure... » dit John qui ne veut pas avouer qu'il a été blessé par les propos de sa compagne.

Deux heures plus tard, il n'est toujours pas revenu. L'inquiétude de ses amis croît.

Sylvie tente de convaincre Paul qu'il vaut mieux quitter l'hôtel au plus vite et chercher un autre refuge. Ils ne sont plus en sécurité, et la jeune femme ne parvient pas à se défaire d'un mauvais pressentiment. Mais Paul, persuadé que John va bientôt revenir, argue qu'il ne dispose d'aucun endroit de repli.

Lorsqu'on frappe violemment à leur porte, il est trop tard pour s'enfuir.

Des soldats de la brigade d'intervention anti-terroriste protégés par des casques et des gilets pare-balle, mitrailleur-taser au poing, la font voler en éclat et se jettent sur eux pour les maîtriser.

Ce n'était pas la peine : ils se rendent sans opposer la moindre résistance.

Dans le bureau présidentiel de Willeker, John fait pâle figure. Emmené par les gardes qui l'ont arrêté et soumis à la torture depuis une semaine, il n'a toujours pas trahi, espérant que ses amis ont eu le temps de s'enfuir.

« Détachez-le » ordonne le Président en le regardant essayer désespérément de se relever alors que le militaire l'a jeté avec mépris au sol.

« Asseyez-vous... Quant à vous, laissez-nous seuls un moment. Je vous rappellerai lorsque j'en aurai besoin » ordonne-t-il au jeune soldat. Celui-ci hésite, puis s'empresse d'obéir devant le regard noir du dictateur.

« Alors, mon garçon, comme ça on n'aime pas Willeker, on complotte contre moi ? »

John ne répond pas, se contentant de le regarder avec un mélange de haine et de surprise. Il semble plus âgé que sur les vidéos et les reportages télévisés, portant de larges vêtements indiens blancs qui lui confèrent un air de gourou.

« Tu n'es pas très bavard, hein ? Ce n'est pas grave, je peux parler pour toi. Cela fait longtemps que nous te surveillons, toi et tes deux amis. Il faut avouer qu'ils n'ont pas été très malins : arriver par le désert, c'était la meilleure manière de se faire remarquer ! En tout cas, ils nous ont permis de tomber sur toi, alors que nous ne nous doutions de rien. Arrivé depuis peu à la capitale, tu semblais être un employé modèle, qui ne faisait pas parler de lui, toujours prêt à réaliser des heures supplémentaires. Nous ne nous doutions pas que cela te servait à interroger l'ordinateur central. Tes amis ont encore commis une autre faute en s'enfuyant sur le *strip* après avoir bêtement brûlé un feu rouge. Cela a permis à un brave policier de la circulation de prendre leurs empreintes, et à nous de comprendre que ta compagne de l'époque, qui se faisait passer pour la femme de Paul, voyageait en fait sous une fausse identité. C'est à partir de ce moment que nous t'avons mis sous surveillance.... »

« Que leur avez-vous fait ? » demande John, inquiet à l'idée de ce qui a pu leur arriver.

« Oh, rien de bien méchant. Paul a déjà livré les noms de son réseau, nous avons su le convaincre de se montrer coopératif. Nous le gardons pour le moment au frais pour nous en servir en temps utile » répond Willeker, étouffant un rire cynique.

« Et ma compagne Sylvie ? Vous n'avez pas intérêt à toucher à un seul de ses cheveux ! »

« Voyez-vous ça, tu es bien en situation de me menacer et de me donner des ordres ! Nous ne lui avons pas fait plus de tort qu'à toi. Juste retrouvé sa véritable identité, et j'avoue que j'ai eu une sacrée surprise en voyant cette peste revenir dans le paysage ! Je ne l'aurais pas reconnue, tant elle a vieilli et s'est enlaidie à force de ressentiments. Mais rassure-toi, tout va bien. Elle est encore en vie. Pour le moment. Tout dépendra en un certain sens de tes décisions... »

« Je ne comprends pas... » murmure, tête basse, John qui craint de trop bien deviner ce qui va suivre.

« Disons que tout dépendra de votre collaboration, à vous deux. Arrêtons de jouer aux idiots : j'ai bien compris que vous servez d'agent de liaison pour les Dissidents, et qu'ils vous écoutent parce que vous avez de l'influence auprès d'eux. Alors mon marché est simple : vous continuez à jouer votre rôle, mais cette fois-ci pour moi, sans qu'ils se doutent de rien. Je veux savoir ce qu'ils mijotent et être capable en même temps de leur transmettre les informations que je souhaite leur dispenser. »

« Vous voulez nous transformer en agent double et nous retourner contre eux... C'est ignoble ! »

« Tout de suite les grands mots ! C'est le marché que je te propose pour garder la fille en vie. Et je veux d'abord obtenir ton consentement, en priorité. »

« Pourquoi mon accord compterait-il plus que le sien ? »

« Parce qu'elle est têtue. J'imagine qu'elle suivra plus facilement nos conseils si tu montres l'exemple... Et puis j'ai un faible pour toi, je veux que tu apprennes à m'aimer et à me comprendre, tu comprendras plus tard pourquoi. D'ailleurs tu viens de me donner une idée : pour te convaincre que je ne suis pas un monstre, je vais t'accorder une faveur que bien des citoyens t'envieraient. A partir de demain, en plus des notes que je tu rédigeras sur mes ordres et des recherches que tu continueras de mener pour moi, tu te mettras à notre service, ou plus précisément à celui de ma femme qui a bien besoin d'aide. En nous regardant vivre de l'intérieur, je pense que tu abandonneras tes préjugés et que tu auras envie de devenir un allié sincère... » déclare-t-il en le quittant mystérieusement.

Six mois plus tard, dans le même palais présidentiel, Sylvie et John se retrouvent pour la première fois depuis leur arrestation dans une petite pièce aveugle qui ressemble plus à une cellule de prison qu'à un bureau. Habillé d'un simple costume gris en flanelle, John est assis derrière un bureau en bois, sa compagne lui faisant face sur une chaise bancale. Hagarde, les cheveux défaits, elle est vêtue comme les prisonniers d'une simple chemise grise de coton rugueux qui descend jusqu'à ses genoux. Ils n'osent se regarder. C'est Sylvie qui rompt, la première, le silence pesant.

« Ils m'ont obligée... »

« Je sais, moi aussi » l'interrompt, les larmes aux yeux, un John désespéré qui continue, dans un souffle presque inaudible :

« Pardonne-moi... »

« Et toi aussi, pardonne-moi... » dit-elle d'une toute petite voix, persuadée qu'il avait été arrêté parce qu'elle n'avait pas pris assez de précautions lors de son arrivée dans la capitale.

« Tu sais, en plus des notes qu'il nous demande de rédiger, je suis contraint comme un esclave des anciens temps de me mettre au service de sa femme. J'ignore pourquoi il ne nous laisse pas pourrir dans ses geôles et veut à tout prix m'introduire dans sa vie privée, c'est de la cruauté... » avoue-t-il de manière gênée.

Ils parviennent à s'échanger un demi-sourire, aussi complice qu'éphémère. John, qui a l'air en meilleure forme qu'elle et qui est mieux habillé, ne lui précise pas qu'à plusieurs reprises, tout en ayant peur d'être surpris par Willeker ou par l'un de ses gardes, il a cédé aux avances pressantes dont le poursuit Rosalie avec une fougue qui frôle parfois la nymphomanie.

Sylvie lui demande, à mi-voix pour ne pas être entendue :

« Je ne comprends pas ce qu'ils font des notes qu'ils nous forcent à écrire. Comment peuvent-ils les transmettre à nos compagnons, si nous ne sommes pas là pour les authentifier ? » murmure-t-elle de peur d'être entendue.

« C'est le rôle de Paul. Ils gardent sa femme et ses enfants en otage. Nous l'avons tous deux présenté au camp comme notre allié le plus sûr, toi dans les débats et moi dans mes notes. Ils n'ont donc aucune raison de se méfier de lui. Lorsqu'il est retourné les voir sur ordre de Willeker, il lui a suffi d'expliquer que nous préférons rester sur place pour poursuivre notre enquête sans risque, et de se dire mandaté par nous pour assurer la liaison et rapporter nos notes. Ce qu'il fait régulièrement en distillant les fausses informations que Willeker souhaite leur transmettre. Le piège est diabolique mais parfait... »

« Que va-t-il se passer ? Comment tout cela va-t-il se finir ? » demande Sylvie, prête à craquer.

« Je l'ignore, mais il faut garder espoir. J'ai un plan... » murmure-t-il à son oreille.

Aussitôt, le garde qui les avait fait entrer dans la pièce se précipite sur eux pour les séparer.

« Je vous avais pourtant prévenu qu'il était interdit de se faire des messes basses ! Tant pis pour vous ! »

Furieux, il force Sylvie à sortir de la pièce, puis la confie au soldat qui l'avait amenée, avec la mission de lui faire réintégrer sa cellule.

John reste un long moment prostré, la tête entre ses mains. Il n'entend pas Willeker entrer, aussi silencieux qu'un chat, mais il sursaute en sentant une présence à côté de lui. Il se retourne et le regarde enfin. Il est vêtu aujourd'hui d'une combinaison synthétique métallisée qui lui donne une allure de cosmonaute.

« Je te l'ai bien amenée, comme promis, pour te prouver qu'elle est vivante et en bonne santé. »

« Libérez-la, ou laissez-la au moins me rejoindre, j'ai fait tout ce que vous m'aviez demandé... »

« Quelle impatience, pas si vite ! Il me faudra d'autres preuves de votre docilité, à toi comme à elle. Tu es sur la bonne voie, je dois avouer que tu m'impressionnes. Non seulement tu as réussi à gagner la confiance de ma femme, à lui faire oublier sa dépression chronique, ce dont je te suis reconnaissant, mais tu mènes remarquablement bien les recherches que je t'ai demandées d'effectuer sur mon passé ... »

« Pourquoi tenez-vous à me confier ces tâches ? Votre femme est capable de s'occuper toute seule, elle est majeure et vaccinée, elle n'a aucunement besoin de moi. Pourquoi me mettre à son service, et à quoi servent ces recherches inutiles sur votre vie ? Vous connaissez votre passé mieux que quiconque ! »

« Qui sait... Grâce à toi, je m'aperçois des failles de la Mémoire Virtuelle destinée à immortaliser chaque instant de ma précieuse existence. Cette idée était une coquetterie de mégalomane, je l'avoue. J'ai eu envie d'inventer une nouvelle manière de vaincre la mort : lorsque je serais condamné à disparaître, mon double ou simulacre virtuel continuera à subsister pour l'éternité, avec tous mes souvenirs personnels. Peut-être même pourra-t-il poursuivre mon œuvre en prenant des décisions à ma place. Le logiciel expert dont il est doté apprend au fur et à mesure la manière dont je me détermine à partir des données qu'on lui fournit. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de lui fournir toutes les informations sur ma vie, sans triche ni sélection. Mais je n'avais pas pris conscience des dangers encourus et du besoin de filtrer pour la prospérité les informations qui y sont contenues. Ou plutôt, je croyais que les ingénieurs en charge du projet l'avaient fait, en protégeant certaines données confidentielles, les rendant inaccessibles à ceux qui ne disposeraient pas de mon code. Ils ont apparemment failli à leur mission. C'est pourquoi je veux que tu me fasses un point exact sur tout ce que tu peux apprendre de moi. Après, je déciderai ce que je garde et ce que je dois

définitivement rendre inaccessible à l'intérieur de cette mémoire... Au fait, à force de me fréquenter et de voir relatés les hauts faits de ma vie, me hais-tu toujours autant ? » demande Willeker d'un air provocateur, en se rapprochant de lui.

« Oui... plus que jamais, si vous voulez savoir ! » murmure, les dents serrées, John en se rétractant.»

Willeker ne s'en formalise pas, ricanant d'un air mystérieux.

« La haine n'est que l'autre versant de l'amour... A propos, où en es-tu de la reconstitution de ma parenté ? »

« J'ai bien retrouvé vos parents et votre frère qui s'est suicidé lorsqu'il a appris que son *hedge fund* était en faillite du fait des placements que vous lui aviez conseillé de faire chez votre grand ami Oswald... » ne peut s'empêcher de lui rappeler avec cruauté John.

« Paix à son âme ! Mon grand frère ne savait décidément pas bien s'entourer. Et le reste de ma famille ? »

« Votre femme Rosalie est devenue effacée au fil du temps, et pourtant j'ai l'impression qu'elle continue à avoir une influence considérable sur la marche de l'Empire. Elle s'entretient quotidiennement avec les membres de votre cabinet, assure la transmission de vos ordres et contrôle les gens à votre service. En même temps, il semble qu'un mal secret la ronge. J'en ignore la cause, tout comme la manière dont vous avez réussi à éteindre sa fougue initiale. Peut-être la droguez-vous ? » ose-t-il.

Willeker se rembrunit.

« Elle se soigne pour ses accès de mélancolie, mais elle a une influence beaucoup plus grande encore que tu ne peux t'en douter. Peut-être découvriras-tu un jour les raisons de sa dépression, si elle a suffisamment confiance en toi. J'espère que tu te confieras alors à moi... C'est tout, tu en es vraiment sûr ? »

John hésite un instant, puis décide de se jeter à l'eau en abordant la question qui le préoccupe depuis longtemps ;

« Non, il y a aussi l'enfant que vous avez eu ensemble lorsque vous vous êtes mariés. Il existe, j'en suis persuadé, mais impossible de savoir ce qu'il est devenu. »

« Veux-tu le savoir vraiment ? » demande Willeker d'une voix bizarre, à demi voilée.

« Au point où j'en suis, oui, pourquoi pas... »

Willeker l'observe longuement, comme s'il cherchait à le tester. Il appuie sur la partie supérieure du bureau, faisant émerger un clavier et un écran d'ordinateur.

« Tiens, je vais te donner les coordonnées de son identité : empreintes digitales, rétinienne, et tout ce qui permettra de le retrouver. Comme cela, tu pourras poursuivre ton enquête en me disant ce qu'il est devenu... Voilà, bon, je te laisse... » dit Willeker, sortant de la pièce après avoir ouvert plusieurs fichiers sur le computer.

John manque défaillir. Il souffle longuement pour reprendre ses esprits après ses deux rencontres éprouvantes avec Sylvie et Willeker. Chaque fois qu'il rencontre le dictateur, il passe par des phases contradictoires de haine, d'envie de meurtre et de désir malgré tout de parler avec lui, comme s'il ressentait en même temps besoin de lui prouver quelque chose. Et il s'en veut terriblement. Il ressort de ces entrevues nerveusement épuisé.

Après une longue heure passée les yeux dans le vague, il se redresse enfin. Il regarde les coordonnées cryptées ouvertes sur son ordinateur et décide de rechercher à qui elles correspondent.

« Je recopie le code, les coordonnées... rechercher dans les banques de données de l'état civil, Ministère, accès restreint... lancer la recherche... maintenant je vais enfin savoir qui est le fils de Willeker et ce qu'il est devenu ! »

L'ordinateur se met à tourner et à chercher la personne correspondante parmi les millions de citoyens catalogués et fichés dans l'unité centrale du Département de l'intérieur. Il lui faut moins d'une minute pour trouver, puis à nouveau trente secondes pour que la photo d'identité et les données confidentielles s'affichent lentement à l'écran. Au fur et à mesure que ces dernières se dévoilent, les yeux de John s'écarquillent. D'abord de surprise, puis de doute : il refuse de croire ce qu'il voit. Enfin de terreur, une fois qu'il finit de lire les informations du dossier confidentiel. Il jette un cri désespéré et se roule à terre en déchirant sauvagement les deux feuilles sorties de l'imprimante.

Le dossier le concerne.

La photo est la sienne.

2 0 3 0 : 7° CRISE ET FAILLITE DES USA

LE DECLENCHEMENT DE L'APOCALYPSE

Lundi 20 Juillet 20030, Etats-Unis

Ronald Willeker quitte le bureau ovale de la Maison Blanche pour embarquer directement à bord de l'Air Force One, le Boeing présidentiel 747 numéro 28.000. Blindé pour résister aux ondes issues d'une explosion nucléaire, doté d'un brouilleur radar et de leurres destinés à tromper d'éventuels missiles à tête chercheuse, il ne se déplace jamais sans être précédé de deux avions de chasse et de plusieurs avions cargo C-5 Galaxy qui transportent des hélicoptères, des voitures présidentielles et de l'armement.

A chaque fois qu'il pénètre dans cet aéronef, le Président des Etats-Unis se sent en parfaite sécurité, persuadé d'être le maître infailible d'un monde qu'il domine depuis les plus hautes stratosphères. Il parcourt avec un plaisir évident la suite présidentielle équipée d'un lit, d'une cabine de toilette avec douche et d'un bureau particulier, invitant Rosalie à s'y installer. Il se rend quant à lui directement dans les salons et les espaces de travail équipés de quatre vingt cinq téléphones, dix neuf télévisions, de plusieurs dizaines d'imprimantes, photocopieurs et ordinateurs. Il s'y installe confortablement pour le décollage, entouré d'une quinzaine de membres : les agents du Secret Service en charge de sa Sécurité, son secrétaire d'Etat et bras droit en qui il a toute confiance, le secrétaire de la défense qui prend de plus en plus d'importance ces derniers temps, les chefs d'état major des trois armées de terre, de mer et d'air, ainsi que le général inter-armée qui les coordonne de façon à ce que tout le monde travaille dans le même sens. Sans oublier le commandant des Marines qui a toujours son mot à dire sur les opérations risquées à mener en première ligne, ainsi que les directeurs du FBI et de la CIA qu'il aime interroger pour mieux tenter de deviner les intentions de l'ennemi.

Sous haute escorte, l'avion quitte en toute hâte la cible trop facile de Washington et se dirige vers la base aérienne d'Offurt dans le Nebraska. Il rejoint le bunker anti-atomique qui sert de centre de commandement secret de l'United Strategic Command. C'est de là que, grâce aux satellites placés en orbite géostationnaire au-dessus de la Terre, il peut en cas de crise particulièrement grave contrôler l'ensemble des mouvements de troupe sur la planète, tout en gardant un doigt sur le bouton rouge qui commande le feu nucléaire. Il faut pour cela avoir préalablement mis toutes les forces armées du pays sur un niveau d'alarme quatre, de façon à ce qu'elles soient prêtes à appliquer dans l'heure suivante le plan « Cavaliers de l'Apocalypse. » Pour le moment, il n'a déclenché depuis la capitale que les niveaux d'alarme deux et trois.

Willeker profite du voyage pour réclamer un exposé complet de la situation, histoire de s'assurer que tout le monde partage les mêmes données. Le secrétaire d'Etat, traditionnellement responsable des affaires étrangères, prend la parole pour ce premier débriefing.

« Il faut remonter à la situation économique des dernières années pour comprendre la situation politique critique que nous traversons actuellement. Face à la reprise de la crise qui dure depuis des décennies et à la dette de notre pays qui devient abyssale, nous avons hélas perdu la confiance de nos créanciers. Après la faillite de plusieurs pays européens, notre nation risque à son tour la banqueroute puisque les pays qui nous prêtent habituellement l'argent que nous réinjectons dans les plans de relance refusent pour la première fois de l'histoire d'acheter les Bons du Trésor américains. Il y a plus grave : la Chine qui détient les réserves les plus colossales de dollar du monde et qui finance donc notre dette a commencé à s'en débarrasser en masse sur les places boursières, vendant dans le même mouvement ses Bons du Trésor. Elle a ainsi déclenché la chute vertigineuse de notre monnaie et la plus grande panique boursière que la planète ait jamais connue. Car les autres pays, à leur tour, retirent leurs avoirs et à exigent de toucher l'argent qu'on leur doit. Tout le monde semble déterminé à nous acculer à la faillite... »

« Ca, ce sont les faits bruts. Mais comment en sommes nous arrivés là ? » demande Willeker.

« Il faut reconnaître que la Chine avait tiré plusieurs fois la sonnette d'alarme. La première fois, à la fin de l'année 2008, le pouvoir central chinois menace solennellement le président

Bush d'exiger le remboursement de leur dette si le gouvernement américain ne fait rien pour soutenir le cours du dollar alors en baisse. C'est à ce moment qu'ils ont compris qu'ils disposaient d'un formidable moyen de pression contre nous et qu'ils pouvaient retourner à leur avantage, à la manière chinoise des arts martiaux, l'arme par laquelle nous pensions les maintenir à notre botte. En les amenant à financer notre déficit, nous pensions naïvement les lier indissolublement à notre sort. Nous n'avons jamais envisagé qu'ils puissent se désolidariser, quitte à risquer à leur tour d'être emportés par la tourmente, puisqu'en faisant s'effondrer leur dollar, c'est le montant de leurs économies qui fond comme neige au soleil... »

« Alors, pourquoi en arrivent-ils à cette extrémité ? » demande impatiemment Willeker. Imperturbable, le secrétaire d'état reprend son exposé, tandis que l'avion, pris dans un orage imprévu, commence à tanguer, son capitaine demandant à chacun de boucler sa ceinture de sécurité.

« Plusieurs faits nouveaux se sont produits. Une constatation économique, d'abord : les Chinois ne sont pas aussi forts économiquement qu'ils veulent bien le dire. A leur tour, ils sont plongés en pleine récession. Ils ont donc objectivement besoin de reprendre une grande partie de leur épargne confiée aux Bons du trésor, pour la réinjecter dans l'économie. D'autre part, la lutte pour le pouvoir devenant encore plus exacerbée en temps de crise, il semble que les faucons du régime en profitent pour tenter de nous mettre à genoux. Comme nous le faisons jadis en soutenant secrètement les guérillas qui s'opposaient aux soviétiques, ils encouragent désormais en sous-main tous les mouvements d'insurrection qui se lèvent contre notre pays et notre civilisation, notamment en Afrique et dans les pays arabes. D'après nos services de renseignement, il semblerait qu'ils aient même noué contact avec les fanatiques d'Al Quaïda... »

« Les chinois et les islamistes ensemble, quelle alliance contre-nature ! Mais ce n'est pas le prétexte de cette dernière crise, non ? » demande Willeker en sursautant, l'avion décrochant brutalement de plusieurs centaines de mètres après avoir été happé par un trou d'air.

« Le dernier incident politique qui a mis le feu aux poudres semble anodin et totalement disproportionné. A l'occasion de la crise actuelle, l'importante communauté urbaine de Shanghai qui compte plusieurs millions d'habitants, berceau traditionnel du nouveau capitalo-communisme chinois, en profite pour

tenter une sécession en s'autoproclamant commune libre. Son maire Liu Chi, ancienne responsable locale du parti et dirigeante actuelle de la seule bourse asiatique survivant après la Grande Crise, a demandé la protection de l'ONU et des Etats-Unis. Vous la lui avez aussitôt accordée... »

Un nouveau trou d'air fait valser le plateau qu'amenait l'hôtesse de l'air. Pendant qu'il parle, l'homme de la CIA, parfaitement impassible, ne peut toutefois retenir un léger plissement de sa lèvre supérieure qui ressemble à une esquisse de sourire.

« C'est peut-être le seul à savoir, grâce à son réseau de renseignements que nous nous sommes connus dans le passé, il faudra faire attention à lui... » note mentalement Willeker qui enregistre aussitôt ce détail. Il sourit intérieurement en pensant à l'évolution brillante de son ancienne associée avec laquelle il avait ouvert, jadis, une filiale. Bien entendu, il ne peut avouer à personne que le démon du jeu financier l'ayant repris, il imaginé avec elle le plan machiavélique de sortir Shanghai du giron de la Chine populaire, de façon à réaliser un coup financier fumeux sur lequel ils ont déjà pris en sous-main des paris et des positions à terme. Il interrompt donc l'orateur avant de devoir justifier sa position :

« ... et donc, naturellement, les Etats-Unis l'ont soutenu, au nom du droit des peuples à l'autodétermination, je ne vois pas où est le problème, non ? Les Chinois ne vont tout de même pas risquer le déclenchement d'une guerre contre les Etats-Unis pour une telle peccadille ! »

Le Secrétaire de la Défense toussote discrètement, histoire de faire remarquer qu'il souhaite émettre un avis.

« Là où les choses se compliquent, c'est que les deux crises s'entrecroisent. Le gouvernement chinois n'a jamais supporté qu'on intervienne dans ses affaires intérieures. Vexé dans son amour-propre, il a répliqué aussitôt en menaçant les Etats-Unis de représailles militaires si nous continuions à soutenir Liu Chi. En guise d'avertissement, il a accentué la vente massive de dollars sur les marchés et menacé d'exiger le remboursement de la totalité de ses Bons du Trésor. Comme vous n'avez pas cédé, il a commencé avant-hier à en liquider une première partie, nous mettant dans une position qui risque vite de devenir intenable. En même temps, il a lancé sa formidable machine de propagande, clamant haut et fort sur toutes les tribunes que les Etats-Unis sont des voleurs, qu'ils ont dilapidé leur argent et

perdu celui que les autres pays lui ont prêté, ce qui accentue encore un peu plus la panique mondiale. »

« C'est insupportable, et idiot, car ils risquent d'y perdre autant que nous si la crise s'étend. Que pouvons-nous leur proposer comme compromis ? » demande Willeker, agacé au plus haut point par le comportement du gouvernement chinois qu'il juge irrationnel.

« Ils veulent en premier lieu que vous cédiez et présentiez vos excuses pour cette ingérence qu'ils jugent inadmissible dans leurs affaires intérieures, et en second lieu qu'une commission internationale indépendante soit nommée pour réaliser un bilan sur la dette de notre pays et sur ses capacités objectives de remboursement... » lui répond le secrétaire à la Défense.

« Jamais, ce serait capituler et avouer une position de faiblesse au reste du monde ! Qu'en pensent les militaires ? » demande Willeker en se retournant vers les responsables de son armée.

Le général qui coordonne les trois états majors se redresse et déclare, martial :

« Il est évident que d'un point de vue purement militaire, les chinois ne font pas le poids. Leur armée reste essentiellement une armée de fantassins et d'artillerie. Ils disposent bien d'une aviation et de missiles nucléaires, mais en nombre et en puissance de feu largement inférieurs. Je ne les vois donc pas s'en servir pour courir au désastre. D'après moi, c'est du bluff, si vous me permettez, Monsieur le Président. »

« Du bluff, c'est bien également mon avis. C'est une opération de propagande et de politique interne qui leur permet de ressouder les rangs de leur population contre le bouc émissaire de l'impérialisme américain. Il s'agit d'occuper les foules et de faire monter la pression en faisant croire à un simulacre de conflit, mais au dernier moment ils reculeront comme par hasard, en se présentant comme les champions de la paix internationale. Ce sont les maîtres du mensonge d'Etat, il ne faut pas l'oublier. »

Le secrétaire d'état, qui a passé son enfance en Chine et qui connaît parfaitement la mentalité chinoise, reprend alors la parole :

« Si je peux me permettre, il ne faut pas sous-estimer leur gouvernement. Il ne peut perdre la face, surtout envers des diables d'étrangers. Or, il est engagé dans un bras de fer où il demeure persuadé que vous allez reculer. Ils estiment que vous

ne risquerez pas la faillite de votre pays et une guerre mondiale pour une ville sans importance comme Shanghai. »

« Perdre la face, c'était bon pour les mandarins et les aristocrates d'antan. Il y a longtemps que ces mots ne veulent plus rien dire dans la Chine actuelle ! » intervient alors le patron de la CIA. A force de manipuler des pions et de considérer que tout le monde est capable de vendre père et mère pour toucher un peu d'argent ou de considération, l'homme est incapable de comprendre des questions d'honneur qui plongent leurs racines dans un passé immémorial.

Comme dans une opération de commando, son intervention est aussitôt couverte et appuyée par le commandant des Marines.

« Je suis d'accord, il ne faut pas craindre de leur rentrer dedans, ils reculeront. Comme ils l'ont fait face aux soldats de l'Inde le jour où les deux armées se sont affrontées sur la frontière, comme ils se sont débinés à chaque fois que nous chassions les viets jusqu'à l'intérieur de leur frontière. Ils sont cruels avec les faibles, mais lâches devant les forts. »

Cette diatribe primaire requinque Willeker.

« De toutes façons, s'il veulent l'affrontement, nous n'en avons pas peur. Nous sommes acculés, au bord de la déclaration de cessation de paiement, alors autant jouer notre va tout. N'oublions pas que, s'ils sont défaits, notre dette sera effacée. C'est peut-être la meilleure solution pour nous. Nous avons la supériorité militaire. Rien de mieux pour ressouder l'unité de la nation qui en a actuellement bien besoin. Le conflit peut s'avérer une solution judicieuse, et une bonne petite guerre un moyen de faire redémarrer encore une fois l'économie. Les dépenses militaires sont d'un intérêt vital, d'autant qu'elles ouvrent la perspective alléchante de futurs chantiers de reconstruction » conclut-il cyniquement.

Le président explique à ses collègues qui le voient manipuler en même temps le boîtier rouge de commandement du feu nucléaire, qu'il donne l'ordre à toutes les unités de passer au niveau d'alerte quatre. Juste en dessous de l'ultime degré après lequel tout devient possible. Un grand silence s'établit aussitôt.

L'horizon est dégagé, et l'avion désormais parfaitement stabilisé. Le staff présidentiel sort cigares et whisky pour goûter cet instant historique qui ne s'est encore jamais produit au cours de l'histoire, chacun débouclant sa ceinture de sécurité pour se sentir plus à l'aise.

Ce sera leur dernier moment de paix avant la Grande Catastrophe...

Mardi 21 Juillet 2030, Chine

En Chine, le *polit-bureau* s'est lui aussi exilé de Pékin pour éviter d'être pris au piège en cas d'attaque nucléaire soudaine. La réunion de crise se tient donc à Lhassa, à plus de quatre mille mètres d'altitude. Les membres du bureau politique ont débarqué quelques heures plus tôt, répartis par précaution dans une dizaine d'avions qui ont atterri les uns après les autres dans un vacarme d'enfer.

Il ne reste comme souvenir du bouddhisme tibétain durement réprimé par le régime depuis presque un siècle que le Potala. Cet énorme monastère du dix septième siècle de treize étages et de plus de mille pièces est planté en plein milieu d'un cirque rocheux telle une antenne tellurique dressée vers le cosmos vide, déserté par les dieux et les démons de l'antique religion. Le palais est devenu le centre névralgique de l'armée chinoise en cas de crise, les hauts plateaux tibétains difficilement accessibles ayant été choisis pour leur richesse en uranium et pour l'avantage stratégique de l'emplacement : du toit du monde, les missiles nucléaires qui y sont installés pointent vers toutes les grandes capitales ennemies.

D'énormes travaux de terrassement ont été réalisés pour creuser à même le roc qui sert de base au palais, en l'évidant et le transformant en un abri anti-atomique indestructible. Cinq salles de réunion aux moyens informatiques et de communication sophistiqués ; quatre dortoirs confortables, six petites chambres individuelles réservées aux plus hauts dignitaires ; un centre de sport et un magasin d'alimentation empli de nourriture et de réserves d'eau, permettent d'accueillir plus de cent personnes et de vivre en circuit clos pendant environ une année, le temps que les radiations s'estompent. Le PC opérationnel qui sert de centre de commandement militaire secret se trouve caché en dessous, enterré dans un cercueil de béton à quinze mètres de profondeur. En cas d'alerte, un ascenseur ultra moderne permet de rejoindre cet ultime abri en quelques secondes à partir de la salle de délibération.

L'ancien hall de réception du dalaï-lama qui sert de salle de réunion se trouve dans la partie centrale rouge du monastère, à

l'endroit même où trônait jadis le chef spirituel lorsqu'il présidait aux cérémonies religieuses.

Une quinzaine de personnes est réunie autour de la grande table centrale, les décisions continuant à être prises de manière collégiale. Au centre se tient le Président de la République et Premier Ministre de la République Zhong Han, entouré des quatre personnes les plus influentes du régime : à sa droite le maréchal Fang Gun commandant en chef des armées, puis le général de l'armée populaire Xin Piao qui dirige également le parti ; à sa gauche le ministre de l'intérieur Quian Xu qui se trouve être aussi chef des polices et de l'ordre public, ainsi que le ministre des affaires étrangères et de l'économie Lin Rao directement concerné par la crise. Survivance d'un archaïsme étonnant, chacun de ces cinq personnages est flanqué derrière lui d'un domestique qui se tient debout contre le mur dans l'attente d'un ordre pour servir de l'eau ou du thé qu'ils gardent à disposition sur une petite table basse, comme cela se faisait un siècle auparavant pour les seigneurs de l'Empire du Milieu. Les dix autres membres du *polit-bureau*, séparés symboliquement du noyau central par une place laissée vide, sont des responsables représentant chacun une province ou un secteur d'activité comme le département des transports, la sidérurgie, la planification.

Après avoir rappelé la situation aussi objectivement que possible, le Président et Premier Ministre Zhong Han conclut son analyse :

« Pour moi, les Etats-Unis cherchent tout simplement à se dérober à leurs obligations pour ne pas rendre notre, pour nous empêcher d'en demander le remboursement intégral. Ils ont allumé un contre-feu et saisi le premier prétexte, cette ridicule demande d'autonomie de Shanghai, pour déplacer le problème et tenter de nous faire peur. Qu'en pense notre cher camarade-responsable Lin Rao ? »

« Le ralentissement économique que nous subissons de plein fouet est incontestablement de leur faute. Ils nous ont piégés, comme tous les autres pays, en glissant subrepticement leurs dettes pourries et leurs crédits insolubles dans tous les paquets d'action que nous avons souscrits depuis des décennies, sans nous douter de rien. Si bien qu'à notre tour, nous nous retrouvons avec des défauts de remboursement, des créances douteuses, des faillites en chaîne nous obligeant à rapatrier l'épargne placée dans leurs bons du trésor. Tout le problème réside dans le fait qu'en rapatriant nos capitaux, nous faisons

baisser la valeur du dollar, et du même coup le reste de nos économies. C'est une question de dialectique capitaliste négative, et je n'ai pas trouvé pour le moment le moyen idéal de la contrecarrer. »

« La solution me semble pourtant simple. Le matérialisme dialectique invite à isoler et supprimer l'élément faible responsable de la situation négative, de façon à libérer un mouvement dialectique positif et révolutionnaire... » dit le vieux Maréchal Fang Gun, encore empreint de l'ancienne phraséologie maoïste.

« Ce qui signifie, concrètement ? » demande Zhung Han

« Qu'il faut mater la rébellion de Shanghai sans plus tarder. Cela changera la donne, supprimera le prétexte derrière lequel se retranchent les Américains, et nous permettra de montrer à la face du monde que nous ne nous laissons pas imposer nos choix par ces brigands d'impérialistes. Cela donnera un regain de courage à tous les mouvements d'insurrection qui s'opposent à la civilisation américaine, et relancera leur dynamique d'affranchissement... »

« Y compris les mouvements islamistes ? » demande prudemment Zhung Han, inquiet des nombreuses minorités musulmanes présentes dans l'Empire du milieu.

« Oui, nous n'avons aucune crainte à ce sujet. Nos populations musulmanes sont sous contrôle... »

Cette mâle assurance ne suffit pas à lever les craintes de Zhung Han :

« Même au risque de leur fournir le prétexte rêvé pour ne pas nous rendre notre argent, en nous attaquant comme des voleurs, ce qu'ils sont du reste ? »

« S'ils nous attaquent, nous saurons bien leur rendre la monnaie de leur pièce. » maugrée le vieux Maréchal

« Comment voulez-vous faire ? Notre armée est la plus nombreuse, la meilleure au monde pour défendre notre territoire ou pour attaquer nos voisins. Cependant, les Etats-Unis sont loin, et nous ne pouvons compter sur aucune suprématie aérienne ou maritime... » fait remarquer Xin Piao qui dirige une armée populaire certes capable de mobiliser plusieurs dizaines de millions de soldats en cas de besoin, mais qui ne dispose d'aucun autre appui sophistiqué.

Le maréchal Fang Gun bombe le torse :

« L'Amérique est un tigre de papier qui ne doit pas nous impressionner. Vous oubliez que nous disposons de l'arme nucléaire. Pour la première fois de l'histoire, nous pouvons les

en menacer, les forcer à mettre genou à terre en prenant la tête d'une coalition qui exigerait le remboursement de toutes leurs dettes. Ils ne s'en remettraient pas, ce sera enfin la fin de la civilisation occidentale, et le début d'un nouveau millenium chinois. »

Lin Rao se charge de répondre à l'impétueux Maréchal. Il propose une solution de compromis tenue en réserve, dans l'attente du moment le plus opportun.

« Ils ne voudront jamais reconnaître face à leurs alliés qu'ils sont en état de faillite et dans l'impossibilité de rembourser leurs dettes. Ils sont trop orgueilleux pour cela. Une solution intermédiaire consisterait peut-être à n'exiger qu'un remboursement partiel de la dette, juste ce dont nous avons besoin pour la relance de notre économie, mais au taux du dollar d'avant la crise. Il ne nous restera qu'à préparer le deuxième round, en apparaissant au reste du monde comme les apôtres de la paix, et les vainqueurs qui ont réussi à faire reculer les Etats-Unis. Ainsi, nous gagnerons sur les deux tableaux. »

« En restant bien sûr inflexible sur la question de Shanghai ? » demande Zhong Han.

« Oui, bien sûr... »

« En ce cas, proposons cette solution, tout en étant ferme et en montant d'un cran dans le conflit pour nous préparer à toute éventualité. Dès demain, si vous êtes d'accord, le cas de Shanghai peut être réglé par notre armée. Tout est prêt pour cela, n'est-ce pas, camarade-responsable Xin Piao ? »

« Oui, camarade-responsable Président » répond l'intéressé en bombant le torse.

« Bien, les américains apprendront la nouvelle en même temps qu'ils recevront notre proposition de compromis, et nous nous arrangerons pour qu'ils sachent également que nous en avons profité pour passer au niveau d'alerte nucléaire cinq. Ils seront forcés de reculer... »

La proposition de Zung Han est adoptée à l'unanimité.

Conformément aux directives associées au plan d'urgence degré cinq, les sous-marins nucléaires chinois plongent aussitôt pour se rendre invisible et se placer en position d'intervention imminente.

Le remplissage des réservoirs de la centaine de missiles balistique intercontinentaux CSS-4, 5 et 6 commence dans les silos secrets du Tibet et de la Mongolie. Les charges nucléaires sont précautionneusement installées dans leurs têtes, et les

trajectoires sur les cibles prédéfinies recalculées une ultime fois afin de tenir compte en temps réel de conditions climatiques.

Le banquet officiel qui clôture traditionnellement chaque réunion importante du Polit-bureau peut alors commencer, dans un brouhaha encore plus indescriptible que d'habitude, tant chacun des membres se sent excité à l'idée d'affronter, enfin, le géant américain aux pieds d'argile.

Mercredi 22 Juillet 2030

Le lendemain, l'armée populaire reprend le contrôle de Shanghai et annonce simultanément l'exécution de la femme à la tête de la rébellion, Liu Chi. Willeker lance de son bunker sous-terrain qui lui sert de centre de commandement un ultimatum à la Chine. Il la menace de représailles nucléaires si l'armée populaire n'évacue pas la ville avant le Lundi suivant et ne libère pas les ressortissants américains qui y sont pris en otage.

Rendu furieux par le meurtre de son ancienne maîtresse, le président des Etats-Unis rejette quelques heures plus tard le compromis proposé par Zhung Han. Jusqu'au dernier moment, il croira que les Chinois bluffent et que, comme au poker menteur, ils n'oseront pas aller jusqu'au bout. Il ne se doute pas qu'il leur est tout simplement impossible de perdre la face.

En Chine, le soir même, le polit-bureau à nouveau réuni au grand complet dans la salle d'apparat du Potala reçoit le refus de Willeker ainsi que son ultimatum comme un camouflet. En réponse, il menace de rayer les principales villes du continent américain de la carte, puis lance une vaste croisade anti-impérialiste.

Partout, sur la planète, les réseaux diplomatiques connaissent une suractivité frénétique. Les pays européens tentent de jouer les intermédiaires, comme d'habitude dans une cacophonie d'intérêts divergents qui les décrédibilisent ; les pays arabes et la Russie prennent la relève, mais les Etats-Unis les écartent sous prétexte qu'ils sont trop favorables à la Chine. L'Onu propose sa médiation officielle et se réunit d'urgence. Les diplomates chinois ont pour mission d'en profiter pour gagner du temps et pour arracher l'appui d'un maximum de pays, quelles que soient les promesses faites à cet effet. Leur but est de recruter le plus de monde possible dans la coalition anti-américaine.

Pour ne pas être en reste, les Etats-Unis somment leurs alliés membres de l'Otan de se ranger de leur côté.

Vendredi 24 Juillet 2030

L'Inde, l'Indonésie musulmane, la Russie et plusieurs pays d'Afrique d'inspiration marxiste ou intégriste se rangent du côté de la Chine, en apportant également la puissance de leur feu nucléaire, et en constituant un front oriental redoutable. Jusqu'au dernier instant, les Chinois à la tête de la coalition resteront persuadés que les Américains vont reculer, qu'ils se laisseront guider, comme d'habitude, par un intérêt économique bien compris.

Face au nouveau front qui s'est constitué, les Etats-Unis comptent sur l'appui inconditionnel de leurs alliés occidentaux, lesquels arment également leurs missiles. Ils reçoivent l'appui des principales monarchies pétrolières du golfe et de certains pays africains, mais aussi du Pakistan trop heureux de régler ses comptes avec son frère ennemi. Le front occidental est plus dispersé géographiquement, ce qui peut se révéler à terme autant une faiblesse qu'une force, puisque cela obligera les ennemis à éparpiller leurs attaques.

A part Cuba qui échoue dans sa tentative d'entraîner les pays voisins dans la croisade anti-impérialiste aux côtés de la Chine, le continent sud américain est le seul à ne pas prendre position. Ce sera d'ailleurs l'unique endroit à peu près épargné par la Grande Catastrophe. La grande majorité des survivants en provient.

Samedi 25-Dimanche 26 Juillet 2030

Echec des ultimes tentatives de conciliation de l'ONU. Les diplomates américains ont comme consigne de camper sur leurs positions, les chinois de ne plus chercher à gagner du temps.

Tout est prêt pour l'affrontement final.

Lundi 27 Juillet 2030, 7 heures du matin

A l'aube du jour fatidique où l'ultimatum de Willeker prend fin officiellement, une première salve dissuasive de missiles surgit des profondeurs de la mer, tirée par un sous-marin nucléaire qui vient d'en recevoir l'ordre. Les sous-marins étant

impossibles à repérer, nul ne parvient encore aujourd'hui à savoir s'il s'agissait d'un sous-marin américain ou chinois.

Dans les trente secondes qui suivent, le tir est repéré par les radars et les satellites adverses. Un tir équivalent est aussitôt déclenché en réponse par un autre sous-marin, à l'autre bout du monde.

Sur le trajet qui sépare les deux blocs ennemis, un missile perdu ou intentionnellement dirigé sur Paris raye en quelques secondes la ville de la carte du monde. Les premières explosions n'ont pas encore retenti en Amérique et en Chine que les batteries européennes libèrent à leur tour leurs missiles pointés sur la Chine et sur ses voisins. Les bases indiennes et russes qui ont repéré le lancement et qui ont reçu la mission de s'occuper du théâtre secondaire d'opération de l'Europe crachent aussitôt leurs fusées porteuses de mort sur le vieux continent.

A huit heures du matin, le ciel s'embrase. La bataille entre Orient et Occident évoque un monstrueux holocauste. L'Armageddon final, si longtemps craint, est bel et bien déclenché. Chaque camp est persuadé de représenter le camp du Bien.

n quelques heures, plusieurs centaines de champignons nucléaires monstrueux explosent à la surface de la terre en un feu d'artifice grotesque et en une danse macabre, chaque fleur vénéneuse semblant se déployer et s'ouvrir au ralenti, comme un danseur qui étendrait ses bras pestiférés pour mieux embrasser les villes dans son étreinte de mort. En dessous, la terre tremble, gémit et se fissure. L'apocalypse se déchaîne. Lorsque des missiles classiques tombent sur une cité, cette dernière fond littéralement sous l'effet d'un souffle de chaleur qui broie les orgueilleux gratte-ciels et les réduit en cendres. Paris, Venise, Berlin, Pékin, New York ou Hong Kong s'écroulent en un tas de poussières et de métaux fondus. Un grand nombre d'autres missiles qualifiés de « propres » et de chirurgicaux se contente de tuer une partie ciblée de la population, laissant intactes les constructions et les infrastructures dont l'ennemi espère pouvoir se servir par la suite ; des villes comme Miami, Moscou, Shanghai, Singapour, Mexico, devront à ces bombes sophistiquées de rester debout et de ne pas voir la totalité de leur population anéantie. Las Vegas, cible à l'époque non stratégique, isolée en plein désert, ne sera pas visé et ne subira que des effets secondaires du feu nucléaire.

Dans tous les cas, le feu nucléaire et son souffle empoisonné détruisent sur leur passage la plus grande partie de la vie, calcinant sur place des populations entières, irradiant les survivants qui seront atteints de déformations et d'aberrations monstrueuses, contaminant pour des décennies les sources d'eau ainsi que l'environnement.

A midi, tandis que les rares survivants se calfeutrent chez eux, un grand silence s'installe, ainsi qu'un épais nuage radioactif derrière lequel le soleil, horrifié, se cache. Il va rester invisible de longs mois, un gigantesque rideau gris de poussière et de cendres, de pollution et de déchets recouvrant la terre sur plusieurs milliers de kilomètres et la plongeant dans une semi-pénombre. Lorsqu'il disparaîtra enfin, ce sera pour laisser la place à un soleil brûlant, aux rayons d'autant plus dangereux qu'ils ne sont désormais plus suffisamment filtrés par une couche d'ozone devenue déficiente.

Le climat et l'environnement sont à jamais dérégés, plongeant les survivants dans un monde aride et désolé.

C'est le monde dans lequel nous tentons de survivre.

AN 12 + 11 MOIS : ULTIME AFFRONTMENT

Cité alternative

Dans l'amphithéâtre en bois de la Cité Alternative où règne une chaleur accablante, un long silence suit le récit de la Grande Catastrophe. Paul se tait également, respectant le besoin ressenti par les auditeurs d'apprivoiser minimalement l'horreur.

« C'est terrifiant de voir cet enchaînement fatal des faits, ce mélange d'orgueil et d'incompréhension qui débouche sur une telle catastrophe planétaire... » murmure Jane, déclenchant les réactions de Zoula, une réfugiée qui a rassemblé autour de sa hutte une petite communauté religieuse convaincue de l'imminence de la fin du monde.

« Les choses ne se sont pas produites par ignorance ou par une erreur de prédiction, cela faisait longtemps que la catastrophe couvait. Depuis que les deux bêtes de l'Apocalypse dont parle la Bible sont devenues les maîtres du monde, en se servant de ce pantin de Willeker comme de leur créature. Souvenez-vous ! Je cite de mémoire : « Alors je vis surgir de la mer une Bête ayant sept têtes et dix cornes, sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des titres blasphématoires... et le Dragon lui transmet sa puissance et son trône et un pouvoir immense. Alors, émerveillée, la terre entière suivit la Bête. On se prosterna devant le Dragon, parce qu'il avait remis le pouvoir à la Bête ; et l'on se prosterna devant la Bête en disant : qui égale la Bête, qui peut lutter contre elle ? » La bête militaire aux sept têtes nucléaires tapies au fond de l'océan a été nourrie par les présidents successifs des Etats-Unis jusqu'à ce que Willeker, le dernier, lui permette de jaillir à l'air libre afin de vomir enfin ses flammes de mort. Quant à la seconde Bête issue de la terre mentionnée dans la suite du texte, elle oblige les hommes à adorer le veau d'or. Elle les a marqués dans leur chair pour mieux les contrôler ; elle représente la puissance financière des banques, qui attribuèrent à chacun de nos parents l'implant sous la peau d'un numéro électronique et d'un crédit contrôlant leur vie ainsi que leurs moindres actions : « par ses manœuvres, tous, petits et grands, riches ou pauvres, libres et esclaves, se feront marquer sur la main droite ou sur le front, et nul ne pourra rien acheter ni vendre s'il n'est marqué au nom de la Bête ou au chiffre de son nom. » Les bêtes ont été lâchées, nous

parvenons à la fin des temps, chacun doit se repentir et préparer son salut ! »

La Cité alternative accepte tout type de croyance, même des illuminés comme Zoula, à partir du moment où ils ne cherchent pas à imposer leur vue aux autres. Cela n'empêche aucunement d'exprimer son désaccord, comme le font aussitôt Carlos l'Opposant, puis Juan l'Ecolo alternatif, chacun défendant sa thèse.

« La Grande Catastrophe n'a rien de religieux, elle marque simplement la fin définitive de l'Occident, déjà condamné depuis le jour où la Chine est devenue son principal soutien financier. Personne ne voulait le voir, mais le centre de gravité du monde a changé à ce moment. L'affrontement nucléaire constituait le geste désespéré de l'Occident pour reprendre une main qui lui échappait. Cela nous montre simplement qu'il y avait, à l'époque, des opposants, solidement structurés, et qu'il faut reconstituer le front du refus ... » dit le premier.

« Nous reproduirions surtout la lutte stérile qui a mené à la Grande Catastrophe. Il vaut mieux développer notre société utopiste de notre côté, sans se soucier des restes de l'Empire qui s'écroulera tout seul... » répond le second.

L'un des Anciens intervient alors :

« Peu importe que la crise ait été religieuse ou politique. Les deux dimensions ont joué, cachant un affrontement de civilisation qui couvait depuis longtemps. J'ai vécu la Grande Catastrophe, je me souviens juste des manchettes des journaux de l'époque et du grand feu qui s'en suivit. Mais que s'est-il passé après cette terrible journée ? Comment Willeker et l'Empire s'en sont-ils sortis encore une fois, même amoindris et blessés à mort ? »

Sans prendre part au débat, Paul fait part de ses hypothèses.

« Les informations concernant cette époque sont rares, encore plus sur ce qui s'est passé directement après l'attaque frontale.

Il semble que l'entente entre la Chine et la Russie ait été bien fragile et que l'un des deux pays, moins atteint par les bombes, ait tenté de profiter de la situation pour détruire, puis envahir l'autre. Pareil en Afrique, en butte à des conflits locaux, les différents pays de ce continent s'entredéchirant ensuite dans des guerres tribales sans merci.

De son côté Willeker, après avoir fanfaronné qu'il avait administré aux asiatiques la leçon qu'ils méritaient, est revenu à une politique protectionniste et défensive, déployant son armée

pour consolider les frontières et l'ordre intérieur. C'est à cette époque qu'il a demandé aux survivants d'abandonner les grandes villes pour se réfugier dans les villes de seniors d'où il lui serait plus simple de les surveiller... »

« Je crois que tu as aussi des nouvelles à nous donner de John ? » demande Jane.

Paul hésite un instant sur la manière dont il doit présenter les événements, avant d'opter pour la franchise :

« De John, de la capitale Las Vegas, et de moi, car il s'est passé dernièrement des événements dramatiques, et j'ai des révélations importantes à vous faire... Voilà, Sylvie, John et moi, nous avons été arrêtés il y a maintenant presque un an à Las Vegas. »

Un mouvement de stupeur parcourut l'assemblée. Paul continue :

« Ils se sont acharnés sur John. Ils lui ont probablement fait subir un lavage de cerveau, toujours est-il qu'ils l'ont forcé à se mettre à leur service, tout en lui demandant de continuer ses recherches pour repérer les failles de leur système et le type d'information à supprimer de la Mémoire Centrale.

Mais il y a plus grave : notre ami obnubilé par l'histoire familiale de Willeker a finalement découvert que le fils de Ronald et de Rosalie existait effectivement, comme il en avait toujours eu l'intuition. Plus précisément, Rosalie a d'abord attendu un premier enfant mort-né, juste après sa rencontre avec Willeker, ce qui a hâté son mariage. Puis elle a réussi à avoir un garçon quelques années plus tard.

Pour des raisons connues de lui seul, jalousie ou paranoïa je l'ignore, Ronald Willeker l'a dès sa naissance confié secrètement à une nourrice. C'est à partir de ce moment que Rosalie, probablement mise devant le fait accompli, a commencé à s'étioler et à disparaître des scènes officielles qu'elle n'avait plus aucune envie de fréquenter, même si elle continuait à agir en sous-main. Le gamin devait avoir entre trois et dix ans lors de la Grande Catastrophe. Sa trace se perd ensuite, si bien que si nous n'avions pas été arrêtés par un policier sur le Stripe, Willeker ne se serait jamais douté du fait que son enfant avait survécu. Lorsque le représentant de l'ordre a en effet transmis nos empreintes et nos codes d'identité à l'ordinateur central, ce dernier a été formel : John était l'enfant de Willeker ! »

Des cris de dénégation éclatent. Un brouhaha général s'installe. Jane refuse de croire une telle nouvelle. Paul demande alors de passer un document à la ronde. C'est l'état civil de leur ami, orné du cachet officiel du département de l'intérieur:

Nom: *John Willeker*

Père : *Ronald Willeker.*

Mère: *Rosalie Mc Gill*

Déclaré à l'état civil : *le 3 Janvier 2001*

Elevé par une nourrice, puis par sa grand-mère pendant la première partie de sa vie, jusqu'à la Grande Crise et à la Catastrophe Ultime.

Disparaît ensuite de la circulation.

S'enfuit chez les dissidents dont il devient l'un des meneurs les plus actifs.

Retrouvé à Las Vegas où il tente de subtiliser des informations confidentielles. Tentative de complot.

Arrêté, en attente de jugement.

Profitant de la stupeur provoquée par un tel document, Paul reprend le fil de ses confidences :

« Attendez, ce n'est pas tout ! Le problème, c'est que notre ami John, mis au service du couple, a finalement cédé aux avances de Rosalie et couché avec elle. Avec sa mère, sans le savoir, comme l'Œdipe de la tragédie grecque qui tue son père en ignorant sa véritable identité ! Il n'a pu le supporter. Lorsqu'il a appris sa véritable identité, il a attendu le moment favorable pour assassiner Ronald.

J'ai assisté à la scène, le dictateur nous avait convoqué une nouvelle fois pour nous donner ses consignes. John était irascible depuis les révélations qu'il avait découvertes sur son passé, et comme s'il y prenait un malin plaisir, Willeker ne cessait de le provoquer, lui demandant s'il avait avancé dans sa recherche généalogique, comment il trouvait sa femme Rosalie, en laissant planer des sous-entendus scabreux sur leurs relations et sur le fait qu'il « lui faisait bien », qu'elle l'appréciait et le traitait comme une mère. Voulait-il se venger de l'adultère, abuser de son pouvoir en lui montrant qu'il était le maître de son destin puisqu'il connaissait ses moindres secrets ? En tous cas, il lui imposait une humiliation permanente. Ce jour là, il a réussi à le faire craquer. Hors de lui, il a hurlé :

« Oui, j'ai baisé ta femme, et c'était ma mère. C'est ce que tu voulais, ordure perverse ! »

Il s'est emparé d'un coupe-papier qui ornait le bureau, et il l'a lardé de coups.

Paul se tait un moment au souvenir de cette scène. Puis il reprend, ému :

« C'est à ce moment que Rosalie est entrée dans la pièce. Probablement bourrée de remords, ne voulant pas perdre ce fils prodigue une seconde fois, elle a décidé de l'aider à camoufler le meurtre et à prendre le pouvoir. Et c'est à cet instant que le plus incroyable se produit : John a accepté de prendre la place de son père le dictateur Ronald Willeker. Lorsque je l'ai revu, il était transformé. L'inceste, le syndrome de Stockholm, le fait d'avoir trop longtemps pisté celui qu'il détestait ont probablement achevé de le déstabiliser. Toujours est-il que lorsqu'il m'a reçu au palais, d'abord flanqué de sa mère qui nous a ensuite laissés seuls à ma demande, il m'a tenu un discours confus en me disant qu'il allait progressivement profiter de son pouvoir pour changer le système en douceur, car il fallait tenir compte des acquis passés. Oui, aussi incroyable que cela puisse vous paraître, il s'est glissé dans la peau du dictateur, il l'est devenu à son tour. C'est à ce moment que je me suis enfui pour venir vous retrouver et vous tenir au courant... »

« Ce n'est pas possible ! » dit Jane, poussant un hurlement de bête blessée avant de se retourner brusquement contre Paul :

« Je sais bien que le pouvoir corrompt, que chacun peut se laisser séduire par ses mirages ou ses oripeaux. Le monstre est tapi en chacun de nous, la bête ne fait que somnoler et attendre son heure pour nous mener par le bout du nez.... Mais toi, pourquoi n'avoir rien dit auparavant ? Lors de tes visites précédentes, tu nous as donc menti ! »

Paul voit bien que le moment tant craint, et en même temps tant attendu par sa conscience, est enfin arrivé. Il doit passer aux aveux :

« Je dois vous confier que j'ai été obligé de tenir un moment le rôle du traître, ou plutôt de l'agent double. Willeker forçait John et Sylvie à vous écrire des mémos à travers lesquels le dictateur vous communiquait de fausses informations sur la situation intérieure de l'Empire. C'est ainsi qu'il a tenté de vous faire croire que, obnubilé par la maîtrise de son Empire et par son extension vers le Sud afin d'annexer l'ancien Mexique, il ne s'intéressait pas au sort de votre Cité, alors qu'il préparait des plans secrets d'intervention actuellement repris par John... »

« Pourquoi avoir accepté de trahir ? » demande, au milieu du tumulte provoqué par ces dernières révélations, une Jane interloquée.

« Il me forçait à vous transmettre ces données en tenant ma femme et mes deux enfants en otage. Je l'ai fait pour eux, et pour maintenir nos deux amis en vie. Aujourd'hui je sais que cela n'a servi à rien, je m'en repens sincèrement : mon épouse et ses deux filles sont officiellement mortes dans l'incendie de notre maison familiale, et Sylvie a été exécutée sur ordre de John car elle refusait de tenir sa langue et le poursuivait de ses sarcasmes.

« Et qui nous prouve qu'actuellement, tu n'es pas à nouveau en train de nous emberlificoter avec de nouveaux plans foireux ? » l'apostrophe durement Léon, un Anar Alternatif.

Las Vegas

A Las Vegas, John Willeker s'apprête à quitter la salle de réunion du conseil des ministres qui se tient dans l'ancien salon de jeux privé du casino Gold Nuggets transformé en salle d'apparat rococo, lorsque le général en chef des armées l'interpelle.

« L'opération militaire contre le camp des réfugiés est-elle maintenue pour la semaine prochaine ? »

John tique. Il sait pertinemment que l'armée souhaite hériter du pouvoir à la mort du dictateur, son père. Il a fallu tout l'art de la persuasion de Rosalie qui a retrouvé sa fougue d'antan et n'hésite plus à se montrer à la télévision, ainsi que la promesse d'espèces sonnantes et trébuchantes, pour agréer finalement la nomination à la tête de l'Etat de ce fils prodigue. S'il s'est finalement rangé à leurs côtés, le général veut cependant mettre John au pied du mur et s'assurer de sa loyauté. Ce dernier n'a donc pas le choix dans sa réponse.

« Bien sûr, pourquoi les choses auraient-elles changé ? La Cité alternative représente un danger permanent pour l'Empire. Ses membres sont incapables d'entendre raison et d'accepter d'œuvrer avec nous à la survie de l'humanité. Ils se condamnent d'eux-mêmes. Ils doivent donc disparaître, pour le bien de la communauté. »

La séance est levée sur ces dernières paroles.

Tandis que les ministres sortent par les doubles battants officiels, John Willeker s'éclipse par une porte dérobée, en poussant le grand tableau de son père peint en grandeur nature

qui en dissimule l'existence. Il retrouve dans le boudoir attenant Rosalie qui a assisté à la réunion grâce à une vitre sans teint.

« Tu t'es bien débrouillé, mon chéri... » murmure-t-elle en s'approchant lascivement de lui. Depuis qu'elle a retrouvé son fils et le pouvoir, elle n'a plus rien à voir avec la femme effacée et malade que Willeker a connu au début de leur relation : elle est vêtue d'une robe pourpre fendue sur les deux côtés, au décolleté vertigineux qui souligne sa poitrine opulente de femme mûre. Dressée sur ses hauts talons, les cheveux relevés en chignon, elle aspire une cigarette en lui soufflant ensuite d'un air provoquant la fumée au visage.

« Je savais bien que tu apprendrais vite à t'en sortir tout seul... mais il ne faut pas que tu m'oublies pour autant, mon gros bébé... »

« Arrête, tu sais bien que cela me gêne, il ne faut pas risquer d'être vu... » murmure John en tentant mollement de se défaire de l'étreinte possessive de celle qui était sa mère, et qui est devenue son amante.

Puis il change d'avis et se laisse tomber en riant sur elle, l'entraînant à sa suite sur la méridienne rose bonbon ...

Ultime rencontre...

Des cabanes et maisons en bois qui constituaient la Cité alternative, il ne reste que des ruines fumantes. Le camp a été pillé puis incendié par les soldats qui ont lancé l'assaut à l'aube, après d'ultimes avertissements lancés par haut-parleur.

On ne voit personne. Les habitants mis au courant de l'assaut imminent, connaissant grâce à Paul l'état des forces en présence, ont décidé en conséquence et après de longues discussions de se retirer dans les montagnes plutôt que de livrer un combat inutile.

Un soldat revient de l'amphithéâtre aux structures à moitié écroulées. Il pousse une prisonnière vers Willeker.

« On n'a trouvé qu'elle. Elle était assise bien sagement à l'intérieur, et nous a demandé de l'amener à vous, dès qu'elle nous a vus pénétrer dans les ruines... »

Willeker sursaute en la regardant.

C'est Jane. Celle qu'il redoutait de rencontrer.

En se retrouvant sous la lueur du soleil, cette énorme boule de feu qui emplit désormais l'horizon, elle cligne des yeux et chancelle. Elle semble hagarde.

« C'est bien, laissez-nous. Je vais l'interroger moi-même... » dit-il en lui faisant signe de le suivre à l'intérieur de son *command-car* blindé.

A peine installée, Jane sort de son mutisme et lui parle d'un ton douceâtre, sans lui laisser l'occasion de prendre l'initiative.

« Alors, es-tu heureux ? Après avoir trahi ton camp, tu as détruit cette Cité que tu nous avais pourtant aidé à bâtir. Tu as souillé tes idéaux. Pour rien : ton monde est mort, John. Pour le plus grand bien de la planète, l'Occident ne s'en remettra pas. Les peuples survivants vont tenter de retrouver d'autres manières de vivre en commun. Ils s'efforceront d'oublier les rêves de puissance et les cauchemars égoïstes de ton univers. Et tu n'y peux rien : mes compagnons se sont retirés dans la forêt profonde et sur les flancs des Rocheuses. Ils y bâtiront une autre Cité libre. Partout sur la terre, d'autres communautés alternatives fleuriront. Ce ne sera pas facile, dans cet environnement de fin du monde et de planète dérégulée qui menace de s'asphyxier. Mais c'est la seule et dernière lutte qui vaille. Ta vengeance ne sert à rien, John. C'est un immense gâchis, parfaitement inutile... »

« Je ne pouvais pas faire autrement. Vous ne pouvez pas comprendre que les temps ont changé et que maintenant que je dispose de tous les pouvoirs, je vais progressivement faire évoluer l'Empire vers les idéaux qui étaient les vôtres. Mais en douceur. Et pour cela, je ne peux accepter des Opposants prêts à saper mes initiatives en dénonçant mes anciennes activités. C'est pour le bien de tous que j'agis... »

« Tu délires et tu te laisses griser par le pouvoir. Depuis que tu as transgressé le plus vieux tabou du monde sur l'inceste, tu n'es plus le même, John. Tes principes moraux se sont écroulés, tes désirs ne connaissent plus de limites. Tu représentes désormais l'essence même de ce système malade et pervers que nous combattions jadis ensemble : sans foi ni loi autre que celle du désir égoïste de chacun. Grâce à ton exemple, je comprends soudain la terrible logique de la transgression dont le système avait besoin pour se perpétuer : loin de le remettre en cause, les profanations, les provocations et scandales qui éclataient régulièrement n'étaient pas des accidents. A l'image de l'inceste, ils lui servaient à repousser toujours plus loin ses limites, afin de libérer le champ de nouveaux désirs aussitôt réinjectés dans le circuit marchand... »

« Encore ta vieille pudibonderie ! Ose me dire que tu ne ressens plus rien pour moi et que tu ne me désires pas. Moi, je

n'ai jamais cessé d'avoir envie de toi, viens à mes côtés ! » murmure John en mettant sa main sur l'épaule de Jane et en se rapprochant.

Jane sent le désir se réveiller au fond d'elle. Mais elle a trop souffert pour être dupe. Elle sait que le désir a deux faces, qu'il peut chercher l'Autre autant pour communier avec lui, que pour absorber et détruire cette altérité qui lui échappe. Or, sous la caresse de John qui tente maintenant de l'embrasser en rapprochant ses lèvres des siennes, elle ne sent plus que le souffle fiévreux et mortifère de Thanatos qui veut la réduire à sa merci. Elle s'écarte à regret de lui.

« Ecoute-moi une dernière fois, John. Quand je t'ai connu, tu voulais lutter contre le destin tragique de la dette qui, tel un antique Fatum lié à la concupiscence et à l'hubris de l'argent, se transmettait comme dans les antiques tragédies grecques d'une génération à l'autre, en s'alourdissant et provoquant des drames toujours plus terribles. Nous avons découvert ensemble que ce n'était pas une simple dette d'argent qui en était la cause. Il y a une autre dette d'honneur bien plus grave, celle d'une civilisation malade, tombée aux mains d'initiés pervers qui ont libéré le monstre d'une économie devenue folle, animée par une avidité et une rapacité sans limite. J'ai bien peur qu'une autre démente ne soit passée, en même temps, de l'esprit dérangé de ton père au tien... »

John se rapproche à nouveau d'elle.

« Rejoins-moi, tu m'aideras à lutter contre mes mauvais penchants... » tente-t-il, avec un sourire machiavélique qu'il veut séducteur.

« Tu as déjà ta mère. Je ne peux plus rien pour toi, John... Sinon te libérer de ton propre calvaire, c'est pour ça que je suis restée ! » murmure Jane en sortant un couteau de son corsage.

Elle lui porte un coup fatal au cœur avant d'être, à son tour, abattue par le garde qui sursaute au bruit de leur lutte.

La dernière image qu'elle emportera de ce monde sera celle d'un soleil rougeoyant qui continue de gonfler en montant vers son zénith. Il ne s'arrête pas, il devient énorme, grossit démesurément, occupe tout son champ visuel, jusqu'à l'absorber enfin dans son univers incandescent...

TABLE DES MATIERES

Prologue.....	1
1944 : Dans les coulisses de la guerre	
Sur le théâtre des opérations.....	3
An 05+ 1 mois : Les deux fugitifs.....	9
1974 : 1° crise pétrolière	
Long Island, une famille américaine modèle.....	12
An 05+ 2 mois : Dans les bois.....	18
1982 : 2° crise des pétrodollars et du Tiers Monde	
L'essor du capitalisme financier, Long island.....	25
An 05 + 5 mois : Dans le poste de guet.....	33
1987 : 3° crise de la bulle financière	
New York, le temps des Golden boys.....	42
An 05 + 8 mois : Camp principal du territoire libéré.....	54
2000 : 4° crise de la bulle Internet	
De l'Afrique au marché virtuel de Chicago.....	65
An 05+ 11 mois : Voyage dans l'Empire.....	87
2008 : 5° crise systémique et bulle immobilière	
Effet papillon et jeu de domino Planétaire.....	106
An 09+ 2 mois : Au cœur de la cité interdite.....	146
2020 : 6° Grande Crise, simulacre et politique	
La campagne de Willeker.....	167
An 11+ 11 mois : Complots et secrets de famille.....	180
2030 : 7° Crise et faillite des USA	
Le déclenchement de l'apocalypse.....	194
An 12 + 11 mois : Ultime affrontement.....	208

4° de couverture

Que s'est-il réellement passé en 2008 ? D'où provient la crise, et vers quel avenir peut-elle déboucher ?

S'inspirant à la fois des thrillers économique-politiques pour le suspense, et des docu-fictions pour la volonté de fournir au lecteur des clés historiques et objectives afin de comprendre le monde dans lequel il vit, ce livre choisit l'année 2008 dont nous émergeons à peine comme le moment charnière où la crise devient systémique et globale.

John et Jane, des survivants de l'Apocalypse de 2030, s'échappent de l'Empire militaro-théocratique des Etats-Unis du futur, pour vivre avec d'autres dissidents au sein d'une Cité alternative. Ils mènent tous deux une enquête à travers le temps pour comprendre à la fois comment la catastrophe finale s'est produite, et comment a pu s'instaurer la dictature de Willeker à la tête de cet Empire.

Leur enquête à rebours va les amener à affronter de nombreux dangers, et à découvrir qu'après les cinq grandes crises successives traversées par le monde entre 1945 et 2008, il aura fallu encore deux crises à la fois politiques, écologiques et religieuses, pour que le système s'effondre finalement de manière cataclysmique. Car, à l'image du chat, réputé pouvoir rebondir et disposer de sept vies, l'Amérique a déjà rebondi cinq fois de suite. Les deux dernières vies qui lui restent seront cruciales pour tenter d'éviter la catastrophe finale...